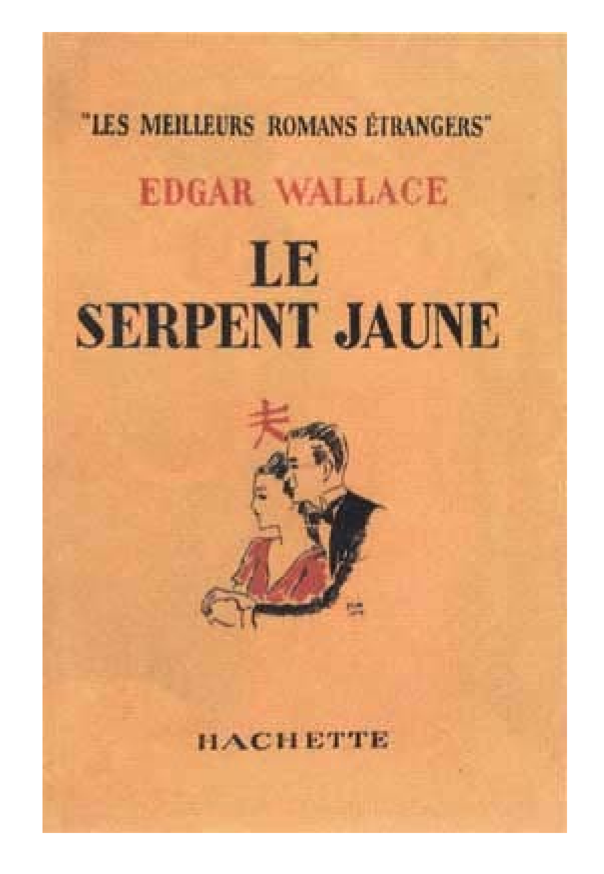


Edgar Wallace

LE SERPENT JAUNE

The Yellow Snake

(1926)

Table des matières

I

Il n'existait pas à Siangtan de maison identique à celle de Joe Bray. À cet égard, Joe était même unique en Chine, où tant d'originaux en dérive ont abordé depuis l'époque de Marco Polo.

La maison était de pierre et elle avait été conçue par un certain Pinto Huello, ivrogne, Portugais et architecte, qui avait quitté le Portugal dans des circonstances dégradantes et échoué, via Canton et Wuchan, dans cette ville immense et débraillée.

L'opinion admise était que Pinto avait dessiné ses plans après une nuit de délire dans un paradis de fumée et les avait corrigés dans une crise de remords. La transformation s'était opérée quand l'édifice était à moitié construit, si bien que la partie Nord, pareille à la Tour de porcelaine, représentait Pinto dans ses transports, et tout ce qui rappelait une pente au bord de l'eau marquait assez bien la période de réaction de l'excentrique Portugais.

Joe était grand et pourvu de multiples mentons, un colosse épris de la Chine, du gin et des longs rêves qu'il faisait éveillé. Il rêvait de choses merveilleuses et la plupart du temps irréalisables. C'était sa joie et ses délices de sentir que, de ce coin perdu du monde, il pouvait agir sur des leviers et aiguiller la destinée humaine vers de profonds changements.

Tel un Haroun-al-Raschid en état de somnambulisme, il se promenait, déguisé, parmi les pauvres, prêt à répandre de l'or sur ceux qui le méritaient. Seulement il ne découvrait jamais l'espèce de pauvres qu'il cherchait.

La Chine est un pays qui incite fortement à songer. De l'endroit où il s'asseyait, il apercevait les eaux encombrées du Siang-Kiang. Dans la lumière du couchant, une traînée d'huile

pourpre apparaissait et disparaissait derrière la ligne sans repos que formait le ciel de Siangtan. Les voiles rhomboïdes des sampans qui descendent vers le grand lac étaient de bronze et d'or dans les derniers rayons rouges et, à distance, il ne pouvait ni voir la vie de cette vaste ruche qu'était la ville, ni en entendre le bourdonnement, ni, à plus forte raison, en sentir l'odeur.

Non pas que Joe eût une prévention contre l'odeur de la Chine. Il connaissait cet immense pays depuis la Mandchourie jusqu'au Kouang-si, depuis Chan-Toung jusqu'à la vallée du Kiao-Kio, où le bizarre peuple de Mongolie parle un jargon franco-chinois. Et la Chine, pour lui, représentait l'essentiel du monde. Son péché et sa puanteur lui semblaient choses normales. Il pensait Chinois, il eût vécu à la chinoise, n'eût été l'inexorable personnage qu'il avait comme associé. Il avait traversé les provinces à pied, il avait frayé son chemin au milieu de plus de cités interdites qu'aucun homme de son temps n'en avait parcouru, il avait été dépouillé jusqu'aux os dans le Yamen de cet infâme Fu-chi-ling, un moment gouverneur de Sou-Kiang, et il avait eu les honneurs du palanquin d'un mandarin jusqu'à la Cour même de la Fille du Ciel.

C'était tout un pour Joe Bray – Anglais de naissance et qui s'était effrontément proclamé Américain du jour où l'Amérique eut la cote – car il était millionnaire et bien davantage.

Sa maison, sur la petite colline au coude de la rivière, était un palais. Le charbon lui avait été d'un grand secours, le cuivre aussi, et les comptoirs du syndicat, qui contrôlait le pays jusqu'aux mines d'or de l'Amour, lui avaient permis d'accroître encore ses immenses richesses accumulées avec une étonnante rapidité au cours des dix dernières années.

Joe savait s'asseoir et rêver, mais rarement ses rêves avaient pris une forme aussi précise que celle qui se prélassait devant lui dans un profond transatlantique.

Fing-Su était grand pour un Chinois et, selon le canon de la beauté européenne, il était bien de sa personne. N'était la forme oblique et typique de ses yeux noirs, il n'y avait rien en lui qui fût particulièrement chinois. Il avait la bouche impertinente, le nez fin et droit de sa mère, une Française, les cheveux noirs comme du jais et la pâleur distinctive de son père, le vieux Shan-Hu, marchand et aventurier retors. Il portait à cette heure un vêtement de soie fortement rembourré et des pantalons informes qui se faufilaient dans ses souliers. Ses mains étaient respectueusement dissimulées dans les amples manches du vêtement, et lorsqu'il en sortait une à la lumière du jour, pour secouer la cendre de sa cigarette, il la ramenait machinalement, instinctivement, jusqu'à sa cachette.

Joe Bray soupira et se mit à siroter un breuvage.

« Tu as bien raison, Fing-Su. Un pays qui n'a pas de tête n'a pas de pieds ; il ne peut pas marcher ; il n'a qu'à rester tranquille comme un malade. Voilà la Chine. Il y a eu quelques grands types ici – les Mings et… le vieil Hart et Li Hung. »

Il soupira encore ; ses connaissances sur la Chine ancienne et ses dynasties étaient nulles.

« L'argent n'est rien si on n'en fait pas bon usage. Regarde-moi, Fing-Su ! Pas de chien, pas d'enfant, et je vaux des millions et des millions ! Je suis une épave, comme on dit, – ou presque ! »

Il se frotta le nez nerveusement.

« Ou presque, répéta-t-il sur un ton de restriction. Si *certaines* gens font ce que je souhaite… Mais *certaines* gens le feront-ils ? Voilà la question. »

Fing-Su l'examinait de son regard insondable.

« On aurait pensé que vous n'aviez qu'à exprimer un vœu pour qu'il se réalisât. »

Le jeune Chinois parlait avec ce débit étrange et traînant à l'excès qui est particulier aux étudiants d'Oxford. Rien ne procurait à Joe Bray un plus grand plaisir que d'entendre la voix de son protégé ; la culture qu'il y avait en elle, la construction pédante de chacune de ses phrases, l'inconsciente supériorité du ton et de la manière étaient comme une musique pour l'ouïe du rêveur.

Fing-Su était, en effet, diplômé d'Oxford, licencié ès lettres, et ce miracle il le devait à Joe.

« Tu es un homme instruit, Fing, et moi je ne suis qu'une pauvre vieille brute sans histoire, sans géographie, sans rien. Les livres ne m'intéressent pas et ne m'ont jamais intéressé. La Bible – spécialement l'Apocalypse – ça c'est un livre ! »

Il avala le reste de la boisson incolore qui était dans son verre et respira profondément.

« En tout cas, mon fils, *leurs* actions que je t'ai données… »

Un silence suivit, prolongé et embarrassé.

La chaise craqua quand le gros homme, mal à son aise, fit un mouvement.

« Il paraît, d'après ce qu'*Il* a dit, que tu n'aurais pas dû le faire. Tu comprends ? Elles ne valent rien ; c'est une de *ses* idées qu'on ne devait pas y toucher. Pas un « cent » à en tirer au cours du jour.

– Sait-*il* que je les ai ? » demanda Fing-Su.

Comme Joe, il ne désignait jamais Clifford Lynne par son nom, mais il appuyait sur l'indispensable pronom d'une manière significative.

« Non, *il* ne sait pas, dit Joe avec force. Et voilà l'ennui. Mais il a parlé d'elles, l'autre soir, et il a dit que je ne devais pas en lâcher une, pas une seule !

– Mon révéré et honoré père en avait neuf, dit Fing-Su de sa voix la plus moelleuse, et maintenant j'en ai vingt-quatre. »

Joe frotta son menton mal rasé. Il était en proie à la crainte.

« Je te les ai données, Fing-Su... Tu as été un bon garçon... Le latin, la philosophie, et tout... Bien sûr, je voulais faire quelque chose pour toi. Un grand truc, l'instruction. »

Il hésita, tirant sa lèvre inférieure.

« Je ne suis pas de ces hommes qui donnent d'une main et reprennent de l'autre. Mais tu le connais, Fing-Su !

– Il me déteste, dit Fing-Su avec sang-froid. Hier, il m'a appelé « serpent jaune ».

– Vraiment ? » fit Joe lugubre.

Son ton exprimait son impuissance absolue à remédier à un douloureux état de choses.

« Je l'entortillerai tôt ou tard, poursuivit-il en s'efforçant mal de sembler confiant. Je suis rusé, Fing-Su, j'ai des idées de derrière la tête. J'ai un plan, maintenant... »

Une pensée secrète le fit ricaner, mais instantanément il reprit son sérieux.

« ... un plan à propos de ces actions. Je t'en donnerai deux mille livres. Ça ne vaut pas un rond ! Mais je t'en donnerai deux mille livres. »

Le Chinois remua à peine sur sa chaise et, tout de suite, leva ses yeux noirs vers son patron.

« Monsieur Bray, à quoi me servirait cet argent ? demanda-t-il presque humblement. Mon révéré et honoré père m'a laissé riche. Je suis un pauvre Chinois qui a peu de besoins. »

Fing-Su jeta sa cigarette éteinte et en roula une autre avec une étonnante dextérité. À peine papier et tabac étaient-ils entre ses mains qu'ils étaient devenus un blanc cylindre fumeux.

« À Shanghaï et à Canton, on dit que la Compagnie du Yunnan a plus d'argent que le gouvernement n'en a jamais vu, énonça-t-il lentement. On dit encore que les Lo-Lo ont trouvé de l'or dans la vallée du Liao-Lio.

– C'est nous qui l'avons découvert, fit Joe avec satisfaction. Ces Lo-Lo n'ont jamais rien pu trouver, sauf des excuses pour avoir incendié les temples chinois.

– En tout cas, c'est vous qui avez l'argent, insista Fing-Su. De l'argent qui dort.

– Qui ne dort pas du tout, qui rapporte du quatre et demi », murmura Joe.

Fing-Su sourit.

« Du quatre et demi pour cent ! Et vous pourriez vous faire du cent pour cent ! Là-haut, dans le Shan-Si, il y a pour un milliard de dollars de charbon, et même pour un million de fois plus ! On ne peut pas en tirer parti, je sais ; il n'y a pas un homme énergique qui, assis dans la Cité Interdite, puisse commander et sitôt dit, sitôt fait. Et s'il y en avait un, il n'aurait pas de troupes. Voilà un placement pour vos réserves : un homme, un vrai.

– Tu parles ! »

Joe Bray jeta aux alentours un regard craintif. Il détestait la politique chinoise – et lui, *l'autre,* la détestait encore plus.

« Fing-Su, fit-il avec gêne, le consul américain et sa longue figure étaient ici, hier, à goûter. Il s'est fortement échauffé à propos de vos Mains Joyeuses ; il a dit qu'en tout cas il y avait trop de sociétés dans le pays. Et le gouvernement central a fait

des enquêtes. Ho Sing est venu ici, la semaine dernière, pour demander quand tu comptais rentrer à Londres. »

Les fines lèvres du Chinois s'amincirent encore dans un sourire.

« On donne trop d'importance à mon petit club, fit-il. C'est un club purement mondain ; on n'y fait pas de politique. Monsieur Bray, ne pensez-vous pas que ce serait une bonne idée d'utiliser les réserves du Yunnan… ?

– Rien à faire ! répondit Joe en secouant la tête. Je ne peux y toucher en aucun cas. Maintenant, pour ce qui est de leurs actions, Fing…

– Elles sont chez mon banquier, à Shanghaï ; je les rendrai, dit Fing-Su. Je voudrais que notre ami m'aimât. Je n'ai pour lui que respect et admiration. Serpent jaune ! Ce n'est pas gentil, vraiment ! »

Son palanquin l'attendait pour le reconduire chez lui, et Joe Bray suivit des yeux le trot de ses coolies jusqu'à ce qu'un tournant de la colline les cachât à sa vue.

À la petite maison de Fing-Su, trois hommes veillaient, accroupis devant la porte. Il renvoya les porteurs et fit signe aux hommes de le suivre dans la sombre chambre nattée qui lui servait de cabinet de travail.

« Deux heures après le coucher du soleil, Clifford Lynne (il lui donna son nom chinois) rentrera en ville par la Porte du Riz Bienfaisant. Tuez-le et apportez-moi tous les papiers qu'il a sur lui. »

Clifford arriva à l'heure dite, mais par la Porte Mandarine, et les guetteurs le manquèrent. Ils en rendirent compte à leur maître, mais celui-ci connaissait déjà le retour de Clifford et le chemin qu'il avait pris.

« Vous aurez plus d’une autre occasion, fit Fing-Su, licencié ès lettres. Et peut-être vaut-il mieux que la chose ne soit pas arrivée pendant que je suis ici. Demain je pars pour l’Angleterre et je rapporterai le pouvoir ! »

II

Six mois exactement après le départ de Fing-Su pour l'Europe, les associés de la maison Narth Frères étaient assis, toutes portes verrouillées, dans leur salle du conseil à Londres, et ils examinaient une situation exceptionnelle. Stephen Narth était au haut bout de la table ; sa large, lourde et blanche figure indiquait, par un froncement de sourcils continuel, qu'il avait des soucis anormaux.

Le major Grégoire Spedwell, jaune et cadavérique, avait pris place à la droite. Le major Spedwell, cheveux noirs et frisés, les doigts brunis par la cigarette, avait un passé qui n'était pas entièrement militaire.

En face de lui était Ferdinand Leggat, type du John Bull plein de santé avec son visage d'homme bien portant et ses favoris. Pourtant, à vrai dire, son apparence de santé n'était pas justifiée par son personnage, car « John Bull Leggat » avait passé par bien des vicissitudes, d'où son honneur n'était pas sorti absolument intact, avant de s'ancrer à l'abri relativement respectable de la maison Narth Frères Ltd.

Pendant un temps, le nom de Narth avait été de ceux qu'on pouvait évoquer dans la Cité de Londres. Thomas Ammot Narth, père du chef actuel de la firme, avait dirigé au Stock Exchange une très bonne petite affaire et compté parmi ses clients quelques-unes des plus nobles familles d'Angleterre.

Son fils avait hérité de sa subtilité financière, mais non de son esprit de discernement. Il avait ainsi accru le volume d'affaires de la maison, mais il avait accepté une clientèle d'une moralité qui ne convenait pas aux anciens de la firme. Lorsqu'il dut, à une ou deux reprises, aller en justice pour y défendre les

conditions dans lesquelles il avait exécuté certains ordres, les autres l'abandonnèrent, le laissant seul avec un commis spéculateur plus propre à faire des coups de Bourse qu'à lui assurer des gains stables et à asseoir ainsi sa prospérité.

Il avait accru ses malheurs en créant de nombreuses sociétés. Certaines d'entre elles avaient modestement réussi, mais la majorité avait irrésistiblement suivi une voie mouvementée qui, finalement, les avait conduites devant le fonctionnaire dont le rôle ingrat est de liquider les sociétés.

C'était au cours de ces aventures que Stephen Narth avait rencontré M. Leggat, spéculateur en pétroles, d'origine galicienne, qui dirigeait aussi une agence de théâtres et un office de prêts, et qu'on rencontrait d'ordinaire à la porte des tripoteurs.

L'affaire qui avait réuni les trois membres de la firme à neuf heures du matin à leurs froids et rébarbatifs bureaux de Manchester House n'avait rien de commun avec l'activité habituelle de la maison. M. Leggat le laissait bien voir, avec ses manières tant soit peu doctorales.

« Parlons net, dit-il. Cette affaire est aussi près de la banqueroute que si elle y était. Je dis banqueroute et, pour le moment, je ne m'étendrai pas sur ce point. Ce que pourront révéler les poursuites ne touche pas Spedwell et ne me touche pas davantage. Je n'ai pas spéculé avec l'argent de la société, et Spedwell non plus.

– Vous saviez bien..., commença Narth violemment.

– Je ne savais rien... (M. Leggat lui fit signe de se taire.) Les commissaires aux comptes nous disent qu'il y a une somme de cinquante mille livres qu'ils ne retrouvent pas. Quelqu'un a joué à la Bourse. Pas moi. Pas Spedwell...

– C'est sur vos conseils... »

De nouveau M. Leggat leva la main.

« Ce n'est pas le moment de récriminer. Il nous manque, plus ou moins, cinquante mille livres. Où et comment allons-nous les trouver ? »

Ses yeux rencontrèrent ceux de Spedwell et, à ce moment, cet homme sombre donna des marques d'approbation et d'amusement.

« C'est bien à vous deux de parler, grogna Narth en essuyant son visage avec un mouchoir de soie. Vous avez, vous aussi, spéculé sur les pétroles – tous les deux ! »

M. Leggat sourit et haussa ses larges épaules, mais renonça aux commentaires.

« Cinquante mille livres, c'est beaucoup d'argent... prononça Spedwell, qui n'avait pas encore pris la parole.

– Énormément ! convint son ami, et il attendit le tour de M. Narth.

– Nous ne sommes pas venus ici pour discuter ce que nous savons déjà, dit Narth avec impatience, mais pour trouver un remède. Comment allons-nous faire face à l'orage ? Voilà la question.

– Et la réponse est simple, à mon sens, fit M. Leggat sur un ton jovial. En ce qui me concerne, je n'ai pas la moindre envie de faire à nouveau connaissance – quand je dis « à nouveau » permettez que je me corrige et que je dise : « pour la première fois » – avec la misère des clochards. Il faut que nous – je devrais dire plutôt : il faut que *vous* trouviez cet argent. Une seule issue possible – poursuivit M. Leggat lentement, et pendant tout le temps de son discours ses yeux perçants ne quittèrent pas ceux de Stephen Narth – : vous êtes le neveu ou le cousin de M. Joseph Bray et, au su du monde entier, M. Joseph Bray est plus riche que ne l'a jamais rêvé aucun avare. Il a la réputation d'avoir la plus grosse fortune de Chine et, sauf erreur – corrigez-

moi si je me trompe – vous et votre famille recevez, chaque année, un traitement, une pension de ce monsieur…

– Deux mille livres par an, interrompit Narth bruyamment. Rien de commun avec cette affaire ! »

M. Leggat jeta un regard au major et sourit.

« L'homme qui vous donne deux mille livres par an, vous devez pouvoir l'aborder d'une manière ou de l'autre. Pour Joseph Bray, cinquante mille livres, c'est ça ! »

Il fit claquer son doigt.

« Mon cher Narth, la situation est la suivante. Dans quatre mois, peut-être avant, votre procès viendra à Old Bailey, à moins que vous ne puissiez vous procurer l'argent pour museler les limiers qui seront bientôt sur vos traces.

– Sur nos traces à tous, dit Narth avec obstination. Je ne serai pas le seul à être pincé – mettez-vous bien cela dans la tête ! Et vous pouvez renoncer à l'idée que je suis capable de persuader le vieux Joe Bray de m'envoyer un sou de plus. Il est dur comme fer et son directeur encore plus. Vous ne supposez point, n'est-ce pas, que je le tâterais pour la première fois ? Je vous dis qu'il n'y a rien à faire. »

M. Leggat regarda de nouveau le major Spedwell, et ils se comprirent tous les deux ; puis ils se levèrent comme à un signal que M. Narth n'aurait pas vu.

« Nous nous réunirons après-demain, fit Leggat, et vous ferez aussi bien d'avoir élaboré d'ici là un « câble » pour la Chine, car de deux choses l'une – et la seconde pourrait bien être pour M. Joseph Bray plus désagréable que les travaux forcés.

– Que voulez-vous dire ? demanda Narth, dont les yeux couvaient la rage.

– Je veux dire, répliqua M. Leggat en allumant un cigare avec beaucoup d'aplomb, que je demanderai au nommé Grahame St. Clay de me prêter main-forte.

– Et qui diable est Grahame St. Clay ? » demanda Narth avec étonnement.

M. Leggat dissimula un sourire.

III

Stephen Narth quittait ordinairement à quatre heures son bureau d'Old Broad Street, et sa limousine l'attendait pour le conduire à sa belle demeure de Sunningdale. Mais ce soir-là il traîna, non pas qu'il eût à terminer une affaire, ni qu'il prît son temps pour réfléchir à son infortune, mais parce que le courrier de Chine arrivait à cinq heures et qu'il espérait recevoir le chèque mensuel auquel Leggat avait fait allusion.

Joseph Bray était son cousin issu de germain et, dans le temps où les Narth étaient princes de la finance et les Bray les plus pauvres des parents pauvres (ils s'appelaient Bray-Narth, mais le vieux Joseph avait laissé tomber le trait d'union et sa suite par manque de savoir-vivre), la puissante famille n'était que très vaguement au courant des faits et gestes de Joe Bray. Jusqu'au moment où, voici dix ans, M. Narth avait reçu de son cousin une lettre où il lui exprimait son vif désir de se mettre en rapport avec son unique parent, il ne se doutait même pas de l'existence de Joseph. Le premier mouvement de M. Stephen Narth, en lisant cette lettre pleine de fautes d'orthographe, avait été de la déchirer et de la jeter au panier, car il avait assez de ses propres soucis et ne tenait pas du tout à s'encombrer du soin de parents éloignés. Ce fut seulement à la fin de la lettre que, sur le tampon, il découvrit que son correspondant était ce Bray dont le nom était célèbre dans toutes les Bourses du monde – le véritable Bray, de la Concession du Yunnan. Depuis lors, Joseph prit une importance toute nouvelle.

Ils ne s'étaient jamais rencontrés. Il avait vu une photographie du vieil homme, laid à faire peur, cheveux gris et visage dur, et c'était sans doute ce portrait qui l'avait empêché de lancer ces appels à l'aide dont il venait pourtant d'assurer, avec aisance, qu'il les avait faits.

Perkins, son commis, entra avec une lettre peu après cinq heures.

« Mlle Jeanne est venue cet après-midi, monsieur, pendant que vous étiez au conseil.

– Ah ! » répliqua Stephen Narth indifférent.

C'était une Bray authentique, la seule des deux membres de la branche cadette qu'il eût connue jusqu'à l'arrivée de la lettre du vieux Joseph. Cousine éloignée, elle avait été élevée chez lui et elle avait reçu la bonne et peu coûteuse éducation qui revient aux parents pauvres. Sa situation dans son ménage, il aurait eu du mal à la définir. Jeanne était très utile. Elle était capable de diriger son intérieur quand ses filles n'étaient pas là, de tenir les comptes et de remplacer une femme de charge ou, « a fortiori », une femme de chambre.

Quoiqu'elle fût un peu plus jeune que Letty, et beaucoup plus que Mabel, elle pouvait servir de chaperon à l'une et à l'autre.

Parfois elle se joignait à elles quand elles allaient au théâtre avec des amis et, à l'occasion, en soirée quand on avait besoin d'une danseuse de plus. Mais, d'ordinaire, Jeanne Bray demeurait à l'arrière-plan. Il arrivait même, pour des petits dîners de choix, que sa présence fût jugée inopportune ; alors Jeanne prenait son repas dans sa grande chambre du haut et, à dire vrai, elle n'en était pas fâchée.

« Que voulait-elle ? demanda M. Narth en coupant la seule enveloppe qui lui importait.

– Elle voulait savoir s'il y avait quelque chose à rapporter à Sunningdale. Elle était venue en ville pour faire des courses avec Mlle Letty », dit le vieux commis, et il ajouta : « Elle m'a demandé si aucune de ces demoiselles n'avait téléphoné à propos des Chinois.

– Des Chinois ? »

Perkins s'expliqua. Le matin même étaient apparus sur les terres de Sunni Lodge deux jaunes « vêtus de peu de choses ». Letty les avait vus couchés dans l'herbe haute aux abords de la ferme et de la prairie – deux hommes de puissante allure qui, à sa vue, avaient bondi et s'étaient enfuis vers la petite plantation qui séparait le domaine de lord Knowesley et la propriété moins prétentieuse de M. Narth.

« Mlle Letty a eu un peu peur », dit Perkins.

Mlle Letty, qui était perpétuellement au bord d'une crise de nerfs, avait dû avoir peur, sans aucun doute.

« Mlle Jeanne pense que ces hommes appartenaient à un cirque qui a traversé Sunningdale ce matin », dit Perkins.

M. Narth ne prêta guère attention à l'incident et, sauf à se dire qu'il en aviserait la police locale, chassa de son esprit toute idée de Chinois.

Lentement, il déchira le haut de l'enveloppe. Le chèque était là et, en plus, comme il s'en était rendu compte en maniant le pli, une lettre d'une longueur inaccoutumée. Joe Bray n'avait pas l'habitude d'écrire de longues épîtres. D'ordinaire, une feuille de papier portant ces mots : « Avec mes compliments » accompagnait seule l'envoi.

Il plia le chèque pourpré et le mit dans sa poche. Puis il commença de lire la lettre, en se demandant pourquoi son parent était devenu soudain si communicatif. Elle était écrite de sa propre écriture chaotique, et il y avait une faute d'orthographe tous les quatre mots.

Cher monsieur Narth (Joe ne l'appelait jamais autrement),

Je pense que vous serez surpris par la longueur de ma lettre. Eh bien ! cher monsieur Narth, je dois vous dire que j'ai eu une mauvaise attaque et que je ne m'en remets que très lentement. Le docteur dit qu'il ne sait pas pour combien de temps j'en ai à vivre ; aussi j'ai pensé à l'avenir et à écrire mon testament – ce qui est chose faite actuellement – par l'entremise de M. Albert Van Rye, l'avocat. Cher monsieur Narth, je dois vous dire que j'ai une grande admiration pour votre famille, comme vous ne l'ignorez pas, et j'ai longuement pensé à la manière dont je pourrais venir en aide à cette famille. Voici ce que j'ai fait. Mon directeur, Clifford Lynne, qui travaille avec moi depuis qu'il est tout jeune, et qui est devenu mon associé quand j'ai trouvé ce filon, est un brave jeune homme. J'ai donc décidé qu'il se marierait dans ma famille et qu'il perpétuerait la lignée. Je sais qu'il y a plusieurs jeunes filles chez vous, deux filles et une cousine, et je veux que Clifford épouse l'une d'entre elles. Il y a consenti. Il est en route vers l'Angleterre maintenant, et il doit arriver d'un jour à l'autre. Ma volonté est la suivante : je vous laisse les deux tiers de ma participation dans la mine et l'autre tiers à Clifford, à condition que l'une de ces jeunes filles l'épouse. Si ces jeunes filles refusent, tout l'argent va à Clifford. Le mariage devra avoir lieu avant le 31 décembre de cette année. Cher monsieur Narth, si tout ceci ne vous convient pas, vous n'aurez rien à ma mort.

Sincèrement à vous.

Jos. BRAY.

Stephen Narth lut la lettre bouche bée et la tête tourbillonnante. Le salut lui venait d'une façon tout à fait inopinée. Il sonna le commis et lui donna quelques rapides instructions ; sans attendre l'ascenseur, il descendit les escaliers en courant et prit d'assaut sa voiture. Tout le long du chemin, jusqu'à Sunningdale, il tourna et retourna dans sa tête les termes de l'étrange proposition.

Mabel, naturellement !... Elle était l'aînée... Ou Letty... C'était comme s'il avait l'argent en poche...

Lorsque l'auto monta l'allée entre des buissons de rhododendrons en fleurs, il était presque gai ; il sauta de voiture avec un sourire si rayonnant, que l'attentive Mabel, l'ayant aperçu de la pelouse, comprit qu'il était arrivé quelque chose d'inaccoutumé et vint à sa rencontre en courant. Au même moment, Letty apparut à la porte d'entrée. Elles étaient belles filles, un peu trop grasses à son idée, et l'aînée avait une tendance à considérer la vie avec amertume qui, de temps à autre, le mettait mal à l'aise.

« Es-tu au courant de ces horribles Chinois ? questionna vivement Mabel à sa descente de voiture. La pauvre Letty en a eu presque une attaque. »

D'ordinaire, il lui aurait brusquement imposé silence, car c'était un homme qu'irritaient les petites choses de la vie, et l'irruption d'un ou de deux rôdeurs chinois n'était pas de nature à l'intéresser. Mais, ce soir, il pouvait se permettre de rire avec indulgence, se moquer de l'aventure de sa fille et de ses alarmes.

« Ma chérie, il n'y avait pas de quoi t'effrayer... Oui, Perkins m'a tout raconté. Les pauvres diables ont eu, sans doute, aussi peur que Letty ! Venez dans la bibliothèque, j'ai quelque chose d'assez important à vous dire. »

Il les fit entrer dans la pièce somptueusement aménagée, ferma la porte et leur fit part des étonnantes nouvelles qui, à sa consternation, furent accueillies en silence. Mabel abandonna son éternelle cigarette, en secoua la cendre sur le tapis, croisa son regard avec celui de sa sœur et conclut :

« Tout cela est parfait pour toi, père ; mais nous, que faisons-nous là-dedans ?

– Ce que vous faites là-dedans ? dit le père avec étonnement. N'est-ce pas clair ? Ce garçon hérite d'un tiers de la fortune...

– Et quelle part de ce tiers nous revient à nous ? demanda Letty, la plus jeune. Et ensuite, qui est ce directeur ? Avec tout cet argent, père, nous pouvons prétendre à mieux qu'à un directeur de mine. »

Il y eut un profond silence que rompit Mabel.

« Nous aurons à dépendre de toi pour la dot, en tout cas, dit-elle. Ce vieux monsieur semble penser qu'il est tout à fait suffisant pour une jeune fille que son mari soit riche. Mais à moi, cela ne me suffit pas. »

Stephen Narth, soudain, retomba sur sa froideur. Il n'avait jamais songé que l'opposition pût venir de là.

« Mais vous ne voyez donc pas, mes enfants, que si l'une de vous n'épouse pas ce garçon, nous n'aurons rien ? Naturellement, je ferai pour vous tout ce qu'il faudra, et la dot sera magnifique.

– Combien laisse-t-il ? demanda la pratique Mabel. C'est le nœud de la question. Je t'avouerai franchement que je n'ai pas l'intention d'acheter chat en poche ; et, d'ailleurs, quelle serait notre position sociale ? Il faudrait probablement que nous retournions en Chine pour y vivre dans quelque horrible cabane... »

Elle s'était assise sur le bord de la table, serrant ses genoux croisés, et ainsi elle rappelait à Stephen Narth une servante de bar qu'il avait connue dans sa prime jeunesse. Il y avait en Mabel quelque chose de vulgaire que n'atténuait pas sa jupe courte ni la beauté de sa tête coiffée à la dernière mode.

« J’en ai assez de la vie étroite et de l’économie… continua-t-elle, et je t’avertis honnêtement que s’il s’agit d’épouser un homme que je ne connais pas, il faudra te passer de moi.

– … et de moi, dit Letty fermement. Mabel a parfaitement raison : il n’y a pas de situation possible pour la femme de ce pauvre diable.

– Je pense qu’il ferait bien les choses », dit Stephen Narth d’un ton faible.

Il était complètement dominé par ses deux filles.

Soudain, Mabel bondit à terre, les yeux brillants :

« J’y suis ! Cendrillon !

– Cendrillon ? (Il fronça les sourcils.)

– Jeanne, bien sûr. Relis la lettre. »

Elles l’écoutèrent sans souffler, et lorsqu’il eut presque fini, Letty poussa un cri de joie.

« Bien sûr, Jeanne ! Pourquoi Jeanne ne se marierait-elle pas ? Ce serait excellent pour elle ; elle n’a à peu près rien à attendre de la vie, et elle serait affreusement gênante, père, si tu devenais très riche. Qu’en ferions-nous, Seigneur !

– Jeanne ! »

Il caressait son menton pensivement. Sans savoir pourquoi, il n’avait jamais considéré Jeanne comme un facteur du problème. Pour la quatrième fois il relut la lettre mot par mot. Ses filles avaient raison. Jeanne répondait à tous les desiderata de Joe Bray. Elle était de la famille. Sa mère était une Narth. Avant qu’il eût achevé la lettre, Letty avait déjà appuyé sur la sonnette de la table, et le valet entra.

« Dites à miss Bray de venir ici, Palmer », ordonna-t-elle.

Et trois minutes plus tard une jeune fille entrait dans la bibliothèque – la victime que la famille Narth avait désignée pour se concilier les dieux de la fortune.

IV

Jeanne Bray avait vingt et un ans, mais paraissait plus jeune. Elle était mince, et Letty, sans aucune raison, avait l'habitude de la dépeindre comme une « pitoyable créature ».

Les Narth étaient ronds de visage, le menton bien en chair, blonds et un tantinet endormis. Jeanne était souple et vivante. Chacun de ses mouvements était précis, voulu. Au repos, elle avait un équilibre d'aristocrate. (« Elle sait toujours comment tenir ses mains », admettait Letty à contrecœur.) En plein mouvement elle avait la souple aisance des êtres pour qui le mouvement est une joie. Dix ans de rebuffades, d'effacement silencieux, d'éloignement et d'escamotage quand on ne voulait pas d'elle, n'avaient ni détendu son ressort, ni entamé son assurance.

Elle était debout, en ce moment, un demi-sourire dans ses yeux gris qui riaient volontiers, son regard passant de l'un à l'autre. Elle comprenait qu'il était arrivé quelque chose d'extraordinaire. Son teint avait une délicatesse que la beauté hardie de ses cousines ne parvenait ni à éclipser, ni même à mettre en contraste – car elle était comme ces tableaux qui n'ont besoin ni de lumière ni d'oppositions pour faire découvrir leurs ravissantes qualités.

« Bonsoir, monsieur Narth. (Elle l'avait toujours appelé par son nom de famille.) J'ai terminé les comptes du trimestre, et ils sont formidables ! »

En toute autre occasion, Stephen se serait crispé à cette annonce, mais le sentiment qu'il avait de sa richesse prochaine l'inclinait à considérer avec une suprême indifférence une centaine de livres en plus ou en moins.

« Assieds-toi, Jeanne, dit-il, et, curieuse, elle prit une chaise, s'assit de côté, un bras appuyé sur le dos du siège. Voudrais-tu lire cette lettre ? »

Il la tendit à Letty, qui la remit à la jeune fille. Elle la lut en silence et, quand elle eut fini, elle sourit.

« Voilà d'excellentes nouvelles ! Je suis très contente, dit-elle, et son regard railleur alla d'une sœur à l'autre. Et qui sera la ravissante mariée ? »

Son invincible bonne humeur déplaisait à Mabel dans les circonstances les plus normales. À cette heure, le fait d'admettre que l'une ou l'autre d'entre elles pût vivre obscurément au fond d'une ville chinoise lui fit monter le rouge jusqu'au front.

« Ne dis pas de bêtises, Jeanne, fit-elle aigrement ; c'est une affaire très sérieuse.

– Ma chérie... prononça Stephen, qui sentait la nécessité d'avoir du tact, Clifford Lynne est un garçon très bien – un des mieux que je connaisse. (Il ignorait tout, d'ailleurs, de Clifford Lynne, de sa personne, de son aspect, de son caractère, comme il ignorait tout du premier paysan venu qu'il avait croisé en voiture l'après-midi.) C'est une des plus magnifiques occasions que nous ayons jamais, jamais rencontrées sur notre route. D'ailleurs, continua-t-il très posément, ce n'est pas la seule lettre que j'aie eue de ce vieux Joseph. Il y en a une autre dans laquelle (il toussa) il expose ses vues avec plus de précision. »

Elle eut l'air d'attendre qu'il lui passât cette lettre mystérieuse, mais il s'en garda bien, car elle n'existait que dans son imagination.

« La vérité, ma chérie, est que Joseph souhaite que tu épouses, toi, cet homme. »

La jeune fille se leva lentement, fronçant, sous le coup de sa surprise, ses sourcils amincis au pinceau.

« Il souhaite que ce soit moi qui épouse cet homme ? répéta-t-elle, mais je ne le connais pas.

– Nous non plus, dit Letty avec calme. Peu importe. D'ailleurs, on ne connaît jamais l'homme qu'on épousera. On le voit quelques minutes par jour, et on n'a pas la moindre idée de sa nature. Ce n'est qu'après le mariage qu'il se montre tel qu'il est. »

Elle ne facilitait pas ainsi la tâche de M. Narth et, d'un signe, il la fit taire.

« Jeanne, dit-il, j'ai été très bon pour toi, je t'ai donné un foyer et j'ai fait quelque chose de plus, comme tu sais. »

Il regarda ses filles et leur fit comprendre qu'il désirait les voir sortir. Quand la porte fut refermée sur Letty :

« Jeanne, dit-il, je vais être très franc avec toi. »

Sa franchise ne se manifestait pas pour la première fois, et elle devina la suite. Elle avait eu un frère, un jeune extravagant, un irresponsable, qui, employé de Narth Frères, était parti subitement avec la caisse – quelques centaines de livres. Il avait payé ce crime de sa vie, car on l'avait trouvé mort sur une route du Kent, des suites d'un accident de voiture, au cours de sa fuite vers un port de la Manche. Et la mère de Jeanne Bray, une impotente, c'était lui, Narth, par ses traites, qui avait assuré ses derniers vieux jours. (« Nous ne pouvons pas la laisser aller dans un asile, avait dit Mabel. Si les journaux en parlent, le scandale sera affreux. » Car Mabel, dès seize ans, était déjà Mabel.)

« Ce n'est pas à moi de te rappeler ce que j'ai fait pour ta famille, reprit Stephen (et aussitôt il se mit à le lui rappeler). Je t'ai donné un foyer et une existence mondaine qui, normalement, n'aurait pas été la tienne. Tu as, à présent, une occasion de récompenser ma générosité : je désire tout particulièrement que tu épouses cet homme. »

Elle humecta ses lèvres sèches, mais ne leva pas les yeux du tapis où ils étaient fixés.

« M'entends-tu ? »

Elle fit signe que oui et se leva lentement :

« Vous désirez vraiment que je l'épouse ?

– Je veux que tu sois riche, dit-il avec force. Je ne réclame de toi aucun sacrifice. Je te mets en face d'une occasion sur laquelle sauteraient neuf jeunes filles sur dix. »

On frappa à la porte : c'était le valet, et il apportait sur un plateau d'argent une enveloppe grise. M. Narth prit le télégramme, l'ouvrit, lut et soupira :

« Il est mort, dit-il d'une voix étouffée. Ce bon vieux Joe Bray !... »

Vivement il fit un calcul. C'était le 1er juin. S'il pouvait la marier d'ici un mois, il sauverait de la ruine sa firme aux abois. Leurs regards se croisèrent : les siens à elle, calmes, posés, interrogateurs ; les siens à lui, calculateurs et implacables.

« L'épouseras-tu ? »

Elle acquiesça de la tête.

« Oui, j'imagine », dit-elle avec calme (et il poussa un soupir de soulagement).

Elle en éprouva le premier tourment d'amertume que son cœur eût jamais enduré.

« Tu es une fille très intelligente et tu ne le regretteras pas, fit-il vivement en s'approchant d'elle et en serrant sa main froide. Je te promets, Jeanne... »

On frappa et il tourna la tête. C'était le valet.

« Un monsieur est là qui désire voir Monsieur. »

Il n'eut pas le temps d'en dire plus long ; le visiteur le bouscula, passa et s'avança dans la chambre. Un homme de grande taille, vêtu d'un costume taché, mal fait et dont l'étoffe était des plus ordinaires. Les souliers étaient de cuir brut et semblaient avoir été fabriqués à la maison. Pas de col : une chemise molle, ouverte à la gorge, un chapeau bosselé entre ses mains complétaient le tableau. Mais c'était son visage que regardait la jeune fille.

Elle ouvrait de grands yeux étonnés, car elle n'avait jamais rien vu de pareil. Il avait le cheveu long, noir et frisé ; il portait une grande barbe vagabonde qui descendait jusque sur sa poitrine.

« Qui diable... ? commença M. Narth étonné.

– Mon nom est Clifford Lynne, fit l'apparition. Si j'ai bien compris, je dois épouser quelqu'un. Qui ? »

Ils contemplaient le baroque personnage, puis Letty, qui l'avait suivi dans la pièce, se mit à rire nerveusement.

« Monsieur Lynne ? » balbutia Stephen Narth.

Avant que l'homme pût répondre, survint un intermède dramatique. Il y avait un colloque à voix basse entre le valet et quelqu'un qui était resté dans le hall. M. Narth chercha à se rendre compte et aperçut, derrière eux, la femme de chambre qui tenait une boîte carrée.

« Qu'est-ce que c'est ? », demanda-t-il aigrement.

Le valet franchit le pas de la porte et revint avec la boîte, une boîte neuve mesurant trente centimètres carrés environ et munie d'un couvercle à coulisse.

« Monsieur Lynne ? interrogea-t-il de cet air gêné qu'ont les gens lorsqu'ils se trouvent en face d'une situation imprévue.

– Oui. »

L'homme à la barbe pivota brusquement. Jeanne nota inconsciemment que tous ses mouvements avaient quelque chose de brusque.

« Pour moi ? »

Il posa la boîte sur la table et fronça ses sourcils en la regardant. Nettement peints en lettre rouge sur le couvercle, on lisait ces mots :

M. Clifford Lynne.

(*Attendre son arrivée.)*

Comme sa main s'apprêtait à faire glisser le couvercle, un frisson de froid courut le long du dos de la jeune fille. Elle avait l'inexplicable pressentiment d'un terrible danger qu'elle n'aurait pas pu préciser.

« Que diable peut bien être ceci ? » demanda le surprenant étranger…

La glissière joua : en ne voyait rien qu'un tas de coton floconneux, mais secoué d'ondulations mystérieuses…

Puis soudain, des blancs flocons surgit à l'aveuglette une tête pareille à celle d'une biche et deux yeux noirs semblables à des perles de jais qui étincelaient méchamment.

En moins d'une seconde, la tête fut suivie d'un corps long et sinueux qui se balança un moment puis recula prestement, tandis que la vilaine tête se précipitait en avant.

Le serpent avait mal calculé la distance et manqué son coup !

Il gisait sur la table, oscillant de la tête, pendant que la queue restait enfouie dans le coton. Il en fut ainsi le temps d'un clin d'œil.

Tandis que l’assemblée terrifiée demeurait debout, silencieuse et paralysée d’effroi, la forme noire coula à terre comme de la graisse. Ensuite la tête se redressa, oscilla de nouveau un instant, et recula pour s’élancer…

Une explosion les assourdit. À travers la brume d’une fumée bleue, Jeanne vit la bête décapitée s’enrouler et se dérouler dans son agonie.

V

« Par les cornes du diable !... s'écria M. Clifford Lynne ébahi, d'où nous est tombée cette tuile ?

– C'est un Chinois qui l'a apportée, balbutia le valet.

– Un Chinois ? »

Le domestique montra du doigt, par la croisée, la pelouse sur laquelle elle s'ouvrait. Un instant, la comique silhouette de Clifford Lynne s'immobilisa, la barbe hérissée, l'air extravagant dans ses vêtements qui ne paraissaient pas faits pour lui, et puis, d'un bond, il sauta par la fenêtre ouverte et fila comme le vent à travers le parterre du gazon. En deux secondes il avait disparu derrière la haute haie de coudriers qu'il avait enjambée comme par miracle.

Avec lui le sortilège s'évanouit. Jeanne trouva dans ses bras une créature à demi évanouie qui pleurait et qui riait, les mains serrées, tapant le tapis du pied d'une manière qui n'était ni gracieuse ni dans le goût du jour. Sous la table se tortillait le serpent à l'agonie ; la pièce était entourée d'une fumée dont l'odeur piquait les narines.

Au bruit de l'explosion, Mabel était accourue. Elle vit le serpent à terre, et son regard ébaubi alla de sa sœur à Jeanne et de Jeanne au pâle visage de son père.

« Cet affreux homme a voulu tuer Letty ! (Sa frénésie se trompait d'objet mais lui donnait une voix aiguë.)

– Silence ! »

Quand Stephen Narth grognait ainsi, ses nerfs se calmaient. Il devenait le seigneur et maître de la maison.

« Taisez-vous, toutes, et allez au diable !… Aucune de vous n'a le sang-froid de Jeanne. Levez-vous ! »

Letty se dressa en désordre, titubante, ses yeux invoquant une compréhension sympathique.

« C'était un serpent ! (Il abaissa son regard avec une solennité comique sur la bête qui se tordait.) Pouah ! Jetez-moi cet animal dehors ; prenez les pincettes. Est-ce qu'il a tiré dessus, Jeanne ? Je ne l'ai pas vu se servir d'un revolver. »

Elle secoua la tête.

« Moi non plus ; j'ai entendu le coup et c'est tout. »

M. Narth montra le serpent du doigt ; le valet, pincettes en mains et tout tremblant, était en train d'en saisir les extrémités.

« Il a dit : « Par les cornes du diable », fit Jeanne en baissant la tête.

Les jeunes filles regardèrent leur père.

« Qui était-ce, papa ?… Un rôdeur ?… » demanda Letty.

M. Narth fit signe que non.

« Clifford Lynne », dit-il, et elles se mirent à soupirer à l'unisson : « Cet épouvantail ! ». L'indignation de Letty fut plus forte que ses frayeurs de femme.

« Ça… ! c'était l'homme que vous vouliez que je… que nous… »

Il jeta un coup d'œil sur Jeanne en faisant un signe. Elle était près de la fenêtre ouverte, sa blanche main abritant ses yeux contre l'éclat d'un soleil d'après-midi. Au moment où le valet se dirigeait en chancelant sur la pelouse, serrant au bout de ses pincettes un objet en forme de corde, Clifford réapparut par-dessus la haie, une jambe bondissant après l'autre, ses ridicules favoris volant dans tous les sens. Il s'arrêta à la vue du serpent.

« La Tête Jaune, fit-il pensif. La Tête Jaune ! Quel gaillard ! »

Letty perdit la voix quand le bizarre personnage entra, sans se hâter, dans la pièce, ses mains enfoncées dans ses poches.

« Quelqu'un a-t-il vu un Chinois par ici ? » demanda-t-il.

Letty et Mabel répondirent ensemble, bien qu'il s'adressât à la seule personne qui, dans cette bibliothèque pompeuse, n'eût pas ostensiblement le cœur battant et ne montrât pas jusqu'à l'évidence les marques de la frayeur.

« Des Chinois ?... Deux ?... fit-il toujours pensif. Je le pensais bien ! Parbleu ! »

Il s'avança vers la fenêtre et regarda fixement au-dehors. Puis il revint vers la table et sortit doucement le coton de la boîte, couche par couche.

« Rien qu'un, bon sang ! Mais quelle belle brute ! »

Il regarda à la dérobée le jardin ensoleillé.

« Je m'attendais à ce qu'ils lancent un couteau. Ces gars sont, à ce jeu, d'une force supérieure. Un d'eux a tué un de mes contremaîtres, voici un an, à deux cents mètres de distance. »

Il s'adressait à Jeanne et sa voix était amicale et familière.

« L'avez-vous pris ? » demanda-t-elle.

L'homme à la barbe hocha la tête.

« Pincé du côté des montagnes, où jouent l'ordre et la loi, je l'ai pendu. Un bon type, par ailleurs, fit-il en rêvassant, mais rognard. La seule chose à faire avec un coolie rognard, c'est de le pendre. »

Il regardait maintenant Letty, qui trouvait ses idées sur le caractère des gens déplacées sinon injurieuses. Il vit un sourire crispé sur ses lèvres de rose, mais n'en éprouva aucune gêne.

« Est-ce vous ? » interrogea-t-il.

Elle tressaillit.

« Non. Je... je veux dire... qu'est-ce que vous me demandez ? »

Elle le savait très bien, Clifford Lynne avait le don de transmettre sa pensée, et la tension de l'atmosphère faisait qu'elle le trouvait dans un état de réceptivité particulièrement favorable.

« Il faut que j'épouse quelqu'un. »

Maintenant, il portait son regard sur Mabel Narth, cramoisie, et dont les yeux bleus d'enfant reflétaient haine et mépris.

« Ni moi ni ma sœur ne sommes les heureuses élues, dit-elle avec une pointe de douceur perverse. Vous devriez faire la connaissance de Jeanne. (Elle se tourna vers M. Narth.) Père ! »

Non sans embarras, il lui présenta la jeune fille.

« Oh ! »

Un simple « oh ! » qui pouvait signifier soit la désillusion, soit le soulagement, soit rien que de la surprise.

« Eh bien ! me voici prêt pour... »

Il cherchait son mot. Jeanne aurait juré que celui qu'il avait sur les lèvres était « sacrifice », mais il se reprit et dit : « ... l'événement ».

« Le vieux Joe Bray est mort, continua l'étranger. Vous le savez, je suppose ? Pauvre vieux fou ! Il aurait mieux valu, pour

beaucoup de gens, qu'il mourût il y a six mois. Un bon vieux, un grand sportsman, mais un peu toqué ! »

De nouveau il s'adressa à Jeanne. Elle pouvait bien l'observer maintenant, car sa dramatique arrivée avait créé comme une lumière aveuglante qui s'était dissipée. Il mesurait à peu près un mètre quatre-vingts et son indescriptible accoutrement ne parvenait pas à donner le change sur sa beauté physique. Le visage était tanné, couleur de sombre acajou. Sa barbe errante était brune comme ses longs cheveux et ses sourcils plutôt velus. Ce barbu respirait la vie par tous les pores. Ce fut la première impression qu'elle eut de lui – son immense vitalité. Elle abaissa son regard vers ses souliers informes ; ils avaient été faits par lui, à ce qu'elle pensait ; tandis que l'un était attaché par un mince morceau de cuir, l'autre s'ornait d'un lacet de ficelle, et de ficelle effilochée.

Ce fut l'instant que choisit M. Narth pour affirmer son autorité. Les circonstances naturelles faisaient de lui le personnage le plus important de la pièce. Il n'était pas seulement le chef de la maison, mais aussi le principal bénéficiaire du testament. Et cet homme était le directeur de Joe Bray, quelqu'un qu'il convenait de traiter avec autorité plutôt qu'avec persuasion, un simple employé – celui de M. Narth bientôt, car s'il héritait la fortune du vieux Joe, il héritait aussi du droit de commandement, qui est le corollaire de la richesse.

« Voyons, monsieur… comment déjà ?… monsieur Lynne, je pense que cette discussion sur l'état mental de mon pauvre cousin n'est pas très convenable, et je ne saurais vous permettre de diffamer sa… sa mémoire vénérée sans protester. »

L'étranger le considérait curieusement.

« Ah ! vous êtes Narth, n'est-ce pas ? J'ai entendu parler de vous. Vous êtes l'homme qui spécule avec l'argent des autres ! »

Stephen Narth devint rouge et blanc. Il avait le bec cloué pour l'instant. La rudesse du coup l'avait paralysé. Si M. Narth avait été sage, il aurait mis fin au dialogue, soit en quittant la place, soit par une mercuriale directe et violente.

« Ce sont des choses qui se savent, dit Lynne en caressant sa barbe. Vous ne pouvez pas faire le silence sur une affaire comme la vôtre. »

Stephen Narth recouvra la parole.

« Je ne suis pas disposé à discuter ces calomnies ambulantes, dit-il. (Il y avait du meurtre dans ses yeux, à supposer que Clifford Lynne eût jamais vu les yeux d'un meurtrier.) Pour l'instant, il est indispensable que vous sachiez que, comme seul héritier bénéficiaire, suivant la volonté de M. Bray et... hum !... comme propriétaire...

– Futur, murmura Lynne quand l'autre fit une pause. Vous estimez que je devrais rester à ma place ? J'ai presque envie d'acquiescer. Voulez-vous de moi ? »

Il s'était retourné vers Jeanne, l'air confus et presque bêta. Elle fut prise d'une étrange envie de rire.

« Parce que, dit-il, si vous voulez de moi, je suis prêt. Dieu sait que je n'ai aucune envie de cribler de mes assiduités une fille qui se dérobe, mais la situation est la suivante : Joe m'a dit : « Votre parole » et j'ai répondu « Oui. »

Il la regardait toujours fixement et d'un air songeur. Elle se demandait s'il attendait une réponse. Non, sans doute, car il poursuivit :

« Ceci complique l'affaire ; je ne savais pas du tout que nous contrarierions les Mains Joyeuses – mais je suis venu et c'est fait ! »

M. Narth pensa le moment venu de se mêler à la conversation, à chances à peu près égales et sans perdre sa dignité.

« Les Mains Joyeuses, avez-vous dit ? Qui diable sont les Mains Joyeuses ? »

L'étranger ne parut pas prendre l'indiscrétion en mauvaise part, et Stephen Narth éprouva le bizarre sentiment que la leçon qu'il venait de recevoir était plutôt une constatation faite sans désapprobation réelle ni méchanceté.

« J'ai acheté la petite maison – l'Ardoisière, comme on l'appelle, je crois ? dit Clifford avec son étrange brusquerie habituelle. Un trou sinistre mais qui me va. Je crains d'avoir fait du gâchis sur votre tapis. »

Ses yeux s'abaissèrent mélancoliquement vers les traces de la tragédie.

« En tout cas, les serpents n'ont aucun droit à être sur les tapis », dit-il avec soulagement, comme s'il avait trouvé une soudaine excuse au désordre dont il était l'auteur.

Le visage de M. Narth s'allongea.

« Vous restez à Sunningdale, dites-vous ? » demanda-t-il.

Et il avait sur le bout des lèvres l'intention de suggérer que l'étranger, chaque fois qu'il viendrait, eût à pénétrer par la porte de service. Mais une pensée l'empêcha de formuler cette instruction discourtoise. Un homme qui parlait des grandes friponneries comme de choses sans importance, qui portait sur lui des armes mortelles et qui pouvait les prendre, s'en servir, les mettre à leur place si rapidement qu'aucun œil n'était capable de voir bouger sa main, un tel homme ne supporterait pas une insulte sans la punir. Il changea de thème.

« L'Ardoisière n'est pas un endroit bien agréable pour vous, fit-il. Ce n'est guère mieux qu'une ruine. On me l'a offerte l'autre jour pour cent vingt livres, et je l'ai refusée.

– Vous avez raté une affaire, dit Cliff Lynne calmement. Il y a une cheminée Tudor qui vaut le double de ça. »

Ce disant, il regardait la jeune fille d'un air absent.

« Je ne serais pas surpris si je m'installais définitivement à l'Ardoisière, rêva-t-il à haute voix. Il y a une office ravissante où, si on était marié, une femme pourrait laver la vaisselle, et trois bonnes chambres – une fois bouchés les trous à rats. Personnellement, les rats ne me gênent pas.

– Et moi, j'ai plutôt un faible pour eux », dit Jeanne froidement, car elle était prompte à sentir un défi et aussi prompte à le relever.

Pendant une seconde, l'ombre d'une ombre d'un sourire apparut dans ses yeux à lui.

« En tout cas » je reste ici. Et n'ayez pas peur de perdre votre réputation si je ne viens pas vous voir souvent. (Il fit la moue.) Un Chinois ! Et naturellement, le sauvage m'ayant vu entrer, fit instantanément apporter le colis ! Il n'a pas osé le faire plus tôt, de peur que vous n'entendiez le frétillon faire des folies dans la boîte, – ou bien qu'il ne meure : il n'y a pas de trous dans la boîte. Il faudra que je lance sur ces gens la Ligue des Amis Muets. »

M. Narth dut éclaircir sa voix avant de parler.

« Voulez-vous dire que ce reptile vous a été envoyé par malveillance ? »

Clifford Lynne tourna vers l'interrogateur un regard amusé.

« Un serpent vivant et venimeux ne répond pas à l'idée que je me fais d'un cadeau de fête, dit-il doucement. Et je déteste les Têtes Jaunes : ils sont mauvais ! (Il tapa sur sa jambe avec une énergie subite et se mit à rire.) Mais bien sûr ! Serpent jaune ! Comment ai-je pu oublier cela ? »

De nouveau, ses yeux cherchèrent ceux de la jeune fille.

« Vous aurez un mari plutôt négligent... je n'ai pas bien entendu votre nom... Jeanne, je crois. Je pensais que toutes les Jeanne étaient mariées, mais peut-être s'agit-il des Dorothée ! Vous avez à peu près vingt et un ans, n'est-ce pas ? Toutes les Jeanne ont à peu près vingt et un ans, toutes les Patricia en ont soixante-dix, et la plupart des Marianne vivent d'une pension de retraite.

– Et tous les Clifford font du théâtre », répliqua-t-elle.

Et cette fois, il rit. C'était un glouglou doux et musical, si peu en rapport avec son aspect rebutant, qu'il semblait s'agir d'un homme différent, d'un homme nouveau surgi de son propre simulacre et de sa forme déguisée.

« Vous n'avez pas l'esprit de l'escalier, dit-il en la menaçant doucement du doigt. Mais je l'ai mérité. »

Il plongea dans les poches de son indescriptible veston, en tira une grande montre en bronze et regarda l'heure.

« Marche pas ! fit-il avec dégoût (et, après l'avoir secouée, il la porta à son oreille). Quelle heure est-il ?...

– Six heures, dit M. Narth, qui avait complètement retrouvé sa voix.

– Je savais qu'il ne pouvait pas être midi et demi, riposta le visiteur en ajustant paisiblement les aiguilles. Je reviens. Je suis en train de louer une maison à Londres, mais je serai de retour demain ou après-demain. Anglicane ? »

Jeanne, à qui cette question était adressée, fit signe que oui.

« Je le suis un peu aussi, approuva M. Lynne, mais j'ai un penchant pour l'encens et la bonne musique. Et j'admire les Baptistes ! Leur façon de se conserver avec de faux airs et en jouant de l'harmonium me dépasse ! À bientôt, Dorothée !

– Vous voulez dire Agnès », fit Jeanne, et ses yeux brillèrent de nouveau.

Il tendit sa main et elle sentit la sienne vigoureusement empoignée.

Sans doute n'estima-t-il aucun des autres membres de la famille digne d'une pareille effusion, car, d'un joyeux signe de tête, il les salua en bloc, puis marcha alertement vers la porte et gagna le hall. M. Narth le croyait parti et s'apprêtait à parler lorsque l'homme à la barbe reparut.

« Quelqu'un connaît-il un homme du nom de Grahame St. Clay ? », demanda-t-il.

Dans un éclair, M. Narth se rappela la conversation du matin.

« Je connais un M. St. Clay. Je ne le connais pas moi-même, mais l'un de mes directeurs est son ami », dit-il.

Les sourcils de Clifford Lynne se haussèrent.

« Vraiment ? fit-il avec calme. Vous ne l'avez jamais rencontré ? »

M. Narth secoua la tête.

« Pourriez-vous me dire demain soir ce que vous pensez de lui ?

– Mais je ne le verrai pas, dit M. Narth.

– Oh ! si, vous le verrez, dit Clifford d'une voix douce. (Et de nouveau, une lueur de méchanceté brilla dans ses yeux bleu

clair.) Oh ! si, vous le verrez ! St. Clay ! Qui donc a canonisé la fange jaune ? [1] »

En un clin d'œil, il avait disparu, claquant la porte d'entrée derrière lui. C'était un homme d'habitudes violentes, comme M. Narth eut l'occasion de le répéter souvent par la suite.

« Dieu merci ! ce n'est pas moi qui l'épouse », fit Mabel, et Letty, à peine remise de son évanouissement, eut un murmure approbateur.

Jeanne ne dit rien. Elle était plus qu'à demi déconcertée, très intéressée, mais elle n'éprouvait pas la moindre peur.

---

[1] Le mot « Clay » en anglais signifie « boue ». (*Note du traducteur*.)

VI

Au bout de l'allée, rangée sur le bord de la grand-route, se trouvait la voiture de M. Clifford Lynne. « Voiture » était peut-être un grand mot pour une machine qu'il avait payée, quelques jours avant, trente-cinq livres. Il avait laissé le moteur en marche parce qu'il savait, par expérience, que, faute de prendre cette précaution, il risquait de perdre une demi-heure en vains essais. Stridente et grinçante, grondante et criarde, il la conduisit jusque sur la route même, roula bruyamment sur une centaine de mètres, puis tourna le long d'une piste charretière qui courait sous les pins.

L'extrémité du chemin aboutissait à la grise Ardoisière. Toutes les fenêtres en étaient brisées ; l'émouvant petit portique qu'un propriétaire prétentieux de l'époque 1860 y avait ajouté penchait terriblement au centre ; une douzaine d'ardoises manquaient au toit. Cette petite maison à un étage était l'image de la désolation et de l'abandon.

Un groupe de trois hommes se tenait devant la porte. L'arrivée de Clifford Lynne les arrêta, visiblement, au moment où ils allaient exprimer un sentiment unanime. Le premier de ces hommes se fit l'interprète des autres lorsque Clifford sauta de sa trépidante machine.

« Vous ne pourrez jamais rien faire de cette maison, monsieur, dit-il (et, à en juger par la règle qui, à la hauteur de sa hanche, sortait de sa poche, il était du bâtiment). Les parquets sont pourris, le toit a besoin d'être entièrement refait, et il vous faudra établir une nouvelle canalisation pour l'arrivée et l'écoulement des eaux. »

Sans un mot, Lynne les laissa sur place et, d'une enjambée, franchit le seuil. L'édifice comprenait deux pièces, l'une à droite, l'autre à gauche de l'entrée. Au bout du hall une petite cuisine avec un fourneau rouillé et, à la suite, une office. En regardant à travers les vitres brisées du fond, il aperçut un hangar usé par le temps et qui, du point de vue des réparations, était ce qu'il y avait de mieux dans le cottage. Les lattes du parquet criaient et craquaient sous son poids. À un endroit, elles avaient pourri et il ne restait qu'un grand trou. Un vieux papier pendait lugubrement, dépouille incolore des murs, et les plafonds étaient à peu près invisibles sous des festons de toiles d'araignée.

Il rejoignit le groupe devant la porte et bourra sa pipe posément en puisant dans un long sac de chanvre qu'il sortit de sa poche.

« Êtes-vous un entrepreneur ou un poète ? »

L'entrepreneur grimaça.

« Je suis un assez bon entrepreneur, dit-il, mais je ne suis pas un magicien, et pour mettre cette maison en état dans les huit jours, il faut trois lampes d'Aladin. »

Clifford mit sa pipe en bouche et l'alluma paisiblement.

« En renonçant à la possibilité d'embaucher le gardien de la lampe, de combien d'hommes avez-vous besoin pour faire les réparations ?

– Ce n'est pas une question d'hommes, c'est une question d'argent, dit l'entrepreneur. Je pourrais certainement terminer tout dans la semaine, mais cela vous coûterait presque mille livres, et le cottage ne les vaut pas. »

Clifford exhala un nuage de fumée et le regarda s'évaporer.

« Mettez dessus une troupe de deux cents hommes, dit-il, faites-les travailler, jour et nuit, huit heures de suite, par équipes. Commencez, ce soir, par leur faire arracher les plan-

chers. Prenez tous les camions dont vous avez besoin, tous les matériaux, et qu'on vous les livre spécialement. Je veux des parquets de chêne, une salle de bains, l'électricité, l'eau chaude, des volets d'acier, une bonne route à la place de ce chemin défoncé, une piscine derrière la maison et ce sera tout, je crois.

– En sept jours ? soupira l'entrepreneur.

– En six, de préférence, dit Lynne. Si vous ne voulez pas vous en charger, je trouverai quelqu'un d'autre.

– Mais, monsieur Lynne, avec l'argent que cela vous coûtera, vous pourriez avoir l'une des plus belles maisons de Sunningdale !

– C'est la maison de mes rêves, dit Clifford Lynne, et il faut qu'elle soit à l'abri des serpents. »

Il jeta un regard autour de la petite propriété. La barrière qui marquait les limites du terrain était invisible derrière l'écran des arbres.

« Qu'on me coupe tous ces sapins, dit-il. Je veux un champ de tir bien dégagé.

– Un champ de quoi ? fit l'entrepreneur en poussant presque un cri.

– Et les volets d'acier doivent avoir des meurtrières – j'avais oublié de vous le dire. Donnez-moi ce carnet. »

Il arracha presque de ses mains le carnet de l'entrepreneur et se mit à dessiner.

« Voici la forme et les dimensions, dit-il en lui rendant son carnet. Vous chargez-vous de l'affaire ?

– Je m'en charge, répondit l'entrepreneur. Je peux vous promettre que la maison sera prête à habiter dans une semaine, mais cela vous coûtera...

– Je sais ce que cela me coûtera si cette maison n'est pas prête... », interrompit Clifford Lynne.

Il mit sa main à sa poche, y prit un gros calepin et, l'ouvrant, en tira dix billets, chacun de cent livres.

« Je ne vous demande pas de contrat, parce que je suis un homme d'affaires. (Il aimait ce genre de paradoxe.) Nous sommes mercredi ; les meubles arriveront mardi prochain. Faites allumer le feu dans chaque chambre et entretenez-le. Je vous verrai ou je ne vous verrai pas dans la semaine, en tout cas voici mon numéro de téléphone. Pendant que j'y pense, ouvrez une tranchée vers la grand-route. Je veux le téléphone, et le câble doit être installé sous terre et profondément. Les serpents creusent ! »

Sans un mot de plus il monta en voiture, la fit marcher cahin-caha le long de la route raboteuse et bientôt fut hors de vue.

« À partir de maintenant je ne dors plus », dit l'entrepreneur, et il n'avait pas tout à fait tort.

Il pleuvait, le lendemain matin, une petite pluie fine qui semblait devoir continuer toute la journée, selon le chauffeur de M. Narth, qui accordait une attention mélancolique aux caprices du climat britannique.

M. Narth se vantait, par contre, de ne jamais remarquer le temps. Mais il y avait quelque chose dans la tristesse du ciel et dans le deuil du paysage qui s'accordait si bien avec son état d'âme, que, cette fois-ci, le temps s'imposait à lui et ajoutait à sa propre dépression.

Pourtant il se dit une douzaine de fois, entre Sunningdale et son bureau, que rien ne motivait cette dépression. Il était exact que l'apparition qui avait surgi devant lui n'avait rien de réjouissant. Mais il avait trouvé le moyen d'exécuter les conditions du testament, et la bonne volonté dont témoignait Jeanne

pour l'accomplissement de ses vœux lui fournissait une occasion de sourire.

Clifford Lynne était un poison, une bête noire ; il était aussi la mouche dans le miel. (Ces images étaient de M. Narth lui-même.) Chose curieuse, l'intrusion du serpent venimeux dans le salon ne troublait guère Stephen Narth. Elle lui semblait inattendue, un peu ahurissante, mais comme il ne connaissait rien des vertus mortelles des serpents jaunes, et que la mystérieuse arrivée de la boîte n'offrait pas pour lui de signification particulière, il observa son habitude d'écarter tout problème qu'il ne parvenait pas à résoudre. Et il le fit d'autant plus facilement qu'il s'agissait d'un problème qui ne le concernait pas.

Par rapport à lui, l'incident n'avait d'importance qu'en raison du tapis qu'il fallait enlever et envoyer à la réparation : il était percé de deux trous très nets qu'il convenait de boucher. Quant à Clifford Lynne, il était théâtral. C'était le qualificatif favori de M. Narth lorsqu'il s'agissait d'un phénomène qui provoquait une réaction émotive. Tout bien considéré – et cette pensée le réjouissait grandement – la fortune de Joe Bray était à portée de sa main. Les nuages qui avaient assombri son horizon la veille étaient dissipés ; tout ce qu'il avait à faire maintenant se bornait à hâter le mariage et à s'assurer de la grande fortune qui devait lui revenir aussitôt que les conditions seraient remplies.

Il était presque heureux en franchissant l'entrée particulière de son bureau et en état de regarder d'une mine joyeuse les deux hommes qui l'attendaient ; le major Spedwell s'étalait à un bout de la table, un cigare rivé entre ses dents, tandis que M. Leggat, debout près de la fenêtre, ses mains croisées derrière le dos, regardait fixement la pluie battante.

« Holà ! camarades, dit Narth jovialement, vous avez l'air aussi gai que des pleureuses à un enterrement. »

Leggat se retourna.

« De quoi êtes-vous content, vous, en tout cas ? » demanda-t-il.

Stephen Narth n'avait pas décidé s'il mettrait ses collègues entièrement dans la confidence. Avec l'argent qu'allait lui procurer l'héritage Bray, il pouvait se permettre de rompre avec ses relations douteuses, d'effacer, comme seul l'argent peut le faire, ses actions passées, de repartir du pied gauche avec une ardoise nette et un bon gros compte en banque.

« Joe Bray est mort, laissa-t-il échapper, et il m'a laissé la plus grande partie de sa fortune. »

Dans sa joie, il se laissa aller à faire cette imprudente déclaration et se trouva pris au piège ; il se mordit les lèvres d'avoir commis cette sottise, avant même que les mots fussent sortis de sa bouche.

Si Stephen avait jamais pensé que cette nouvelle ferait sensation, une déception l'attendait.

« Vraiment ? dit Leggat avec ironie. Et quand aurez-vous l'argent ?

– Dans un mois ou deux, fit l'autre allègrement.

– Un mois ou deux, c'est un mois ou deux de trop, dit le major Spedwell, son visage sombre fripé par un sourire déplaisant. J'ai vu les commissaires aux comptes ce matin, et il est indispensable que les cinquante mille livres soient trouvées demain.

– En fait, intervint Leggat, nous sommes au pied du mur. Il faut nous procurer cet argent dans les vingt-quatre heures. Bien entendu, s'il n'y a pas de « si » et de « mais » à propos du legs, cette certitude vous permettrait d'emprunter l'argent. Le testament pose-t-il des conditions ? »

Narth fronça les sourcils ; que savait donc cet homme ? Mais l'autre le regarda sans broncher.

« Il y a une condition, admit Narth, mais elle est pratiquement remplie. »

Leggat hocha la tête.

« *Pratiquement* ne résout rien, dit-il. Le testament est-il tel que vous puissiez demain emprunter cinquante mille livres ?

– Non, dit Narth d'un ton bref. Au vrai, je ne connais pas la valeur de la succession. Et il y a une condition.

– Voilà, dit Spedwell. La situation est précise et plutôt mauvaise. Vous ne pouvez pas vous procurer un sou avec un testament conditionnel, si la condition n'est pas exécutée et avec une succession dont vous ne connaissez pas la valeur exacte. Je parie que vous n'avez même pas une copie du testament. »

Les yeux de Stephen Narth se firent plus petits.

« Vous parlez comme un livre, major, fit-il. Quelqu'un vous en a dit beaucoup plus que je ne sais. »

Le major Spedwell, gêné, changea de place.

« Personne ne m'a rien dit, riposta-t-il bruyamment. La seule chose qui nous intéresse, Leggat et moi, est de savoir si vous pouvez vous procurer ces cinquante mille livres et, sachant que vous ne le pouvez pas, nous vous avons épargné beaucoup d'ennuis en priant notre ami St. Clay de venir vous voir.

– Votre ami St. Clay ? L'homme dont vous avez parlé hier ? »

À ce moment, comme un éclair, le souvenir de la prophétie de Clifford Lynne traversa la mémoire de Stephen Narth.

« Vous le verrez demain.

– Grahame St. Clay, hein ? Est-ce qu'il a de l'argent à revendre ? » demanda-t-il.

Spedwell fit lentement signe que oui.

« Parfaitement, il a de l'argent à revendre, et il est prêt à le revendre. Je vous passe le tuyau, Narth, tendez-lui votre escarcelle.

– Mais je ne le connais pas. Où le rencontrerai-je ? »

Spedwell alla jusqu'à la porte qui donnait accès au bureau du public :

« Il attend dehors que nous ayons terminé notre entretien. »

Stephen le regarda avec ébahissement. Un homme qui pouvait prêter cinquante mille livres et qui attendait l'occasion de faire ce prêt !

« Ici ? » dit-il incrédule.

Le major Spedwell ouvrit la porte.

« Voici M. Grahame St. Clay », dit-il.

Et un gentleman habillé d'une manière impeccable entra dans le bureau.

Narth lui-même le regarda bouche bée, car, à n'en pas douter, Grahame St. Clay était un Chinois.

VII

« M. Grahame St. Clay », répéta Spedwell en présentant le visiteur, et, machinalement, Stephen Narth avança la main.

Jusque-là, tous les Chinois se ressemblaient pour Stephen Narth, mais, pour une raison ou pour une autre, en fixant ses yeux bruns, il discernait chez cet homme quelque chose de distinct qu'il ne parvenait pas à définir. L'écart entre les yeux était considérable ; le nez, mince et long, les lèvres minces également, étaient différents des traits qui marquaient normalement, dans son imagination, le type mongol. Peut-être le menton plein donnait-il à Grahame St. Clay cet air particulier ? Incontestablement, dès qu'il parlait, il était différent de tous les Chinois que Stephen Narth avait jamais vus ou entendus.

« Monsieur Narth ? Je suis enchanté de vous rencontrer. En fait, j'ai bien souvent cherché l'occasion de faire votre connaissance. »

C'était la voix d'un homme bien élevé, avec ce léger accent traînant et ce souci excessif de prononciation spéciaux aux hommes qui sortent d'une école officielle et qui terminent leurs études dans l'une des grandes universités.

« Puis-je m'asseoir ? »

Narth acquiesça, et le nouveau venu posa devant lui, sur la table, un superbe portefeuille.

« Vous êtes légèrement étonné de découvrir que je suis Chinois, fit M. St. Clay en riant doucement. Le péril jaune, telle est la formule qu'on emploie d'habitude, n'est-ce pas ? Je m'élèverais contre cette appellation si on me l'appliquait, car je

suis l’homme le plus inoffensif qui soit jamais venu de Chine », dit-il avec bonne humeur.

Tout en parlant, il ouvrit sa serviette et en sortit un paquet enveloppé à plat et noué d’un ruban rouge. Avec beaucoup de soin il défit le nœud, enleva un carton protecteur et révéla aux yeux de Stephen Narth une épaisse liasse de billets de banque. D’où il était, Narth se rendit compte qu’ils étaient de mille livres.

« Cinquante, je crois, font la somme que vous désirez ? » dit sur-le-champ St. Clay.

Et avec la dextérité d’un caissier, il compta la somme voulue, mit de côté le petit tas, renoua soigneusement le paquet et le glissa dans la serviette de cuir.

« Nous sommes tous amis ici, je crois. (M. St. Clay posa son regard brillant sur chacun des associés.) Je peux parler librement ? »

Narth fit un signe de tête affirmatif.

« Très bien. (Il plia les cinquante billets et, à la surprise du chef de la maison, plaça l’argent dans la poche de son gilet.) Il y a, naturellement, une condition à ce prêt, fit-il. Même moi, pauvre Chinois, pour ignorant que je sois, je ne suis pas assez dépourvu d’expérience commerciale pour prêter sans condition cette forte somme. À parler franc, monsieur Narth, la condition requise est que vous deveniez l’un des nôtres.

– L’un des vôtres ? questionna Stephen Narth lentement. Je ne vous comprends pas très bien. »

Ce fut Spedwell qui donna l’explication.

« M. St. Clay est à la tête d’une vaste organisation dans ce pays. C’est une sorte... (Il s’arrêta, embarrassé.)

– … de société secrète, insinua gaiement M. St. Clay. Voilà qui semble très mystérieux et terrifiant, n'est-ce pas ? Mais vraiment il n'y a pas de quoi ! J'ai une mission dans la vie et je sollicite l'assistance de gens intelligents sur qui je puisse compter. Nous autres, Chinois, nous avons un peu les qualités des enfants. Nous aimons la pompe et le mystère. Nous sommes, au juste, les vrais exotiques de ce monde. Avant tout, nous aimons faire joujou, et les Mains Joyeuses ont été tout simplement inventées par moi. Notre but est de relever le peuple chinois, de faire la lumière là où il n'y a que de l'ombre. (Il s'arrêta et ajouta :)… et tout ce qui s'ensuit. »

Stephen Narth sourit.

« Il semble que ce soit un but extrêmement louable, dit-il. Je serai ravi de me joindre à vous. »

Les yeux bruns avaient une vertu hypnotique. Ils le transpercèrent à cet instant et il éprouva avec effroi la sensation qu'il avait abandonné sa volonté à une puissance dominatrice mais bienfaisante. Telle était l'étrange particularité du Chinois : il créait autour de lui une atmosphère de bienfaisance.

« Voilà, dit-il simplement. (Il retira de sa poche la liasse de billets et la posa doucement sur la table.) Non, non, je n'ai besoin d'aucun reçu ; entre gens du monde, c'est inutile. Vous n'êtes pas diplômé d'Oxford ? Quel dommage ! J'aime mieux avoir affaire aux personnes qui ont cela de commun avec moi, mais il me suffit que vous soyez un gentleman. »

Il se leva brusquement.

« Je crois que c'est tout, fit-il. Dans trois jours vous aurez de mes nouvelles, et je vous demande de faire en sorte que vous puissiez accepter n'importe quel rendez-vous à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit pendant toute la semaine prochaine. J'espère que ce n'est pas une condition par trop fâcheuse ? »

Ses yeux souriaient pendant qu'il posait la question.

« Non, vraiment » dit Stephen.

Il ramassa l'argent d'une main tremblante (il se serait fait tuer plutôt que de pouvoir expliquer la cause de son agitation).

« Je dois dire, monsieur St. Clay, que je vous suis très reconnaissant. Vous m'avez tiré d'une situation très embarrassante. Combien embarrassante, vous ne pouvez pas le savoir !...

– Mais si, je sais tout », répliqua l'autre calmement.

Et alors Stephen se souvint.

« Pourquoi vous a-t-il appelé le Serpent Jaune ? »

Le Chinois le regarda fixement avec des yeux ronds, sans cligner, et, pensant qu'il n'avait pas entendu, Stephen répéta la question.

« C'est M. Clifford Lynne qui m'a appelé ainsi », dit St. Clay lentement.

Un très court instant seulement le visage impénétrable de l'homme décela que le coup qu'on lui avait inconsciemment porté avait touché juste.

« Serpent Jaune... ! Quelle grossièreté ! Comme cela ressemble à Clifford Lynne ! »

Il se ressaisit tout de suite, et, avec un grand rire, à la fois aimable et musical, il ramassa son portefeuille.

« Vous aurez de mes nouvelles... commença-t-il.

– Un moment, monsieur St. Clay, dit Narth. Vous avez parlé du but de votre ligue. Quel est ce but ? »

Le Chinois le regarda pensivement pendant une seconde, et puis :

« La domination du monde », dit-il simplement, et, saluant, il se retourna et sortit.

C'est ainsi que Grahame St. Clay, licencié, fit son entrée dans la vie de Stephen Narth, dont le destin, dès lors, devait être suspendu par des griffes d'acier à la volonté d'un homme appelé d'abord à le dominer et puis à l'écraser.

VIII

Jeanne Bray se levait de bonne heure par nécessité. Elle avait conquis sa situation dans la maison de Narth par une série d'incursions – notamment dans la direction du quartier des domestiques. M. Narth n'avait pas de gouvernante : dépense inutile, étant donné que Jeanne en était l'équivalent ; peu à peu, elle avait accumulé toutes les responsabilités d'une domestique supérieure, sans en toucher les moindres gages. Elle était, en fait, un agent de liaison entre l'office et le salon. C'était elle qui avait à régler, chaque mois, les comptes des fournisseurs et à affronter les protestations emportées d'un homme qui considérait les dépenses du ménage comme de l'argent jeté par la fenêtre.

Ses journées étaient si occupées, qu'elle avait pris l'habitude de se lever à six heures et de prendre l'air pendant une heure avant que la maison fût éveillée. La pluie de la veille avait détrempé le sol et refroidi l'air, mais c'était un matin qui conviait la jeunesse à la marche, car le ciel était bleu, sauf la moucheture d'une broderie de nuages blancs.

Ce matin, elle avait une idée en tête. Les événements extraordinaires de l'Ardoisière étaient la fable de Sunningdale. De la fenêtre, la veille au soir, elle avait vu disparaître dans le bois les camions chargés, et la nuit avait offert un spectacle étrange et médusant. Elle habitait assez près de l'Ardoisière pour entendre le bruit du marteau et de la pioche, et elle avait vu les arbres se silhouetter dans le rayonnement aveuglant des lampes d'acétylène.

M. Narth avait été, lui aussi, le témoin gêné de cette activité anormale et il avait, la nuit, fait un tour jusqu'à l'Ardoisière pour y découvrir l'étendue des folies de Clifford Lynne. Jusqu'ici, Jeanne n'en avait eu connaissance que par ouï-dire.

Le petit matin lui fournissait l'occasion d'une enquête plus personnelle, et elle s'écarta de la route pour satisfaire sa curiosité. Elle n'alla pas bien loin ; une équipe d'ouvriers mettait le chemin sens dessus dessous. Trois camions pleins étaient rangés en désordre devant la villa qui grouillait de travailleurs et lui rappelait une fourmilière agitée. L'entrepreneur local, qu'elle connaissait, vint à sa rencontre en souriant.

« Que pensez-vous de cela, mademoiselle Jeanne ? Mille livres de réparations sur une maison qui n'en vaut pas cent ? »

Elle se bornait à regarder et à s'étonner. Dans la nuit, le toit avait été dépouillé de ses ardoises et de ses poutres, si bien qu'il ne restait plus que le squelette du cottage.

« Nous avons ôté les planchers et posé les tuyaux à quatre heures, dit-il fièrement. J'ai embauché tous les travailleurs à la ronde dans un rayon de trente kilomètres.

– Mais pourquoi donc M. Lynne fait-il tout cela ?

– Vous le connaissez, mademoiselle ? » demanda l'homme surpris, et elle rougit.

Elle ne pouvait pas lui expliquer que l'Ardoisière était – elle le croyait, du moins – destinée à devenir sa maison, et que son extravagant employeur allait l'épouser.

« Oui, je le connais, fit-elle embarrassée. C'est un de mes amis.

– Oh ! »

Évidemment, cette nouvelle freinait le franc-parler de M. Carter. Jeanne devina presque ce qu'il avait sur les lèvres.

Elle souriait en retournant sur la route. Cette bizarre et fiévreuse réfection de l'Ardoisière était exactement ce qu'elle attendait de Clifford Lynne. Pourquoi ? Elle ne le savait pas. Seu-

lement, il lui paraissait qu'elle seule avait percé son secret, qu'elle seule de toute la famille l'avait compris.

Elle entendit un bruit de sabots derrière elle, et se rangea sur le côté de la route.

« *Bon… jour !* Ça, c'est du français, si je ne m'abuse. »

Elle se retourna, effrayée. C'était l'homme qui, à ce moment même, occupait sa pensée. Il montait un vieux poney poilu, à l'œil mort, et qui semblait presque aussi échevelé que son cavalier.

« Quel mal vous avez dû avoir pour trouver un cheval assorti à votre personne ! dit-elle. J'ai vu votre voiture : elle vous va à merveille. »

Les yeux de Clifford Lynne se plissaient comme s'il riait – mais on n'entendit rien. Elle aurait juré cependant qu'il était secoué de rire.

« Vous êtes très impolie, dit-il en glissant de sa monture, et blessante ? Mais ne nous mettons pas à nous quereller avant le mariage. Et où avez-vous vu la voiture ? »

Elle ne répondit pas.

« Pourquoi reconstruire cette vilaine vieille maison ? demanda-t-elle. M. Carter a dit que cela vous coûterait les yeux de la tête. »

Il la regarda un petit instant sans rien dire, en passant la main dans sa barbe.

« Une idée qui m'est venue ! fit-il d'un air absent. Je suis une sorte d'excentrique. Peut-être qu'à vivre si longtemps dans un élément chaud j'en ai la cervelle à l'envers. J'ai connu beaucoup de gens comme cela ! Et puis, c'est assez romanesque, ajouta-t-il rêveur.

« L'envie me prend d'avoir des roses grimpantes et du chèvrefeuille, et peut-être un carré de choux et des poules… Aimez-vous les poules ? demanda-t-il innocemment. Les noires Dorkings ou les blanches Wyandottes, à moins que ce ne soit le contraire ? – ou les canards peut-être ? »

Ils avaient atteint le bout de la route, le poney poilu les suivant avec soumission.

« Le vieux M. Bray avait tant soit peu l'idée fixe de vous marier avec quelqu'un de la famille, n'est-ce pas ? interrogea-t-elle, et d'une façon si inattendue que, sur le moment, il en fut déconcerté.

– Mais oui, dit-il.

– Et vous aimiez beaucoup M. Bray ? »

Il fit un signe affirmatif.

« Oui, je crois. Voyez-vous, nous avons vécu si longtemps ensemble, et c'était un bonhomme séduisant. Et puis il m'a soigné du choléra ; sans lui, j'aurais crevé – comme on dit en espagnol. Je l'aimais, pour sûr.

– Vous l'aimiez tant, attaqua-t-elle, que lorsqu'il vous demanda de venir en Angleterre et d'épouser une de ses parentes, vous le lui avez promis…

– Pas tout de suite, plaida-t-il. Je n'ai rien promis pendant très longtemps. À dire vrai, je pensais qu'il était fou.

– Mais vous avez promis, insista-t-elle. Et puis-je vous dire une autre chose que vous avez promise ? »

Il garda le silence.

« Vous avez dit au pauvre M. Bray que vous ne prononceriez pas un mot qui pût provoquer un refus et détruire ses projets. »

Quelques secondes seulement l'homme à la barbe fut embarrassé.

« La clairvoyance n'a jamais été ma science favorite, dit-il. C'est trop près de la sorcellerie. J'ai connu à Kung-Chang-Lu une vieille femme qui...

– N'essayez pas de changer de sujet, monsieur Lynne. Vous avez promis à M. Bray que, lorsque ses parents vous présenteraient pour l'épouser une jeune fille de sa famille, vous ne diriez rien qui puisse l'inciter à se dérober, vous ne montreriez, en fait, aucune répugnance pour le mariage. »

Il caressa son invisible menton.

« Eh bien ! vous avez peut-être raison, confessa-t-il. Du reste, je n'ai rien dit, ajouta-t-il vivement. Vous ai-je dit que je n'étais pas fait pour le mariage et que l'idée m'en faisait frémir ? Vous ai-je dit que le pauvre vieux Joe avait gâché ma jeunesse ? Me suis-je mis à genoux et vous ai-je suppliée de refuser ? Avouez que non, Jeanne Bray. »

Elle hocha la tête. Le sourire qu'elle avait dans les yeux plissait ses lèvres à présent.

« Vous n'avez rien dit, mais vous vous êtes donné l'apparence d'un épouvantail.

– Affreusement rebutant ? » demanda-t-il plein d'espoir.

Elle hocha la tête encore une fois.

« Pas tout à fait. Je vais vous épouser : vous le savez, je suppose ? »

Il prit un air d'une telle mélancolie, qu'elle l'aurait battu.

« Je n'ai pas envie de vous épouser, bien sûr, fit-elle aigrement, mais il y a... il y a des raisons...

– Le vieux Narth vous y a contrainte, dit-il sur un ton de reproche.

– Exactement comme le vieux M. Bray vous y a contraint, vous, répliqua-t-elle promptement. La situation est bizarre et elle serait tragique si elle n'était ridicule. J'ignore ce qui va se passer, mais j'ai une chose à vous demander.

– Laquelle ? demanda-t-il.

– Allez chez le coiffeur et faites-vous couper cette barbe grotesque, dit-elle. Je veux voir à quoi vous ressemblez. »

Il soupira d'un air las.

« En ce cas, je suis bouclé, dit-il. Quand vous aurez vu ma figure, vous ne voudrez jamais renoncer à moi. J'étais le plus joli garçon de Chine. »

Il lui tendit la main.

« Mes félicitations », dit-il simplement.

Et elle éclata de rire. Elle riait encore lorsque, en remontant l'allée, elle rencontra M. Narth, les sourcils froncés et l'air soupçonneux.

IX

« Qu'est-ce qui t'amuse ? demanda Stephen, qui à cet instant avait de bonnes raisons de penser à tout, sauf à s'amuser.

– Je viens juste de parler à mon... fiancé, dit-elle. (Et la figure de Stephen s'éclaira.)

– Ah ! l'homme des bois. »

Il tenait une lettre à la main. Le courrier du matin arrivait de bonne heure à Sunningdale.

« Jeanne, je tiens à ce que tu viennes déjeuner aujourd'hui dans la Cité. »

L'invitation était surprenante. D'ordinaire, lorsqu'elle allait à la Cité, elle y déjeunait seule.

« Un déjeuner de rien du tout, au bureau, fit-il gêné, et je tiens à t'y faire rencontrer un de mes amis... euh !... un garçon plutôt brillant, diplômé d'Oxford et tout ce qui s'ensuit. »

Ses façons, plutôt que ses paroles, intriguaient Jeanne. Il était si manifestement mal à l'aise, qu'elle ne pouvait pas manquer de s'interroger sur les causes de son embarras.

« Letty vient-elle ?

– Non, non, fit-il rapidement. Toi seulement et moi, et mon... mon ami. Je suppose que tu n'as pas de ces sots préjugés contre... contre les exotiques...

– Exotiques ? Comment ? Vous ne voulez pas dire qu'il n'est pas Européen ?

– Si, dit M. Narth (et il toussa). C'est un Asiatique ; pour tout dire, c'est un Chinois, mais un personnage considérable dans son pays, ma petite, un mandarin, un gouverneur ou quelque chose comme cela, et un parfait homme du monde. Je ne te demanderai pas de rencontrer quelqu'un que je ne voudrais pas rencontrer moi-même.

– Mais bien sûr, monsieur Narth, si vous souhaitez que je…

– Son nom est Grahame St. Clay. Il a de vastes intérêts commerciaux dans ce pays et au-dehors. »

Grahame St. Clay ?

Elle ne pouvait pas se rappeler à cette minute où elle avait entendu ce nom. Elle s'informa de l'heure du rendez-vous et rentra, en se demandant pour quelle raison particulière elle avait été conviée au déjeuner de M. Narth et pourquoi il avait un si vif désir de lui faire rencontrer cette nouvelle relation. Ce nom lui était inconnu jusqu'au moment…

Malgré ses efforts, elle n'arrivait pas à se souvenir de l'occasion où on l'avait cité devant elle.

M. Narth, quelque peu soulagé, retourna dans la bibliothèque et relut la lettre. Elle constituait la première conséquence de son emprunt, et il regrettait déjà une transaction qui autorisait un Chinois à l'appeler « *Mon cher Narth* ».

Cette lettre ne contenait pas plus de douze lignes d'une écriture nette :

« Depuis que je vous ai vu tout à l'heure, j'ai appris que votre nièce, Mlle Jeanne Bray, était fiancée à Clifford Lynne que je connais un peu. Je désirerais beaucoup rencontrer cette jeune fille. Voulez-vous, ou bien la mener déjeuner à l'Albemarle, ou bien, si cela vous convient mieux, dans la Cité ? Veuillez me fixer votre heure et l'endroit que vous aurez choisis.

Arrangez cela, je vous prie, et téléphonez-moi dès que vous serez à votre bureau. »

La lettre avait été envoyée par exprès et mise à la poste de Londres la nuit précédente ; le ton assuré que St. Clay avait adopté était particulièrement irritant pour un homme susceptible comme l'était Narth. Pour bien dégager son caractère, il est bon d'affirmer qu'il ne voyait pas de sérieuse objection à ce que Jeanne rencontrât cet homme. Dès qu'il s'agissait de Jeanne, il avait les idées larges. S'il s'était agi de Letty ou de Mabel, il aurait peut-être adopté un autre point de vue, – mais il s'agissait de Jeanne.

Animé d'un étrange état d'esprit, cependant, il ne désirait nullement qu'on le vît déjeuner en public avec un Oriental ; c'est pourquoi il avait décidé que le repas aurait lieu dans la salle du conseil, là où il avait donné de nombreux petits festins à ses associés.

En arrivant à son bureau, ce matin-là, il trouva le major Spedwell qui l'attendait, et ce gentleman militaire était moins taciturne qu'à l'ordinaire.

« Je viens de voir St. Clay, dit-il. Avez-vous arrangé ce déjeuner pour lui ? Il y tient assez.

– Pourquoi ? » demanda Narth.

Spedwell haussa les épaules.

« Dieu sait pourquoi ! C'est un drôle d'oiseau, ce St. Clay. Il est aussi généreux qu'un prince – ne l'oubliez pas, Narth. Vous verrez que c'est un homme très utile.

– Qu'est-ce qu'il fait ?

– Son métier, vous voulez dire ? Il est dans des tas d'affaires. Il a une grande usine à Peckham, mais il a d'autres

ressources également. Vous êtes en veine, Narth ; il vous a pris en affection.

– Oh ! » grogna l'autre, qui n'éprouvait aucun enthousiasme.

Spedwell le regardait avec un sourire sec et bizarre sur son visage peu engageant.

« Vous avez mené une vie bien tranquille, n'est-ce pas, Narth ? Je veux dire ce genre de vie que mène la moyenne des hommes d'affaires dans la Cité. Vous n'avez jamais été mêlé à des aventures, à des meurtres, ni à des choses de ce genre ?

– Grand Dieu, non ! dit Stephen Narth en le regardant. Pourquoi ?

– Simple question, fit l'autre avec indifférence. Seulement vous ne pouvez pas espérer vivre en paisible escroc jusqu'à la fin de vos jours.

– *Escroc* n'est pas un mot que j'aime, Spedwell, dit Stephen durement.

– Je n'avais pas l'intention de vous faire plaisir, dit l'autre avec une froide indifférence. Je souligne simplement l'impossibilité où vous êtes de vous débarrasser de... de tout, rien qu'en demeurant assis sur une bonne chaise à méditer de nouvelles acrobaties. Il n'y a pas de quoi bondir, Narth. Nous sommes gens du monde, et nous savons que la maison Narth Frères a, depuis dix ans, pratiqué la fraude et l'imposture. Un paisible escroc marche paisiblement vers la fortune ou vers la prison – et vous n'avez pas fait fortune et vous n'y parviendrez jamais. »

Stephen Narth le regarda carrément.

« Qu'est-ce que c'est que toutes ces histoires ? » demanda-t-il.

Le major tripotait sa petite moustache d'un air songeur.

« Je vous avertis, et rien de plus, dit-il, qu'il arrive un moment, pour tous les filous, où ils doivent essayer quelque chose d'autre, même s'ils ne l'essayent pas deux fois. Me permettez-vous de parler franchement ?

– Jusqu'ici, vous n'avez pas particulièrement mâché vos mots, dit Narth ironique. Vous m'avez traité de filou et d'escroc ! Si vous avez quelque chose de plus direct à me dire, allez-y ! »

Le major avança une chaise de l'autre côté du bureau, s'assit et croisa ses bras sur la table.

« St. Clay va vous mettre à l'épreuve, dit-il, et si vous faites l'affaire, il y a un million à gagner. »

Narth le regarda droit dans les yeux.

« Un million de livres, c'est vite dit, mais c'est beaucoup d'argent.

– Plus d'un million, poursuivit Spedwell avec arrogance. C'est le plus gros morceau qui vous soit tombé sous la dent, mon ami. »

Narth était agacé. Un million, même problématique, représentait une somme énorme, mais n'était-il pas l'héritier de la fortune de Joe Bray ?

« Je ne suis pas sûr d'en avoir tant envie, dit-il. Joe Bray n'était pas ce qui s'appelle un miséreux ! »

Un faible sourire éclaira un instant le visage sombre de l'autre.

« Combien croyez-vous que vous allez tirer de cet héritage ? demanda-t-il. (Et puis, en hâte :) Bon ! il se peut que vous

touchiez un gros paquet, mais St. Clay vous rapportera plus encore si vous jouez bien le jeu. »

Il laissa Stephen Narth un peu mal à l'aise et plus qu'un peu déconcerté. Pour la première fois depuis qu'il avait reçu des nouvelles de Joe Bray, Narth commençait à se demander si sa joie était fondée. Pourtant, Joe avait été un richard, le propriétaire d'importantes concessions, le financier de plus d'un gouvernement. Si tout ce que disait la Cité était vrai, le vieux bonhomme devait avoir possédé une énorme fortune. La pensée en était agréable.

À une heure moins un quart, Grahame St. Clay arriva, – un citadin parfaitement stylé dans son complet gris du matin et avec son haut-de-forme bien luisant. Narth avait tout le temps, à présent, de l'observer de plus près. Il était un peu trop bien habillé, son épingle de cravate en diamant un peu trop grosse. Le parfum qu'il aimait était violent, et lorsqu'il sortait son mouchoir de soie, l'air devenait irrespirable pour quelqu'un d'habitué à une atmosphère plus salubre.

« Avez-vous reçu ma lettre ? »

C'était le ton d'un patron parlant à un domestique.

M. Narth souffrait. Il y avait manifestement quelque chose de blessant dans l'attitude de l'homme. Celui-ci jeta un coup d'œil sur le bureau, près duquel M. Narth était assis, relut froidement la lettre qu'il avait écrite et, sans y être invité, prit une chaise et s'y installa.

« Cette jeune fille vient, n'est-ce pas ?

– Mlle Bray déjeune avec nous, oui », dit Narth avec un peu de raideur.

Et l'inflexion de sa voix devait avoir frappé St. Clay, car il se mit à rire.

« Mon cher ami, vous vous méfiez de moi ! Allons, allons, cela ne peut pas durer ainsi ! Dès le début de nos relations ! Voyez-vous, Narth, dans mon pays je suis un personnage d'importance, et j'ai pris des habitudes de seigneur ! Il faut être indulgent. »

On frappa à la porte. Perkins, le commis, entra et regarda silencieusement Stephen.

« Qui est-ce ? Mlle Bray ?

– Oui, monsieur, fit Perkins. Lui dirai-je d'attendre ?

– Faites-la entrer. »

Pour la première fois de sa vie, Narth fut frappé de voir que Jeanne était très jolie. Certes, elle n'avait jamais été aussi ravissante que ce matin ; une fine silhouette dans un costume tailleur bleu et un petit chapeau rouge qui paraissait spécialement destiné à mettre en relief son teint de lait et de rose, à donner plus de profondeur à ses yeux bleus.

L'effet qu'elle produisit sur le Chinois fut remarquable. Il se leva, la bouche grande ouverte, et la dévisagea jusqu'à ce qu'elle en devînt toute rouge.

« Voici M. St. Clay », dit alors Narth.

La main de Jeanne était déjà prête à prendre la grande patte tendue lorsque la porte du bureau s'ouvrit violemment, et un jeune homme entra. Un jeune homme très bien mis, – telle fut la première impression produite sur Jeanne Bray par le nouveau venu ; ses vêtements sortaient de Sackville Street – telle fut sa réaction instinctive et bien féminine. Il était jeune, mais pas tout jeune ; un peu de gris aux tempes, quelques rides sous les yeux. Drapé dans une toge, il aurait fait un tribun de l'ancienne Rome, avec sa belle tête d'aigle et son allure impérieuse.

Il se dressait dans l'embrasure de la porte, regardant tantôt St. Clay, tantôt Narth, et pas une seule fois la jeune fille. Quelques instants, Narth demeura interloqué par cette irruption inopinée dans son domaine privé.

« Que voulez-vous ? demanda-t-il, vous faites erreur, sans doute ? Ce bureau n'est pas public...

– Pas d'erreur, dit l'inconnu. (Et, à sa voix, la jeune fille se retourna sur lui, stupéfaite.) Toutes les erreurs sont de votre côté, Narth, et vous n'en avez jamais commise de plus forte que lorsque vous avez eu l'audace d'inviter ma future femme à la même table que ce satané assassin de Chinois ! Fing-Su ! »

M. St. Clay, licencié, cacha ses mains machinalement.

« Excellence ! » fit-il, en langue mandarine.

Jeanne poussa un soupir de stupéfaction. Le plus joli garçon de Chine n'avait pas exagéré ses qualités – car l'inconnu, sur le pas de la porte, était Clifford Lynne !

X

L'embarras de Fing-Su fut de courte durée. Il décroisa les bras, son visage contracté reprit soudain son équilibre, et Grahame St. Clay rentra dans sa peau d'Européen. Au fond de ses yeux foncés jaillit un éclair de méchanceté qui subitement fit de lui un sujet d'épouvante, mais la brute, en lui, ne prit le dessus qu'un quart de seconde. L'éclair disparut ; il était redevenu le pédant de toujours.

« Cette intrusion est sans excuse », dit-il d'une voix bizarre et saccadée qui, en toute autre circonstance, aurait semblé ridicule.

Le regard de Clifford Lynne était posé sur la table blanche couverte d'argenterie, de verres et de fleurs ; puis, lentement, ses yeux se dirigèrent vers la jeune fille, et il sourit. Cet homme étrange avait le plus beau sourire qu'elle eût jamais vu.

« Si vous pouvez me supporter le temps d'un repas, dit-il, je serai heureux d'être votre hôte. »

Jeanne acquiesça de la tête.

Elle avait peur, une peur qui la laissait sans souffle, mais qui ne lui était pas désagréable, et surtout elle était profondément intéressée. Le contraire n'eût pas été conforme à la nature humaine. Ces deux hommes étaient des ennemis acharnés, implacables, et elle comprenait maintenant, d'une façon aussi claire que si on lui avait raconté l'histoire, la signification du serpent sorti de la boîte dans le salon de Sunningdale. C'était St. Clay qui l'avait envoyé. Ce doucereux Chinois que Clifford Lynne avait appelé Fing-Su ! Et au fur et à mesure qu'elle comprenait, elle pâlissait et se rapprochait inconsciemment du trouble-fête.

« Monsieur Narth ! »

Fing-Su avait du mal à parler. Un accès de rage intérieure laissait passer son écume à travers le vernis qu'il tenait de l'université ; sa voix était tremblante, larmoyante presque.

« Vous m'avez invité à... à... dîner avec cette dame. Vous ne deviez pas permettre que... »

À ce moment il suffoqua.

Il apparut à Stephen que l'heure était venue, pour lui, d'affirmer sa personnalité, de l'essayer du moins.

« Jeanne, tu resteras ici », commanda-t-il.

C'était facile à dire. Le ton qu'il devait adopter envers l'homme arrêté sur le pas de la porte était une autre affaire, et beaucoup moins aisée. S'il avait éprouvé de l'embarras à manier la bizarre apparition de Sunningdale, ce citoyen froid et débonnaire posait un problème beaucoup plus ardu.

« Hum !... monsieur Lynne... commença-t-il, d'une voix plutôt mielleuse, ceci est extrêmement gênant. J'ai demandé à Jeanne de déjeuner avec notre ami...

– Votre ami, rétorqua Lynne vivement, pas le mien ! Il pourrait vous venir à l'esprit, Narth, que je souhaite d'être consulté avant que vous adressiez des invitations à ma future femme, et que vous la priiez à déjeuner avec un homme pour qui l'assassinat est la solution de la plupart des difficultés semées sur sa route. »

D'un léger mouvement de tête, il fit signe à Jeanne et doucement elle vint vers lui. M. Narth n'eut même pas le courage de se fâcher.

Lynne s'effaça un moment pour laisser la jeune fille passer dans le bureau précédent, puis il se retourna.

« Trois d'entre vous, messieurs, jouent avec le feu, et l'un d'entre vous avec le diable, fit-il lentement. Spedwell, vous avez été jadis officier dans l'armée anglaise, et vous conservez sans doute, dans un coin de votre personnage, les attributs défraîchis du gentleman. Je ne ferai pas appel à ces loques, mais à votre sentiment de conservation. Il y a une potence sur votre chemin, mon bonhomme, – cinquante mètres à parcourir entre la cellule du condamné et la damnation éternelle ! »

Il négligea Narth, mais son doigt long se tendit vers le Chinois.

« Fing-Su, dit-il, pour la troisième fois je vous avertis. Les Mains Joyeuses auront besoin d'un nouveau chef, et cette belle usine que vous possédez s'en ira en fumée et vous avec ! »

Il se retourna, sortit et claqua la porte derrière lui.

La jeune fille attendait dehors, dans le couloir. Elle était troublée, agitée, et à travers son émotion perçait un brin de confiance en cet homme étrange qui avait si inopinément et si violemment fait irruption dans sa vie. Elle se retourna vers lui pendant qu'il fermait la porte et répondit à son sourire.

« Allons au Ritz ! dit-il brusquement. J'ai grand faim ; je suis levé depuis quatre heures ce matin. »

Il se tut pendant que l'ascenseur les menait au rez-de-chaussée, et elle ne broncha pas tant que le taxi qu'il avait hélé n'eût pas frayé son chemin au milieu des embouteillages de Mansion House.

« Qui est Fing-Su ? » questionna-t-elle.

Il tressaillit comme si elle l'avait sorti d'un rêve.

« Fing-Su ? dit-il négligemment. Oh ! rien qu'un Chinois ; le fils d'un vieux bonhomme à tout faire qui n'était pas un mauvais diable. Ce brave vieux avait été élevé par les missionnaires, – ce qui, naturellement, l'a gâté. Non, je ne cherche pas à démo-

lir les missionnaires : ils ne peuvent pas accomplir des miracles. Il faut neuf générations pour qu'un nègre pense comme un blanc, mais dix mille ans ne changeront pas la mentalité d'un Chinois !

– Il parle comme un homme bien élevé », dit-elle perplexe.

Il acquiesça.

« Il est licencié d'Oxford. C'est le vieux Joe Bray qui l'avait envoyé là. (Il sourit de son étonnement.) Joe faisait parfois des choses bizarres, partant d'un bon naturel et sottes aussi, dit-il, et d'expédier Fing-Su à Oxford fut l'une d'entre elles. »

Elle ne put jamais se rappeler exactement ce qui se passa au déjeuner. Elle se souvenait vaguement qu'il avait parlé presque tout le temps, et ce n'est qu'à la fin du repas qu'elle eut l'occasion d'exprimer ses craintes au sujet de l'attitude de M. Narth.

« Ne vous en faites pas pour lui. Il a ses ennuis, et ils sont assez graves », fit-il aigrement.

Mais il y avait un sujet qu'elle se devait d'aborder. Une voiture l'attendait, et il insista pour la raccompagner à Sunningdale. Ce fut pour elle l'occasion qu'elle cherchait.

« Monsieur Lynne... (Elle hésita.) Cet absurde mariage...

– Pas plus absurde qu'un autre, répliqua-t-il froidement, et pas plus absurde, en vérité, qu'il pouvait le sembler quand mes favoris étaient en plein épanouissement. Voulez-vous vous dédire ? »

Jeanne fut, à juste titre, agacée par l'espérance qui perçait dans sa voix.

« Non, bien sûr, je ne me dédis pas, fit-elle. J'ai promis.

– Pourquoi ? »

Ses joues s'empourprèrent.

« Où voulez-vous en venir ?

– Pourquoi avez-vous accepté si vite ? Cela me chiffonne, fit-il. Vous n'êtes pas femme à accepter le premier venu. Vous êtes très différente de la grosse et sentimentale Mabel, ainsi que de la grimaçante Letty. Qu'y a-t-il entre Narth et vous ? »

Elle ne sut que répondre.

« Il vous tient, n'est-ce pas ? Il vous a dit : « Il faut « que tu épouses ce drôle de citoyen, ou sans cela « je... » Je quoi ?... »

La question la laissa silencieuse.

« Il a un intérêt, n'est-ce pas ? Il vous a dit : « Il faut « épouser ce drôle d'oiseau... » Quoi ? »

Elle hocha la tête, mais il insista et ses yeux gris et perçants cherchèrent son visage.

« J'étais prêt à épouser n'importe qui, quand je suis arrivé. Mais je ne m'attendais pas à... à vous.

– Pourquoi étiez-vous prêt à accepter n'importe qui ? réclama-t-elle à son tour. (Et un pâle sourire apparut dans ses yeux.)

– Le coup est régulier, admit-il, et je vais vous le dire. J'aimais beaucoup le vieux Joe ; il m'a sauvé la vie à deux reprises. C'était le plus délicieux et le plus incroyable des chasseurs de rêve, et il avait un désir maladif de me voir épouser quelqu'un de sa famille. Je ne le savais pas jusqu'au jour où il me confia qu'il allait mourir, chose que je ne crus pas, mais ce fou de médecin hollandais qui habitait Canton me confirma le diagnostic. Joe m'avoua qu'il mourrait heureux si je perpétuais sa lignée, comme il disait, bien que – Dieu le sait ! – aucun des représentants de cette lignée ne vaille de se survivre... sauf vous, ajouta-t-il vivement.

– Et vous avez promis ? »

Il fit signe que « oui ».

« Et je n'étais pas ivre quand j'ai promis ! J'ai bien peur d'être sentimental, moi aussi. Il est mort à Canton, d'où venait la dépêche. Cela lui ressemble bien d'être mort à Canton, fit-il amèrement. Il n'a même pas pu mourir comme tout le monde, sur le Siang-Kiang. »

Elle était choquée de son insensibilité.

« Alors, qu'est-ce que je vais faire, à votre avis, maintenant que je sais que vous m'épousez seulement pour tenir une promesse, demanda-t-elle.

– Vous ne pouvez pas vous autoriser de ma franchise pour vous dérober, dit-il avec une légère brusquerie. J'ai pris connaissance du testament du vieux Joe après mon arrivée en Angleterre, alors qu'il était trop tard pour y rien changer. Si vous vous mariez avant la fin de l'année, la différence sera de un million de livres pour Narth.

– Tant que cela ? » s'étonna-t-elle.

Pourquoi s'étonna-t-il à son tour ?

« Je pensais que vous alliez dire : « Pas plus que cela ? » En réalité, il s'agit – ou s'agira dans l'avenir – de plus d'un million. La Compagnie est formidablement riche. »

Puis, pendant un temps, ils se plongèrent si profondément dans leurs pensées, qu'aucun d'eux ne put parler. Enfin, elle demanda :

« Vous dirigiez ses affaires, n'est-ce pas, monsieur Lynne ?

– Mes meilleurs amis m'appellent Cliff, dit-il. Mais si vous n'osez pas, appelez-moi Clifford. Oui, je dirigeais ses affaires. »

Il ne s'expliqua pas davantage, et le silence en devint si pesant qu'elle éprouva du contentement lorsque la voiture s'arrêta devant la porte de Sunni Lodge. Letty, qui jouait au croquet sur la pelouse, se trouva sur sa route, le maillet en main, les sourcils dressés.

« Je croyais que tu déjeunais en ville, Jeanne ? demanda-t-elle, l'air déçu. C'est vraiment bien ennuyeux. Les Vasey viennent cet après-midi, et je sais que tu ne les aimes pas. »

Et alors seulement elle aperçut le bel étranger, baissa les yeux et se troubla, car sa timidité et son embarras en présence des hommes faisaient incontestablement partie de son charme.

Jeanne ne fit aucune tentative pour lui présenter son compagnon. Elle prit congé de son cavalier et regarda la voiture qui descendait doucement l'allée.

« Vraiment, Jeanne, fit Letty avec vivacité, te crois-tu dans une auberge, que tu ne me l'aies pas même présenté ?

– Je ne pensais pas que ce fût nécessaire ; tu l'as traité d'une façon si désobligeante, après sa première visite, dit Jeanne non sans un brin de malice.

– Mais il n'est jamais venu ici, protesta la jeune fille. Et c'est parfaitement odieux de ta part de dire que j'ai traité qui que ce soit d'une façon désobligeante. Qui est-ce ?

– Clifford Lynne, fit Jeanne. Et elle ajouta : Mon fiancé. »

Elle laissa Letty bouche bée, confondue et monta à sa chambre. Elle passa le reste de l'après-midi à redouter quelque peu ce que dirait M. Narth en rentrant. Lorsqu'il arriva enfin – juste avant le dîner – il se montra étonnamment affable, paternel même, mais elle remarqua dans ses manières une nervosité qui lui avait échappé jusqu'alors, et elle se demanda si la cause en était Clifford Lynne ou le sinistre Chinois qui lui valut de si mauvais rêves cette nuit-là.

XI

M. Clifford Lynne avait loué une petite maison meublée dans une de ces rues de Mayfair, qui présentait, à son point de vue, l'avantage d'avoir une entrée par-derrière. Il y avait, au dos de l'immeuble, un garage qui donnait sur une longue série de remises bien rangées et transformées, elles aussi, en garages. Chacun d'eux était surmonté d'un petit appartement où les chauffeurs au service de ses respectables voisins avaient leur habitation.

Quelque chose intriguait Clifford Lynne – et ce n'était ni Fing-Su, ni Jeanne, ni M. Narth. Un doute avait germé dans son esprit, évolué en soupçon, et il était tout près de se changer en certitude.

Il passa tout l'après-midi à lire les journaux de Chine qui étaient arrivés par le courrier du jour. Juste avant sept heures, il tomba sur un paragraphe du *North China Herald,* qui le fit bondir avec un juron. Il était trop tard pour se renseigner, car au même moment où il faisait cette découverte on lui annonça une visite.

M. Ferdinand Leggat, cet homme aimable, affable, était arrivé par le garage dans un taxi fermé, et le chauffeur de Lynne l'avait introduit par la porte de derrière ; ce mystère avait une raison d'être.

En entrant dans la petite salle à manger, il se retourna à moitié, comme pour fermer la porte derrière lui, mais le valet de chambre qui le suivait rendit ce geste inutile. Sur le visage de M. Leggat se lisait quelque chose qui n'était pas exactement de la peur et qui, pourtant ne justifiait pas un diagnostic de bien-être. Il était mal à son aise.

« Je regrette que vous n’ayez pas pu me fixer une heure un peu plus tardive, monsieur Lynne, dit-il, pendant que son hôte lui faisait signe de prendre un siège.

– Rien de plus pur que la lumière du jour, fit Clifford tranquillement. D’ailleurs il ne viendrait à l’idée de personne de suspecter un taxi. Vous l’avez hélé, je suppose, comme si de rien n’était ? Vous avez bredouillé quelques instructions au chauffeur, et il vous a conduit ici. S’il s’était agi d’une longue limousine grise, si elle vous avait pris dans quelque rue sombre, vous auriez pu éveiller les soupçons.

– Ces chauffeurs de taxi sont bavards, dit l’autre, en jouant avec sa fourchette et son couteau.

– Pas celui-là ; c’est mon propre chauffeur et je l’ai depuis huit ans. Vous trouverez tout ce que vous voudrez à boire et à manger sur le buffet. Servez-vous.

– Votre domestique n’entrera-t-il pas ? demanda Leggat nerveusement.

– S’il en était ainsi, je ne vous prierais pas de vous servir vous-même. J’ai besoin d’une petite conversation avec vous avant votre départ, et c’est pourquoi je vous ai prié de venir si tôt. Que s’est-il passé aujourd’hui ? »

Il s’approcha du buffet, se servit d’un peu de poulet et de salade qu’il posa sur la table.

« Que s’est-il passé ? » répéta-t-il.

M. Leggat manquait évidemment d’appétit, car il rapporta une bouteille de whisky et un grand siphon.

« St. Clay est furieux. Méfiez-vous de ce garçon, Lynne : il est dangereux. »

Clifford Lynne sourit.

« Vous ai-je fait faire tout le chemin de votre résidence de South Kensington jusqu'ici pour m'apprendre cela ? interrogea-t-il, sarcastique. Bien sûr, il est dangereux ! Qu'est-il arrivé ?

– Je ne sais pas au juste. J'ai vu Spedwell quelques instants, et il m'a dit que St. Clay…

– Appelez-le Fing-Su – j'en ai mal à la tête de votre St. Clay.

– Il m'a dit que Fing-Su avait d'abord fait un potin d'enfer et puis qu'il avait insisté pour que Narth traite l'affaire à la blague. Si j'étais vous, je veillerais sur votre conquête… »

Clifford leva les yeux sur son interlocuteur.

« Vous voulez dire Mlle Bray ? J'aimerais mieux que vous disiez « Mademoiselle Bray ». « Votre conquête » me paraît légèrement irrespectueux, fit-il froidement. Y voyez-vous un inconvénient ? »

Leggat eut un sourire forcé.

« Je ne vous savais pas si pointilleux, grogna-t-il.

– Je le suis un peu. Oui, Fing-Su est dangereux, je n'en doute pas. Je me demande même si vous vous rendez compte du danger mortel qu'il représente ?

– Moi ? demanda Leggat surpris. Pourquoi ? »

L'autre le regarda d'un air étrange.

« Je parierais que vous vous êtes affilié à ses fameuses Mains Joyeuses et que vous avez fait je ne sais quel serment nègre-blanc ? »

Leggat, gêné, remua sur sa chaise.

« Oh, ça ! Je dois vous dire que je n'attache pas beaucoup d'importance à ces sortes de choses, fit-il avec embarras. Les so-

ciétés secrètes, c'est très joli, mais ce ne sont que des plaisanteries ; on y joue au mystère – et tout le tremblement. D'ailleurs Fing-Su a une belle affaire à Londres ; il ne s'amuserait pas à faire des blagues ! Il m'a dit que dans un an il aurait en main presque tout le commerce de la Chine du Sud, et il paraît qu'il a des comptoirs jusqu'à la frontière du Thibet ! Cet homme doit gagner chaque année des mille et des mille ! Sa société secrète est une ruse commerciale. Spedwell m'a dit qu'elle avait des Loges dans presque toutes les grandes villes de Chine. Évidemment, c'est excellent pour le commerce. Il passe pour un petit dieu chez les indigènes. Regardez les bureaux qu'il construit à Tower Hill et son usine à Peckham.

– L'usine de Peckham, j'ai l'intention de la visiter ce soir, dit Lynne, et la figure de l'autre s'allongea.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-il. L'endroit pullule de Chinois. Il en emploie plus de deux cent cinquante. Les gens de Peckham ont fait toute une histoire quand il n'y en avait que cinquante. C'est pourquoi il les loge à l'intérieur de l'usine. Vous ne pourriez pas entrer dans les ateliers pour tout l'or du monde. »

Clifford Lynne sourit.

« Je ne me servirai pas non plus de ce moyen. Tout ce que je vous demande, c'est le passe-partout des portes qui conduisent à la loge. »

Le grand diable devint pâle comme un mort, et la main qu'il porta à sa bouche se mit à trembler.

« Est-ce possible ? demanda-t-il dans un rauque murmure. Seigneur ! vous n'irez pas... je ne peux pas vous y conduire... N'y a-t-il pas un autre système ? Ne pourriez-vous pas avertir la police ou les Affaires étrangères ?

– La police et les Affaires étrangères m'enverraient promener, dit Lynne. Je veux voir par moi-même ce qui se passe der-

rière les murs de ces dix mille mètres carrés. Je veux voir ce que M. Grahame St. Clay fait de ses magasins, de ses bateaux et de ses canots automobiles ; mais surtout je suis désireux de voir le Hall de la Chèvre Blanche. »

Leggat tremblait comme de la gélatine. Il ouvrit la bouche pour parler, mais aucun son n'en sortit. Finalement, il laissa échapper :

« C'est la mort, là-bas (et les yeux d'acier rencontrèrent son regard).

– Pour vous peut-être, pas pour moi », dit Clifford Lynne.

XII

L’activité de la Fédération Commerciale de Chine n’aurait présenté aucun intérêt particulier, n’eût été, sur le marché du travail, l’agitation qu’avait suscitée l’emploi de débardeurs jaunes. Cette affaire avait la réputation d’être financée par de riches Chinois, et on ne trouvait pas étonnant que les dirigeants de cette entreprise préférassent faire appel à des hommes de leur race. Aussi lorsque les difficultés furent résolues, et que les ouvriers employés par la Fédération eurent été reconnus par les syndicats, les murmures contre la main-d’œuvre chinoise s’apaisèrent. Mais ils se renouvelèrent lorsque les habitants de l’endroit protestèrent contre des excès particulièrement odieux commis dans le voisinage de l’usine.

Heureusement, la Fédération prit l’énergique initiative d’assurer le logement de ses ouvriers à l’intérieur même de l’usine. Il y avait assez de place, la propriété contenant plusieurs bâtiments de solide béton. Elle avait été occupée par une de ces innombrables fabriques de guerre qui avaient jailli du sol, vers 1914, et que l’armistice avait vidées. La Fédération avait acquis les lieux pour une partie du prix coûtant.

L’usine était située sur les bords du nonchalant canal de Surrey, et elle avait son petit dock et son quai personnels, où d’interminables files de chalands étaient, chaque semaine, déchargés et rechargés. Les chalands seuls étaient équipés de main-d’œuvre blanche ; les navires qui transportaient les marchandises de la Fédération vers la côte d’Afrique étaient composés d’officiers et d’équipages chinois.

Ce qu’on appelait la Flotte jaune consistait en quatre navires achetés au plus fort de la crise qui avait sévi sur le commerce des bateaux. La Fédération faisait, au vu et au su de tout

le monde, un excellent trafic de riz, de soie et des mille et un produits de l'Orient. Ces marchandises étaient, d'ordinaire, déchargées dans le bassin même de Londres et vendues normalement sur le marché ; des gabares qui venaient du canal de Surrey apportaient aux vaisseaux leurs nouveaux chargements, consistant en articles d'exportation dont la Fédération trouvait un écoulement rapide.

La pluie tombait quand le taxi de Clifford Lynne déboucha de la vieille route de Kent et roula rapidement vers Peckham. À quelque distance du pont désert qui traversait le canal, le taxi s'arrêta et Lynne mit pied à terre. Il donna à voix basse des ordres brefs au chauffeur et se dirigea vers la berge du canal. En dehors du ululement d'un lointain vapeur qui descendait le fleuve, aucun bruit ne rompit le silence pendant qu'il avançait vivement, au bord de l'eau, le long de la berge étroite. À un moment, il passa près d'un chaland amarré et entendit la voix assourdie du batelier et de sa femme qui se querellaient.

Après dix minutes de marche, il ralentit le pas. Devant lui, à sa gauche, se trouvaient les noirs bâtiments de la Fédération. Il franchit la grille principale ; un petit guichet était ouvert et, accroupi devant, un coolie géant qu'il aperçut à la lueur du cigare que l'homme était en train de fumer. Le gardien lui adressa un « Bonne nuit » guttural, et il répondit à ce salut.

Le canal courbait son cours un peu au-delà de la grille et, en quelques secondes, il fut hors de la vue du portier. Le mur, maintenant, tournait à angle droit, et il suivit un passage étroit, obscur, qui le longeait. La pluie s'était changée en averse tenace et fouettait légèrement son imperméable. De sa poche, il avait tiré une petite lampe électrique qui l'aida à éviter la série de trous boueux et profonds qui, ici et là, encombraient les fétides sentiers.

À présent, il avait trouvé ce qu'il cherchait, – une petite porte profondément enfoncée dans le mur. Il s'arrêta quelques

instants, à l'écoute, puis, introduisant la clef, la tourna, ouvrit la porte doucement et passa.

Autant qu'il pouvait voir, à sa gauche, contre le ciel, s'élevait la façade carrée de l'établissement principal ; à sa droite, un hangar trapu en béton et dont le toit était si bas qu'il se trouvait à la hauteur de ses yeux. Pendant la guerre, ce corps de bâtiment avait été un dépôt d'explosifs.

À tâtons il chercha doucement son chemin, évitant d'utiliser sa lampe. De quelque part, dans les locaux obscurs, montaient en chœur des voix hurlantes. « Le quartier des hommes », pensa-t-il, lorsqu'il eut situé le bruit.

Un assez large escalier de pierre conduisait à la porte du hangar située au-dessous du niveau du sol. Il s'arrêta de nouveau, écouta, introduisit la clef et fit jouer la serrure. Un éclair de la lampe et il vit le second escalier de pierre qui s'enfonçait encore davantage. Maintenant il y avait deux portes mais, différentes de toutes celles par lesquelles il était passé, elles étaient brillamment ornementées avec des images finement sculptées et peintes en vives et fraîches couleurs. Si même il n'avait pas été expert en la matière, il aurait reconnu l'art chinois.

Il mit quelque temps à trouver le trou de serrure, mais il parvint finalement à ouvrir une des portes. Comme elle tournait sur ses gonds la lourde odeur de l'encens brûlant parvint jusqu'à lui, ainsi qu'une autre, faible et âcre, qu'il ne connaissait que trop bien. Malgré son courage, son cœur se mit à battre un peu plus vite.

Fermant avec soin derrière lui, il dirigea la lumière de la lampe le long du mur et, au bout d'une ou deux secondes, elle rencontra un petit tableau de distribution électrique. Sans hésitation, il abaissa une des manettes. Immédiatement, deux grands et brillants globes soutenus par des colonnes de bronze épais firent jaillir leur clarté.

La chambre était basse de plafond, longue et étroite ; les murs de ciment qui avaient été faits pour cette pièce, lorsqu'elle servait de dépôt à de puissants explosifs, étaient complètement recouverts de longs panneaux de soie écarlate brodés de textes sortis de la bouche du Sage ; ces tentures alternaient avec des demi-colonnes qui semblaient faites d'or martelé.

La pierre du sol avait été recouverte de carreaux aux couleurs étincelantes et sur trois côtés de la chambre courait une bande de tapis bleu foncé. Mais cela lui échappa sur le moment. Son attention était attirée par un long autel de marbre tout au bout de la pièce. Par-derrière, sur un piédestal de pierre, le singulier emblème de la société secrète – deux mains dorées jointes en signe d'amitié. Elles traversaient un montant plein d'inscriptions en or.

Il s'arrêta un instant pour les lire. Ces inscriptions étaient également d'une morale supérieure – des exhortations à la vertu et à la piété filiale surtout.

Au-dessous des mains, une chaise dorée sur une petite estrade revêtue d'écarlate. Et alors il vit, au sommet de l'autel, et en s'approchant, une lumière vacillante qui sortait du bord même de l'autel, et, bouche bée, il s'aperçut que ce bord était serti de diamants !

« Que le diable m'emporte ! » s'écria-t-il stupéfait, et il tendit la main pour toucher les gemmes éclatantes.

À ce moment, toutes les lumières de la chambre s'éteignirent, et il se retourna tout en tirant vivement un revolver de sa poche.

« Shah ! » grommela une voix profonde, et quelque chose siffla en passant près de sa joue.

Il entendit le son d'un couteau frappant le mur et se laissa tomber à plat sur le sol. Un nouveau sifflement frôla sa joue et il fit feu deux fois vers l'entrée. Il entendit un soupir de douleur et

aussitôt le bruit cessa comme si des mains puissantes avaient fermé la bouche du blessé.

Le silence était total. Ses agresseurs ne trahissaient même pas leur présence par un glissement de pieds nus.

Clifford fit un tour sur lui-même et se mit sur son séant. En moins de rien, il ôta ses souliers, noua les lacets l'un à l'autre et les suspendit à son cou – un vieux tour d'écolier qui rappelait le temps où il barbotait dans l'eau d'un étang défendu. Se levant sans bruit, il avança à tâtons le long du tapis, tendant l'oreille pour surprendre le moindre son.

« Clic ! »

C'était le bruit de l'acier contre le parquet de mosaïque : ils le cherchaient avec leur sabre. Combien étaient-ils ?

Moins d'une douzaine, jugea-t-il au fait qu'ils n'avaient pas rallumé les lampes. En plus grand nombre, ils auraient affronté son revolver. Au bout d'un moment, la rangée de chaises tournait à gauche. Il allait à présent vers la sortie et il lui fallait être plus prudent que jamais. Il s'arrêta et écouta. Quelqu'un respirait profondément juste en face de lui : l'homme qui gardait la porte. Une idée lui vint. Les Chinois ont un souffle particulier – une sorte de susurrement pas plus fort que le soupir nocturne du vent.

« Allez chez les Mains – tous tant que vous êtes ! » murmura-t-il.

Il parlait le dialecte du Yunnan et il en fut récompensé. Le souffle cessa et il se dirigea furtivement vers la porte, s'arrêtant à chaque pas pour écouter.

Le tapis prit fin brusquement : ses doigts touchèrent les rideaux de soie et puis le mur nu. L'instant d'après, il avait franchi le seuil et montait l'escalier. Au-dessus de lui, clairement

dessiné contre le ciel noir, il vit à la sortie une silhouette inclinée dans l'attitude de quelqu'un qui écoute.

Clifford s'immobilisa pour respirer et, en deux bonds, il était au haut de l'escalier.

« Si tu bouges, tu es un homme mort », fit-il d'une haleine sifflante, et il posa le canon de son revolver en plein sur un vêtement rembourré.

L'homme recula, mais retrouva ses esprits tout de suite. Clifford entendit son rire et le reconnut.

« Ne tirez pas, monsieur Lynne ! *Sic itur ad astra !* Mais je préfère une autre route pour gagner l'immortalité ! »

À la lumière de sa lampe, Clifford vit la sentinelle. Elle portait un long vêtement presque jusqu'aux chevilles, et sur sa tête était posée la toque ronde reconnaissable entre toutes.

C'était Grahame St. Clay, licencié ès lettres.

XIII

Clifford entendit sur les marches comme un bruissement de pieds nus ; il ne fit qu'un tour sur lui-même, le pistolet dressé.

« Rappelez vos chiens, Fing-Su ! » dit-il.

L'autre hésita et puis siffla une ombre d'une manière sourde et brutale. Le bruissement cessa, mais, en bas, dans l'entrebâillement de la porte, Clifford Lynne vit la lueur terne d'une lame de sabre et sourit.

« Maintenant, camarade… », fit-il, et, saisissant les bras de Fing-Su, il le conduisit vers la porte enfoncée dans le mur.

« Mon cher monsieur Lynne (la voix du Chinois exprimait le reproche), si vous vouliez voir notre petite loge, pourquoi, diable, ne pas m'avoir écrit un mot ? J'aurais eu plaisir à vous faire faire le tour du propriétaire. À la façon dont les choses se sont passées, ces pauvres gens ont cru, naturellement, qu'il s'agissait d'un voleur ; il y a des tas d'objets de valeur dans le Hall des Mains, comme vous avez pu vous en rendre compte. Vraiment, s'il vous était arrivé malheur, je m'en serais toujours voulu. »

Le blanc ne répondit pas ; tous ses sens étaient en éveil ; ses yeux rôdaient de droite à gauche, car il savait que l'endroit était rempli d'hommes armés. S'il laissait Fing-Su s'écarter de lui, sa vie ne valait pas cher.

Sans doute Fing-Su pensait-il de même.

« Je n'avais jamais remarqué jusqu'ici, Lynne, que vous fussiez nerveux, dit-il.

– *Monsieur* Lynne », reprit l'autre, de manière à se faire comprendre ; et son prisonnier, dans l'obscurité, marmotta quelque chose.

En remontant vers l'issue, Clifford avait sorti sa lampe de poche. Le terrain descendait en pente douce, et, pour la première fois de la soirée, il poussa le bouton de l'appareil sans songer à rien d'autre qu'à se guider. Le rayon de lumière se fixa un instant sur la porte, puis erra sur la droite. Là, édifié contre le mur, à un mètre quatre-vingts environ au-dessus du sol, il y avait une longue toiture, et il vit quelque chose qui lui sembla, de prime abord, une rangée de wagons abrités sous le hangar recouvert d'ardoises qui paraissait longer le mur sur toute sa longueur. Il entraperçut seulement, dans un éclair, des roues gris foncé, et, tout de suite après, un coup lui fit tomber la lampe des mains.

« Désolé ! dit Fing-Su en s'excusant. N'ayez pas peur, je vous prie ; je ne l'ai pas fait exprès. »

Il se baissa et ramassa la lampe.

« Je préférerais que vous ne vous serviez pas de lumière ici, dit-il. En fait je ne veux pas que mes gens sachent qu'un intrus a visité le Hall du Mystère. Ils sont, comme vous le savez, monsieur Lynne, d'une race irritable, xénophobe, et, pour en venir au fait, j'ai le plus grand désir que vous quittiez ces lieux sans dommage : votre lampe leur fournit une cible, si je peux dire. »

Clifford Lynne ne répondit rien.

Ils avaient atteint l'entrée. Fing-Su prit les devants, ouvrit la serrure, poussa le vantail à fond, et Lynne sortit à reculons, l'arme tendue.

« Un bon conseil, dit-il, et qui pourra vous être utile : vous avez trop d'argent pour un Chinois. Retournez dans votre pays ; faites servir vos richesses à sa culture, et que cette histoire d'Empire vous sorte de la tête. »

Il entendit un rire paisible, effronté, et comprit que son avertissement avait produit l'effet d'un cautère sur une jambe de bois. La porte se ferma doucement sur lui, la clé tourna et, pendant ce temps, il regagna rapidement la berge du canal en s'éclairant de sa lampe. La berge était déserte et il refit tout le chemin qu'il avait fait, en éveil, aux aguets, sans douter que si tel était le bon plaisir de M. « Grahame St. Clay », il aurait à se défendre pour parvenir en lieu sûr. Il était toujours en chaussettes, et comme il s'était arrêté quelques mètres avant la grande grille, il surprit le faible grincement d'un gond. La grille s'ouvrait.

Il se mit à genoux, jeta un regard en arrière le long de la berge et vit un cortège de furtives silhouettes qui sortait du passage étroit. Que ses jours fussent en danger, aucun doute à ce sujet. Sans la moindre hésitation, il remit son revolver en poche, s'assit sur le revêtement de bois qui bordait le canal et se laissa tomber dans l'eau. En grand silence, sans clapotis, il s'éloigna vers la rive opposée et vers une embarcation amarrée près d'une jetée. L'eau était sale, graisseuse, mais l'inconvénient était moins grand que s'il était tombé aux mains de la Fédération.

Ensuite, il atteignit et saisit une chaîne puis, sans bruit, se hissa sur le pont sinistre d'un chaland de charbon. Quelques pas le conduisirent à la jetée. Un chien gronda farouchement dans les ténèbres ; sur la rive opposée il entendit le papotage agité de gens en émoi : ils l'avaient manqué et ils avaient deviné le chemin de sa fuite.

En cherchant où poser ses pas, il traversa la jetée encombrée de débris et arriva enfin à une grande porte de bois surmontée de pointes aiguës, comme il apprit à le connaître en essayant de l'escalader. Il se mit alors en quête de l'entrée, trouva le guichet, tourna la poignée et, à son grand soulagement, la porte céda.

Mais le danger n'était pas encore passé, à ce qu'il comprit en parcourant un labyrinthe de ruelles étroites qui le conduisi-

rent jusqu'à une route malpropre et obscurément éclairée par des réverbères. En atteignant cette route, il vit la faible lumière d'une voiture, tout au bout, et se cacha derrière un tas de poutres. La machine avançait lentement et quelqu'un, à côté du chauffeur, envoyait à droite et à gauche les rayons d'une puissante lampe de poche. Il entendit les râles sibilants qu'il connaissait si bien et s'embusqua, son revolver trempé à la main. Mais la voiture passa. Il se leva avec précaution, parcourut le chemin qu'il avait pris à l'aller, arriva au pont sans encombres et – rencontre bienvenue entre toutes – tomba sur deux sergents de ville qui marchaient côte à côte.

« Eh bien ! mon prince, on a été dans l'eau ?

– Oui, je suis tombé », dit Clifford, et il continua sans plus amples explications.

Au bout de Glengall Road, il trouva son taxi qui l'attendait et, une demi-heure plus tard, il s'offrait avec délices le luxe d'un bain chaud.

Il eut beaucoup de sujets de méditations, cette nuit-là et, avant tout, cette longue rangée de véhicules et de roues qu'il avait aperçus à l'abri du hangar – car il était arrivé à la conviction qu'il s'agissait de batteries de canons à tir rapide, les unes à la suite des autres, et il se demandait à quel usage M. Fing-Su comptait les faire servir.

XIV

M. Stephen Narth, d'ordinaire, n'était pas, au petit déjeuner, le plus aimable des convives. En temps normal, Jeanne Bray craignait plutôt ce repas matinal, où le jambon était généralement trop salé, le café trop fort et où M. Narth était en veine de récriminer contre les dépenses folles du ménage.

Mais depuis le déjeuner interrompu, les manières de Stephen Narth s'étaient considérablement modifiées, et il ne s'était jamais montré aussi prévenant envers la jeune fille que le septième jour après l'arrivée de l'étrange personnage.

« On me dit que la maison de ton ami est terminée et meublée, fit-il presque jovial. Je pense que nous allons publier les bans, Jeanne ? Où veux-tu te marier ? »

Elle le regarda, effarée.

Elle n'avait pas fait de rapprochement entre les réparations de l'Ardoisière et son aventure matrimoniale. À dire vrai, elle n'avait pas revu Clifford Lynne depuis l'après-midi où il l'avait ramenée de Londres. Jeanne éprouvait le sentiment désagréable qu'il l'avait laissée « tomber » ; elle était sous le coup de la réaction produite par la brutale proposition de Clifford Lynne. La période de calme qui avait suivi l'irruption de cet homme dans sa vie était l'une des phases d'un état qui se manifestait par des hauts et des bas ; elle se souvenait d'un grand homme politique qui, un jour, était venu-dans la ville où elle avait passé son enfance et qui avait été chaleureusement accueilli par des fanfares et des bannières ; juste au moment où il allait prononcer un discours de remerciements, le feu s'était déclaré dans une rue voisine et l'assistance s'était évaporée, le laissant tout seul et dénué

de toute importance au regard de l'incendie qui avait soudain suscité l'intérêt de ses inconstants admirateurs.

« Je n'ai pas vu M. Lynne, dit-elle. Et quant au mariage, je ne suis pas sûre qu'il ait parlé sérieusement. »

Le ton de M. Narth changea.

« Pas sérieusement ? Quelle baliverne ! fit-il en éclatant. Pas de doute qu'il ne soit sérieux ! Tout est arrangé. Il faut que je lui parle pour que nous fixions la date. Tu te marieras à l'église de Sunningdale et Letty et Mabel seront tes demoiselles d'honneur. Je crois que vous toutes vous feriez bien d'aller en ville et de choisir ta robe. Il vaudrait mieux que ce soit un mariage simple, avec aussi peu d'invités que possible. On ne sait jamais avec ce garçon ce qu'il fera : c'est un tel hurluberlu, qu'il est capable de venir avec une escorte de nègres ! Tu as bavardé avec lui, n'est-ce pas, en revenant de… du bureau ? »

C'était la première allusion qu'il faisait depuis quelques jours au déjeuner.

« Il ne t'a pas dit ce qu'il gagnait ?

– Non, fit Jeanne.

– En réalité, papa, intervint Mabel, qui beurrait un toast, son gain ne dépend-il pas plutôt de toi ? Naturellement nous le garderons ; ce serait jouer un vilain tour à Jeanne que de le lui faire épouser et ensuite de le mettre à la porte. Mais je crois qu'on devrait lui dire deux mots : ses façons sont bien effrontées.

– Et son langage est épouvantable, dit Letty. Te souviens-tu, papa, de ce qu'il a dit ?

– *Par les cornes du diable !* fit M. Narth songeur. C'est une expression que je ne connaissais pas. J'imagine qu'il avait un contrat avec ce pauvre Joe Bray, et alors la question de ses émoluments ne se posera pas d'ici quelque temps. Joe était un

homme très généreux, et il est certain qu'il a donné de quoi vivre à ce garçon. Aussi, ma chérie, est-il inutile que tu te fasses de la bile à ce sujet.

– Je ne m'en fais pas, dit Jeanne.

– Pourquoi il a réparé l'Ardoisière avec une telle extravagance, je n'en sais rien, continua Stephen. Il ne s'attend certainement pas à ce que je le laisse y demeurer ! La place d'un directeur est... est près de l'affaire qu'il dirige. Bien sûr, je ne demande pas mieux que de lui donner quelques mois de congé – c'est l'usage, je crois, – mais il aura du mal à vendre le cottage à un prix approchant de loin celui des réparations. »

Il jeta un coup d'œil sur sa montre, s'essuya la bouche vigoureusement avec sa serviette et se leva de table. Son départ pour Londres laissa à Sunni Lodge une situation qui semblait évoluer vers la normale. Mais il n'était pas parti depuis plus de deux heures, que sa voiture remontait l'allée et que le chauffeur remettait un mot à Jeanne, plongée dans les comptes du ménage. Étonnée, elle ouvrit la lettre.

« *Chère Jeanne,*

« *Peux-tu venir immédiatement ? J'ai besoin de te voir. Je serai à Peking House.* »

« Où est Peking House, Jones ? », interrogea la jeune fille.

L'homme la regarda bizarrement.

« C'est près de la Tour, mademoiselle, dit-il, à moins de cinq cents mètres du bureau de M. Narth. »

Letty et sa sœur étaient au village ; la jeune fille mit son chapeau et monta dans la voiture qui l'attendait.

Au fin fond de Eastcheap, et à portée de vue de cette affreuse vieille bâtisse que Guillaume le Conquérant a fait édifier sur des fondements saxons, s'élevait une construction neuve, à

la superbe façade de pierre, qui se distinguait de ses voisines parce qu'elle dominait de six étages. Un large escalier de marbre conduisait à une magnifique colonnade et à un hall, revêtu de marbre. Mais, aux yeux de la jeune fille, ce qui la distinguait vraiment, cette maison, c'était le caractère et la nationalité de ses habitants. Un robuste portier chinois, habillé d'un uniforme qui lui allait comme un gant, la fit entrer dans un ascenseur manœuvré par un autre Chinois et, en montant, elle remarqua que les couloirs de marbre grouillaient de petits hommes jaunes qui se hâtaient de pièce en pièce. Lorsqu'elle quitta l'ascenseur elle vit, à travers une porte, une grande pièce où, derrière des rangs serrés de bureaux s'empilaient de jeunes Chinois à lunettes, affairés avec de l'encre, des pinceaux et du papier.

« Curieux, hein ? ricana en sortant le commis qui se trouvait avec elle dans l'ascenseur, un gavroche londonien. C'est le seul endroit dans toute la Cité de Londres où on n'emploie que des Chinois ! La « Peking Enterprise Corporation »... Connaissez ?

– Je ne crois pas, avoua la jeune fille en souriant.

– Pas un commis blanc dans le bâtiment, dit le jeune homme avec dégoût. Et les dactylos ! Bon sang, vous devriez voir quelques-unes de leurs binettes ! »

L'homme de l'ascenseur attendait impatiemment.

« Par ici, mademoiselle », dit-il d'un ton qui lui sembla péremptoire.

Et elle le suivit le long du corridor jusqu'au fond, où il ouvrit une porte sur laquelle il y avait écrit : « Privé ».

Une jeune fille jaune se leva de sa chaise de dactylo.

« Vous, madame Bray ? demanda-t-elle avec la gêne de quelqu'un qui ne connaît pas bien le langage dont il use. (Et, quand Jeanne eut acquiescé, la jeune fille ouvrit une seconde

porte.) Entrez », fit-elle sur ce même ton de commandement que Jeanne avait remarqué chez le garçon de l'ascenseur.

Sa première impression fut, en pénétrant dans la pièce, qu'elle s'était égarée dans un palace d'opérette. La surabondance des marbres et des satins, des cristaux taillés et des tapis moelleux, l'usage vulgaire de la richesse dont témoignait l'ameublement doré et les tapisseries de soie la laissèrent muette. Le haut plafond était traversé de poutres écarlates sur lesquelles des caractères chinois en or étalaient leur relief. La variété des couleurs l'aveugla presque ; la seule chose de goût, dans cette chambre, était une grande fenêtre à vitraux, en face d'elle. Au-dessous de cette fenêtre, assis à une table qui paraissait découpée en pleine ébène, se trouvait Fing-Su, qui se leva à sa vue et vint en minaudant au-devant d'elle.

« Votre oncle sera là dans quelques instants, mademoiselle Bray, dit-il ; asseyez-vous, je vous prie. »

Il avança un meuble qui n'était pas tout à fait aussi grand qu'un canapé et qui, pourtant, était plus imposant que ne l'est d'habitude un trône.

« J'ai un peu l'impression d'être la reine de Saba en visite chez Salomon », dit-elle, son malaise cédant le pas, sur le moment, à son amusement.

Il s'inclina très bas. Il avait pris cela, certainement, pour un compliment.

« Vous êtes, en effet, plus belle que la reine de Saba et plus digne qu'elle de Salomon, fils de David. Si j'avais les richesses de Sennachérib, roi d'Ascalon, je vous donnerais le butin d'Assour et de Bethducon. »

L'extravagance de ce discours la décontenança.

« M. Narth va venir ? » demanda-t-elle.

Il la regarda, mordant sa lèvre pensivement.

« Non, il ne viendra pas, fit-il. La vérité, mademoiselle Bray, est qu'il a jugé opportun que je vous voie à propos de notre ami Lynne. La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, si vous voulez bien vous en souvenir, il s'est déroulé une scène pénible, sans que j'y fusse pour rien. M. Lynne a conçu pour moi des sentiments inamicaux qui sont, en grande partie, dus à ma race. Je ne dirai pas « à ma race infortunée », poursuivit-il, parce que je ne la considère en rien comme inférieure à la vôtre. Nous sommes des hommes ; nous avons depuis des milliers d'années vécu sur un plan intellectuel supérieur à celui des autres. Et M. Lynne n'a aucune raison de nous détester. Mon vénéré père (il fit une génuflexion presque invisible) a beaucoup contribué à la fortune du Syndicat du Yunnan. C'est un fait. Sans son aide, les concessions n'auraient jamais été obtenues et, en tout cas, elles n'auraient jamais été exploitées. »

Jeanne n'était pas préparée à entendre l'histoire de la Concession du Yunnan et de ses origines. En réalité, elle était dans un état qui avoisinait la peur, et elle se leva de son vaste siège.

« Je ne connais pas suffisamment M. Lynne pour en discuter..., commença-t-elle.

– Et cependant vous allez l'épouser ? »

Le rose qui lui monta aux joues dénotait plutôt son agacement que son embarras.

« Cela est une affaire qui me regarde seule, monsieur Fing, dit-elle. (Il sourit.)

– Fing-Su ? Eh bien, je préfère ce nom. St. Clay est incommode et un peu bêta. »

Il la regardait d'un air absent.

« Vous êtes intelligente ; il y a de la compréhension sur votre visage ; vous êtes sensible ; vous avez, j'en suis sûr, toutes

les qualités que je requiers d'une collaboratrice, – et j'ai beaucoup de collaboratrices, jaunes ou blanches.

– Je ne vous comprends pas très bien.

– Permettez-moi de m'expliquer. J'ai une raison de souhaiter l'amitié ou, tout au moins, l'absence d'inimitié de Clifford Lynne. Vous êtes en situation de m'apporter une aide considérable. Vous y connaissez-vous un peu en matière de Bourse, mademoiselle Bray ?

– De Bourse ? répéta-t-elle étonnée. Non, très peu.

– Vous savez bien... qu'il y a une Compagnie qui s'appelle les Concessions du Yuranan ? »

Elle fit signe que oui.

« Sans doute ; M. Narth me disait hier matin que les actions valaient 2 ¾ .

– Les actions ordinaires, corrigea-t-il doucement. Les parts de fondateur n'ont jamais été sur le marché ; vous ne les y avez jamais vues. »

Elle sourit.

« Je crois que si je les voyais, je ne les reconnaîtrais pas, dit-elle franchement. La Bourse est un mystère pour moi.

– Et pourtant, il y a quarante-neuf parts de fondateur. (Il parlait très délibérément.) Et je désire en acheter une ! »

Elle le fixa avec surprise.

« Une ? » répéta-t-elle.

Il acquiesça.

« Rien qu'une. Elles ne sont pas cotées. À l'origine, elles valaient une livre. Aujourd'hui, pour cette livre je suis prêt à en donner un million ! »

Elle ne put que hocher la tête dans un geste d'impuissance.

« Je crains bien de ne pouvoir vous être d'aucun secours... à moins que... (et une pensée lui traversa l'esprit)... vous n'ayez la possibilité d'en acheter une à M. Narth. »

Il s'amusait.

« Ma chère petite mademoiselle, Joseph Bray n'a laissé aucune part de fondateur à M. Narth : il lui a laissé des actions ordinaires. La seule personne dont on puisse acquérir une de ces parts est votre fiancé, Clifford Lynne. Procurez-moi ce papier, et je vous donnerai un million de livres ! Vous n'aurez plus aucune raison d'épouser un homme que vos stupides parents vous ont imposé. Un million de livres ! Pensez-y, mademoiselle Bray, – une énorme fortune qui vous rendra libre comme l'air et indépendante de Narth et de Lynne ! Réfléchissez-y ! Je ne vous demande pas de prendre une détermination immédiate. Et souvenez-vous que, ce faisant, vous plairiez à mon ami très cher, à mon patron, mort, hélas ! »

Il alla vers la porte et l'ouvrit, la bouche pleine de phrases fleuries. L'entrevue, de toute évidence, était terminée.

« Vous y réfléchirez ? Et voulez-vous être assez bonne pour considérer comme confidentiel tout ce que je vous ai dit ici ? Voulez-vous bien aussi vous rappeler que, le jour où vous me remettrez cette part, je vous donnerai un chèque d'un million de livres sur la Banque d'Angleterre ? Je ne vous poserai aucune question... »

Le regard assuré de Jeanne rencontra le sien.

« Vous n'aurez aucune question à poser, fit-elle paisiblement, car je ne vous apporterai jamais cette part. Si elle vaut un

million pour vous, elle les vaut certainement aussi pour M. Lynne. »

Il sourit de son sourire impénétrable.

« Le chèque sera à votre disposition. Cela peut être pour vous d'une grande importance, mademoiselle Bray », dit-il.

Jeanne se hâta de gagner le bureau de son parent et, dans la voiture, à chaque tour de roue, sa colère croissait.

XV

M. Stephen Narth était nettement mal à son aise.

« J'espère que tu ne m'en as pas voulu, Jeanne ? fit-il en regardant la jeune fille indignée. À la vérité, je suis quelque peu l'obligé de ce garçon, et il montrait un si vif désir de te voir à propos de cette affaire, qu'il a absolument fallu que je m'y plie. Pourquoi il veut acheter une part de fondateur de la Société, Dieu seul le sait ! Elles ne valent pas un sou. »

La nouvelle la stupéfia.

« Pas un sou... ? commença-t-elle.

– Pas un sou, répéta Narth. Ma foi, j'exagère peut-être. Elles donnent un dividende nominal de 2,5 %, c'est-à-dire qu'elles valent à peu près huit shillings chacune. Elles n'ont jamais été sur le marché et ne le seront jamais. Je ne crois pas que le vieux Joe en ait eu beaucoup, d'ailleurs. Mais je vais m'en assurer. »

Il sonna et dit au patient Perkins :

« Cherchez-moi les statuts de la Société des Concessions du Yunnan. »

Quelques minutes après, le commis revint avec un épais volume bleu, qu'il déposa sur le bureau. M. Narth en tourna les feuillets poudreux et s'arrêta à la première page en s'exclamant :

« Ça, c'est curieux ! Je ne savais pas que Lynne fît partie du Conseil d'Administration. (Il fronça les sourcils.) Un homme de paille, je suppose », dit-il en feuilletant page à page.

Quelques minutes de silence, interrompues seulement par le bruissement du papier, et puis M. Narth soupira :

« Eh bien ! voilà une mauvaise nouvelle. Écoute : La politique de la Société et l'usage de ses réserves seront fixés par un Conseil d'Administration qui sera élu au scrutin secret. Prendront part au vote les seuls détenteurs desdites parts de fondateur. Quelles que soient les modifications qui pourraient être apportées à l'un ou l'autre des articles précédents, le Conseil d'Administration sera élu à la majorité, de la manière qui vient d'être définie. »

Il leva les yeux, sidéré.

« Cela veut dire que les porteurs d'actions ordinaires n'ont aucune voix dans la gestion de la Société, dit-il, et que sur quarante-neuf parts existantes Fing-Su en a vingt-quatre ! Bigre ! »

Il regarda la jeune fille, les yeux tout grands.

« Quelqu'un m'a dit aujourd'hui que la Compagnie du Yunnan avait une réserve de huit millions, poursuivit-il. Ils la doivent au charbon, à un terrain aurifère et à l'argent qu'on leur a remis après la révolution russe. »

Il était quelque peu incohérent.

« Et la majorité des parts est aux mains de Clifford Lynne », fit-il lentement.

Pour la première fois, il comprit que le contrôle de cette vaste réserve était l'objet d'une lutte impitoyable.

Il porta la main à ses lèvres tremblantes.

« Plaise à Dieu que je sois débarrassé de tout cela ! » dit-il âprement, et la jeune fille éprouva un peu de sa peur.

Dans l'auto de M. Narth qui la ramenait à Sunningdale, elle croisa un taxi très quelconque, et le hasard seul fit qu'elle jeta

un coup d'œil sur le client qui l'occupait. C'était Clifford Lynne, et, sur un signe de lui, elle fit arrêter l'automobile.

Il sortit du taxi, marcha vers sa voiture et, sans même demander la permission, ouvrit la portière et monta.

« Je vais avec vous jusqu'au bout de ma rue, dit-il. La vérité est que mon taxi est chargé de provisions qui ne le rendent pas confortable ! Je vais prendre possession de mes terres. »

Il la regardait attentivement.

« Vous êtes allé à la ville. Je ne me permettrai pas d'anticiper sur les droits d'un époux aimant ni de vous demander pourquoi vous voyagez dans ce luxueux véhicule, mais je pense que vous venez de chez l'ami Narth ? » Puis rapidement il ajouta : « Vous n'avez pas vu Fing-Su, dites ? »

Elle fit un signe affirmatif.

« Si, je l'ai vu. J'ai eu un entretien avec lui ce matin.

– Diable ! »

S'il était en colère, il ne trahissait pas son émoi.

« Et que vous a dit cet ingénu, ce naïf enfant de la nature ? demanda-t-il railleur. Des choses plutôt vagues, je parierais. Tout Chinois européanisé traverse la vie avec l'illusion qu'il est un diplomate. »

Fallait-il lui dire la vérité ? Elle n'avait rien promis, et Fing-Su l'avait simplement priée de tenir secrète la nature de leur conversation.

Il vit son hésitation et, avec une mystérieuse pénétration, il tomba juste.

« Ne voulait-il pas acheter une part de fondateur de la Yunnan peut-être ? »

En la voyant rougir, il frappa sur sa jambe et se mit à rire longuement, bruyamment.

« Pauvre vieux Machiavel ! dit-il enfin en s'essuyant les yeux. J'ai toujours pensé qu'il ne se contenterait pas de son dixième !

– Son dixième ? »

Il fit oui de la tête.

« Oui, Fing-Su possède un dixième de notre bien. C'est du nouveau pour vous ? Joe Bray possédait un autre dixième.

– Mais le reste, à qui appartient-il ? demanda-t-elle étonnée.

– À votre futur seigneur... mais pas maître, du moins j'en doute, répondit-il. Notre ami chinois est plus que millionnaire, mais cela ne lui suffit pas. Dans un moment d'aberration temporaire, Joe a cédé un paquet de parts au père de Fing-Su, et, pour comble, il a remis la plupart de celles qui lui restaient à Fing-Su lui-même ! Franchement, je crois que Joe n'a jamais joui de toutes ses facultés, et la plus grande folie qu'il ait faite... (Ici, il s'arrêta.) Peut-être ne l'a-t-il pas faite, mais j'ai mes doutes, et j'y verrai clair dès ce soir. »

Elle ne lui demanda pas en quoi consistaient ces doutes, et il poursuivit :

« Il n'y avait pas de vraie Société, avant que je m'unisse à Joe. Il avait juste gratté un peu de charbon du sol dont le savant homme de père qu'avait Fing-Su s'était procuré la concession. Mais ce bêta de vieux Joe avait signé un accord par lequel son intermédiaire chinois devait avoir le dixième des bénéfices. Je ne le savais pas jusqu'au jour où j'ai accru le domaine d'une grande étendue de terrain carbonifère. Ensuite, les difficultés d'ordre légal pour mettre à la porte le papa de Fing-Su furent telles que le jeu n'en valait pas la chandelle. Ce que j'ai fait, ce-

pendant, ce fut d'augmenter le capital de la Société... Est-ce que je vous ennuie ? »

Elle fit signe que non.

« Je ne comprends pas très bien, dit-elle, mais je fais tout ce que je peux pour y arriver. »

De nouveau il l'examina d'un coup d'œil rapide et à demi soupçonneux.

« C'est alors que j'ai inscrit la clause relative aux parts pour empêcher ce bon vieux Joe d'exercer davantage son altruisme. Votre vénéré parent n'était pas le plus intelligent des hommes, bien qu'il fût le cœur le plus sincère qui ait jamais battu, et les parts de fondateur ne signifièrent rien du tout pour lui lorsqu'il découvrit qu'elles ne rapportaient rien. Des quarante-neuf parts émises, le père de Fing-Su en prit neuf (Joe ne céda pas sur ce point) et les quarante autres furent partagées également entre Joe et moi.

– En quoi consistent les réserves ? » questionna-t-elle.

Il jeta sur elle, un instant, des yeux méfiants.

« Nous avons de vastes réserves, prononça-t-il, mais une grande partie d'entre elles ne nous appartient pas, en réalité. Voilà : nous avions une très grosse affaire en Mandchourie – nous y étions banquiers entre autres, et, lorsque survint la révolution, d'énormes sommes qui se trouvaient chez nous furent transportées à Shanghaï. De nombreux déposants, les pauvres, sont morts, et parmi eux quelques-uns des plus importants. Dans le chaos actuel, il est impossible de retrouver leurs héritiers. Leur réserve s'appelle la réserve B, et c'est elle que Fing-Su veut s'approprier. »

Il vit qu'elle était intriguée et il continua :

« Je n'ai appris qu'il y a quelques mois que Joe avait cédé plus de la moitié de ses parts à ce jeune et doux coquin de Fing-

Su. Il lui aurait donné le tout, mais il n'a pas pu trouver cinq des certificats – cinq parts, chacune étant séparée. Grâce à Dieu, je les ai et je les ai fait transférer à mon nom. Tant que j'ai la majorité, Fing-Su ne peut faire aucun usage des réserves. Mais une fois qu'il aura cette part, il n'y a pas un tribunal en Chine qui puisse l'empêcher de faire les cent coups avec l'argent des autres. Oh ! Joe, vous êtes un grand coupable ! »

Cette fois, elle le réprimanda.

« Monsieur Lynne – vous voulez que je vous appelle Clifford ? – comment pouvez-vous dire des choses aussi désagréables sur un homme qui était votre ami et qui est mort maintenant ? »

Il ne répondit pas tout de suite et, quand il le fit, ce fut comme s'il n'avait pas entendu la question.

« Il fait assez bon vivre ici-bas, dit-il, et je déteste la pensée de quitter ce monde, – mais un de ces jours, je tuerai Fing-Su ! »

XVI

Jeanne Bray habitait, à l'attique, une vaste pièce qui était devenue la plus confortable de la maison. Telle n'avait pas été l'intention première de ses hôtes lorsqu'ils lui désignèrent cette retraite, mais Jeanne était populaire auprès des domestiques de Sunni Lodge, et, plus ou moins secrètement, des meubles inutilisés et pratiques avaient été acheminés vers la chambre qui, sous les toits, ouvrait ses larges fenêtres, sur une vue étendue. Elle attachait, à cette heure, un prix particulier à cette position qui lui permettait de voir la cheminée carrée de l'Ardoisière, et elle en éprouvait un indéfinissable sentiment d'union avec l'étrange personnage qui avait envahi son horizon.

Les jeunes filles étaient sorties lorsqu'elle rentra ; elle monta jusqu'à son appartement d'en haut, ferma la porte à clé, s'assit sur le vieux divan et, la tête dans les mains, essaya de mettre de l'ordre dans ses pensées. Que Clifford Lynne n'eût jamais été un salarié de son parent, elle l'avait deviné dès l'abord. Il était riche, plus riche que Joe Bray lui-même. Quel effet cette situation aurait-elle eue sur l'attitude de Narth s'il l'avait connue tout de suite ? Et si, au lieu de l'apparition à la barbe inculte et aux vêtements en désordre, était survenu à Sunni Lodge, en cet après-midi fatal, ce joli garçon bien habillé ? Et si, au lieu du directeur de Joe Bray, il s'était agi de son associé ?... Elle ne doutait pas du résultat.

Pour une raison qu'elle n'arrivait pas à définir, le fait de connaître la richesse de Clifford la déprimait. Un mobile qui lui paraissait, à présent, erroné l'avait poussée à raidir son cœur contre ce mariage déconcertant avec un inconnu et à l'habituer à la perspective d'un sacrifice. L'étranger l'avait intéressée dès le début, et sa personnalité était tellement en marge de tout ce

qu'elle connaissait, que cette nouveauté même avait vaincu sa répugnance naturelle.

Jeanne commençait à voir la vie sous un angle neuf, à prendre conscience de l'énorme changement qui, pour elle, naîtrait de cette union. Letty – à moins que ce ne fût Mabel – avait raison : que savait une jeune fille de l'amoureux entre les mains de qui elle plaçait son avenir ? Déjà elle connaissait mieux la nature de son futur époux que la demi-douzaine de fiancées dont elle avait gardé le souvenir.

Elle marcha vers la fenêtre et contempla la partie de l'Ardoisière qui apparaissait à travers les arbres. De la cheminée montait maintenant une fumée ; elle se rappela le taxi plein de provisions et se demanda si Clifford Lynne se connaissait en cuisine aussi bien qu'il semblait se connaître en tout le reste.

Des bûcherons étaient occupés à abattre les arbres près du cottage. Au moment même où elle regardait, elle vit un grand sapin tomber lentement, et elle entendit le craquement des branches au contact du sol. Elle pensa que d'ici au lendemain le cottage serait entièrement découvert et se retourna à ce moment parce qu'on frappait à sa porte.

« C'est moi, Letty, dit une voix perçante. (Et quand Jeanne, en hâte, eut tourné la clé) Pourquoi donc t'enfermes-tu, Jeanne ? »

Letty n'était jamais venue que deux fois dans cette pièce et elle jeta un regard circulaire d'un air étonné.

« Mais c'est très confortable, ici ! » dit-elle.

Et si Jeanne avait été moins charitable, elle aurait constaté, à travers cet étonnement, un brin de contrariété.

« Papa a téléphoné ; il ne rentrera pas ce soir. Il nous a demandé d'aller dîner avec lui : cela ne t'ennuieras pas de rester seule ? »

La question était anormale, car elle s'adressait à quelqu'un qui avait passé seule plus d'une soirée et qui appréciait ce privilège.

« Nous rentrerons tard, peut-être, car nous allons à une sauterie au Savoy, après le théâtre. »

Elle était sur le point de faire demi-tour et de s'en aller, non sans avoir jeté un nouveau regard autour de la chambre, quand elle se rappela quelque chose.

« J'ai vu ce Lynne, Jeanne. Il est très, très bien de sa personne ! Pourquoi, diable, s'est-il présenté dans ce ridicule accoutrement ? »

Elle en venait donc à l'inévitable grief que Jeanne avait prévu. Les esprits à Sunni Lodge travaillaient évidemment dans le même sens.

« Non pas que rien eût été changé pour moi, dit Letty en haussant la tête. Une femme ne peut pas vivre de bonne apparence. »

Il y avait un brin de malice dans l'attitude de Jeanne Bray et, de plus, elle était extrêmement curieuse de connaître l'effet que produirait sa révélation sur les jeunes filles.

« Clifford Lynne n'est pas pauvre : il est très riche, dit-elle. M. Bray n'avait qu'un dixième d'intérêt dans la Société. Clifford Lynne détient les quatre cinquièmes de l'affaire. »

La figure de Letty s'allongea.

« Qui te l'a dit ? demanda-t-elle sèchement.

– Clifford Lynne, et je sais qu'il disait vrai. »

Letty ouvrit la bouche pour dire quelque chose, changea d'avis et, claquant la porte, descendit l'escalier. Cinq minutes

après, la jeune fille entendit des voix derrière sa porte et, sans frapper, Mabel entra, suivie de sa sœur.

« Que me dit Letty à propos de Lynne ? demanda-t-elle sur un ton presque plaintif. C'est assez curieux que nous n'en ayons rien entendu auparavant. »

Jeanne s'amusait ; elle était prête à rire, mais elle s'arrangea pour garder son sérieux.

« Tu veux parler de la fortune de M. Lynne ? Il est très riche, c'est tout ce que je sais.

– Papa le sait-il aussi ? » demanda Mabel en s'efforçant de contenir sa colère irraisonnée.

Jeanne hocha la tête.

« J'imagine que non. »

Les deux sœurs se regardèrent.

« Bien entendu, tout est changé, dit Mabel avec force. D'abord, personne ne voulait d'un épouvantail, et ensuite il était ridicule d'attendre de l'une de nous deux qu'elle unît son existence avec un pauvre serviteur, pour ainsi dire, de notre oncle.

– Absurde ! approuva Letty.

– L'idée manifeste de M. Bray était de lui faire épouser l'une de nous deux, dit Mabel. J'imagine qu'il n'avait jamais entendu parler de toi, Jeanne, que très vaguement.

– J'en suis bien sûre », répondit Jeanne.

Et Mabel sourit en s'asseyant sur le siège le plus confortable de la chambre.

« Alors, tâchons d'y mettre un peu de bon sens, fit-elle sur son ton le plus-aimable. Si ce que tu dis est vrai – et, bien sûr, je

ne pense pas un seul instant que tu l'aies inventé – les désirs du cher oncle Joe doivent être...

– ... exaucés, suggéra Letty, tandis que Mabel cherchait son mot.

– Oui, c'est cela... exaucés. C'est un peu ennuyeux pour toi, mais, en somme, tu ne connais pas cet homme et je suis certaine que l'idée de te marier avec lui t'avait grandement contrariée. Comme je le disais à Letty, s'il y a un sacrifice à faire, c'est à nous de le consentir. Nous ne voulons pas te faire jouer – comment dirai-je ? – un rôle de dupe et, en même temps, nous avons le sentiment, Jeanne, que nous ne nous sommes pas conduites très correctement avec toi. J'ai dit à père, pas plus tard que ce matin, que j'avais des scrupules à propos de ce mariage, et que nous devions y réfléchir à nouveau avant de te laisser t'embarquer, peut-être, dans une existence parfaitement odieuse avec un inconnu...

– Mais tu ne le connais pas très bien non plus, laissa échapper Jeanne.

– Non, mais nous avons une plus grande expérience des hommes, dit Mabel d'un ton souverainement dédaigneux. Et ne pense pas un seul instant, Jeanne, que la question de sa richesse nous fasse quoi que ce soit. Papa est assez riche pour me faire une vie heureuse, que j'épouse ou non Clifford Lynne.

– Que l'une ou l'autre de nous épouse ou non Clifford Lynne, corrigea Letty avec quelque âpreté, et... »

On frappa à la porte. Letty, qui était tout près, l'ouvrit. C'était le valet de chambre.

« Il y a un monsieur qui vient voir Mlle Jeanne », commença-t-il.

Letty prit la carte de ses mains.

« Clifford Lynne, dit-elle haletante. (Et Jeanne se mit à rire.)

– Voilà une excellente occasion d'être fixées, Mabel, fit-elle non sans ironie. Après tout, il convient de le consulter ! »

Letty rougit et pâlit.

« Je te défends ! s'exclama-t-elle. Je ne te le pardonnerais jamais, Jeanne, si tu répètes un mot... ! »

Mais la jeune fille avait déjà franchi la moitié d'un étage.

Jeanne entra seule dans le salon, oubliant le murmure autoritaire qui avait suivi sa course. Elle avait une irrésistible envie de rire, et une comparaison domestique lui vint à l'esprit – mais si elle était Cendrillon, ni Letty ni la ronde Mabel ne pouvaient, même avec un effort d'imagination, passer pour ses sœurs laides.

Elle le trouva debout près d'une fenêtre qui donnait sur la pelouse, et il se retourna vivement en l'entendant ouvrir la porte. Avec sa brusquerie habituelle et sans préambule, il lui demanda :

« Puis-je vous voir ce soir ?

– Mais... oui, dit-elle. (Et puis elle se souvint.) Je serai seule. Les autres vont à Londres. »

Il se gratta le menton.

« À Londres ? (Il fronça le sourcil.) Mais cela n'a pas la moindre importance. C'est au cottage que je veux vous voir. Iriez-vous si je venais vous chercher ? »

Les convenances n'avaient jamais beaucoup compté pour Jeanne ; elle était si sûre d'elle, si certaine de la correction de son propre protocole, que l'opinion des autres lui importait peu.

Mais la proposition de Clifford ne s'accordait pas avec les idées qu'elle avait sur ce qui devait se faire.

« Est-ce nécessaire ? demanda-t-elle. Je viendrai si vous le désirez, car je sais que vous ne m'y inviteriez pas si vous n'aviez pas une raison particulière.

– J'ai une raison toute particulière, insista-t-il. Je veux vous faire rencontrer quelqu'un. Du moins, j'en ai l'intention. »

Il passa nerveusement sa main dans ses cheveux.

« Un ami à moi – un ami qui ne l'est pas tant que ça. »

Elle s'étonna de cette agitation et ne put que se demander quelle en était la cause exceptionnelle.

« Je viendrai vous chercher vers dix heures, fit-il. J'ai beaucoup réfléchi, Jeanne, et je suis assez soucieux. »

D'instinct, elle comprit qu'elle était elle-même la cause de cette préoccupation.

« Avez-vous changé d'avis ? » questionna-t-elle sur le mode ironique.

Il nia de la tête.

« À propos de notre mariage ? Non. Je n'ai jamais osé envisager la fin de cette sotte aventure. Si je n'étais pas intoxiqué par le sentiment du devoir... Tout cela d'ailleurs est en dehors de la question. Nous aurons à considérer la situation, ce soir, sous un angle nouveau. Tant qu'à faire, après avoir si grandement souffert...

– Souffert ? »

Il l'affirma d'un geste énergique.

« Par une sage précaution de la nature, dit-il avec simplicité, le malheur vous a été épargné de porter une longue barbe

dorée. Passe encore quand j'étais à mille lieues de tout, dans ma petite maison de Siangtan et pendant le voyage de retour. Mais, au contact de la civilisation... Pouvez-vous imaginer ce que c'est que de s'habiller pour dîner et de découvrir, en attachant un bouton de col, que vous avez fait disparaître une grande touffe de poils qui vous fait mal ?... Quoi qu'il en soit, c'est de l'histoire ancienne et maintenant... (il s'arrêta, gêné), je n'en suis pas fâché.

– Tout cela à cause d'une barbe ? » demanda-t-elle ingénument.

Il la regarda droit dans les yeux.

« Vous savez très bien qu'il ne s'agit pas de ma barbe, mais de vous. J'aimerais avoir le temps de vous étudier. Vous avez, probablement, très mauvais caractère...

– Affreux, fut son aveu mensonger.

– Et vous êtes sans doute vide et vaine, poursuivit-il avec le plus grand calme. Toutes les jolies jeunes filles sont vides et vaines : c'est une des leçons que j'ai apprises aux pieds de la vieille fille de tante qui m'a élevé. Mais, en dépit de ces inconvénients, j'ai comme de la sympathie pour vous. C'est drôle, n'est-ce pas ?

– Le contraire serait drôle, dit-elle en modelant son attitude sur la sienne. (Et il se mit à rire.) Avez-vous commis votre meurtre ? »

Il ouvrit de grands yeux.

« Mon meurtre ? Ah ! vous voulez parler de Fing-Su ? Non, je crois que ce soir encore j'aurai trop à faire », dit-il.

Et, bien que son ton fût sans émoi, elle frissonna, car il lui donnait l'impression d'un homme qui parlait très sérieusement.

« Il faut que je le tue. Mais ce soir… (Il hocha la tête.) Beaucoup de choses se passeront auparavant. Quand pouvez-vous m'épouser ? »

Il ne plaisantait pas, et cette question directe la fit rougir.

« Est-ce indispensable ? » demanda-t-elle, plutôt en détresse, car, maintenant, en face des conséquences logiques de son entreprise, la peur s'emparait d'elle. Cette question était très précise, et elle en éprouvait un pincement au cœur – pincement de crainte, pincement de joie. Mais ses façons étaient vraiment par trop commerciales, par trop dépourvues de l'atmosphère de tendresse qui enveloppe, généralement, ce genre de propositions, et elle lui en voulait un peu. Ainsi, l'offre était faite comme s'il s'agissait d'une affaire et retrouvait le caractère qu'elle avait à l'origine ; ainsi s'éteignait la petite lueur, la faible flamme romantiques dont ces derniers jours avaient illuminé sa vie.

« À votre guise, j'imagine, dit-elle froidement. Vous vous rendez bien compte, monsieur Lynne, que je ne vous aime pas plus que vous ne m'aimez.

– Cela va sans dire, riposta-t-il brusquement. Mais je vais vous expliquer : je n'ai jamais été amoureux. J'ai eu mes rêves et mes idéals, comme tout homme et toute femme, et vous vous rapprochez de la mystérieuse créature de mes songes autant qu'il m'est permis de l'espérer. Si je vous dis que j'ai de la sympathie pour vous, c'est que je le pense. Je ne suis pas dans cet état d'extase qui m'inciterait à baiser les traces de vos pas, mais c'est une forme de délire qui viendra peut-être plus tard. »

Pendant tout le temps qu'il avait parlé, ses yeux avaient souri d'une manière gentille, amicale, qui avait arrêté en elle l'évolution de son ressentiment. Il l'exaspérait et pourtant elle admirait sa loyauté et elle ne se sentait pas disposée à lui retourner le compliment, par dépit, et à lui dire que son cœur à elle était au moins aussi libre que le sien.

« C’est aujourd’hui lundi, dit-il. Nous nous marierons vendredi, par dispense spéciale. Vendredi sera un jour de malheur pour quelqu’un.

– Vous voulez vraiment dire vendredi ? demanda-t-elle angoissée de peur.

– C’est un peu rapide, je sais, mais les événements marchent plus vite que je ne le prévoyais », dit-il.

Il prit son chapeau sur la table où il l’avait posé en entrant.

« Je viendrai vous prendre à dix heures. Cela vous ennuie-t-il ? »

Elle fit un signe négatif.

« Et vous n’avez pas peur ? railla-t-il. (Puis il ajouta vivement :) Il n’y a pas de raison vraiment d’avoir peur, – pas encore !

– Vous me direz quand il faudra que je commence à avoir peur de vous, fit-elle en l’accompagnant jusqu’à la porte.

– Jamais, répliqua-t-il calmement. Je pensais à quelqu’un d’autre.

– Fing-Su ? »

Il se retourna rapidement.

« Vous lisez donc dans la pensée ? »

Il lui prit le bras et la pressa doucement. Le geste était tout amical, très fraternel et, sans qu’elle sût pourquoi, la fit presque pleurer.

Les deux sœurs surgirent on ne sait d’où, au moment où la porte se fermait sur Clifford, et raccompagnèrent Jeanne au salon.

« Tu ne lui as rien dit, n'est-ce pas ? lui demanda Mabel vivement. Tu n'aurais pas fait quelque chose d'aussi lâche, d'aussi sournois ? »

Jeanne la regarda, surprise.

« De quoi parlions-nous ? » dit-elle.

Elle était sincèrement désorientée ; elle avait tout simplement oublié la conversation qui avait eu lieu dans sa chambre.

« Letty était indignée en pensant que tu l'avais mis au courant de notre discussion, mais je lui ai dit : « Letty, Jeanne n'aura jamais commis une pareille infamie. »

– Au sujet de votre mariage avec lui ? demanda Jeanne, subitement au fait. Oh ! non, je l'avais oublié... Nous étions si occupés à fixer une date... M. Lynne et moi, nous nous marions vendredi.

– Bon Dieu ! » fit Mabel.

Ce sacrilège avait une excuse car, dans un moment de grande abnégation, elle avait décidé qu'elle serait Mme Clifford Lynne.

XVII

Les deux sœurs allèrent à Londres à six heures, et Jeanne, de sa fenêtre, fut profondément satisfaite de voir la limousine disparaître sur la route d'Egham. Elle prit son dîner toute seule et attendit avec impatience l'arrivée de Clifford Lynne. Elle était un peu déconcertée par son attitude. Le mariage restait toujours dans le cadre d'une opération commerciale. Sauf cette demi-caresse, il ne lui avait témoigné ni tendresse ni cette émotion charmée qui sont de règle même chez l'homme le plus maître de lui. Et pourtant, il n'y avait en lui presque rien de réservé ni de froid ; elle en était sûre. Néanmoins, entre eux, existait une barrière qu'il fallait abattre, un abîme que seule pouvait combler une affection mutuelle. Quelques brefs instants, la perspective de ce mariage conclu de sang-froid la terrifia.

Elle se tenait debout devant la porte entrouverte lorsqu'elle entendit son pas rapide sur le gravier ; elle s'assura qu'elle avait bien la clé dans son sac, ferma l'entrée doucement et vint à sa rencontre.

Soudain elle se trouva environnée de lumière.

« Pardon ! fit la voix de Clifford. J'étais à peu près certain que c'était vous, mais il fallait que je jette un coup d'œil !

– Qui d'autre vouliez-vous que ce fût ? demanda-t-elle en se laissant aller à côté de lui.

– Je ne sais pas » fut la réponse qui ne la satisfit pas.

Elle glissa son bras sous le sien, comme si elle accomplissait un geste tout naturel.

« Je suis, par nature, prudent et même soupçonneux, et il y a dans la campagne anglaise quelque chose de plus sinistre que ne le sont, pour un voyageur chargé d'un ballot de dollars mexicains, les mauvais parages du Honan. Là-bas, n'est-ce pas, vous savez où vous en êtes – soit en paix, soit en guerre avec vos voisins. Mais en Angleterre vous pouvez être tout le temps en guerre et l'ignorer. Est-ce que cela vous serait égal de marcher au milieu de la route ? Vous n'êtes pas effrayée ? demanda-t-il. (Et elle se mit à rire.)

– J'ai une foi invincible dans la police », dit-elle solennellement.

Elle l'entendit ricaner.

« La police ? Oui, elle est parfaite, dans la plupart des cas, surtout lorsqu'elle a affaire à des criminels notoires et à des crimes classés. Mais Fing-Su n'est pas un criminel notoire : c'est un personnage des plus respectables. Je me demande comment il se fait qu'il ne soit pas décoré ! Tournons à droite. »

Il n'avait pas besoin de le lui dire, car ses yeux, habitués à l'obscurité, avaient vu la sombre brèche qui menait à l'Ardoisière. Ce qui, naguère, n'était qu'une cahoteuse piste charretière s'était transformé en un chemin lisse et sablé. À quelques mètres au bas de l'allée, elle vit le fût allongé d'un réverbère.

« Oui, nous mettons le confort moderne, dit-il quand elle attira son attention sur cette nouveauté. Il n'y a que les méchants qui aiment l'obscurité ! Moi, qui suis de tempérament vertueux, je me sers de ces mille bougies pour publier ma droiture ! »

Soudain, il s'arrêta et elle fut bien obligée d'en faire autant.

« J'ai dit l'autre jour que Narth vous tenait et vous ne l'avez pas nié, dit-il. J'ai découvert, il y a quelques jours, comment il

vous tenait. Votre frère a été tué accidentellement au moment où il quittait le pays avec de l'argent pris dans la caisse de Narth.

– Oui, fit-elle à voix basse.

– C'est bien cela, hein ? »

Elle entendit son soupir de soulagement. « Qu'a-t-il bien pu s'imaginer d'autre ? » se demanda-t-elle.

« J'y suis, continua-t-il, tandis qu'ils reprenaient leur marche. Le refrain classique : « Après tout ce que j'ai fait pour vous... », n'est-ce pas ? Autrement, vous m'auriez envoyé promener. Je suis content. »

Il le dit si simplement, si sincèrement, qu'elle sentit le rouge lui monter au visage.

« Votre ami est-il arrivé ? demanda-t-elle.

– Oui, répondit-il brièvement. Il est arrivé il y a une heure, le... »

Il étouffa une imprécation.

« On jurerait... », commença-t-elle.

Mais tout à coup il saisit son bras et murmura :

« Ne parlez pas. »

Jeanne le vit regarder en arrière le long du chemin par où ils étaient venus, la tête penchée, à l'écoute, et son cœur se mit à battre et à lui faire mal. Puis, sans l'avertir, il la conduisit sur le bas-côté de la route, sous un grand sapin, et la poussa derrière l'arbre.

« Ne bougez pas », dit-il de la même voix basse.

Presque aussitôt il disparut, frayant son chemin silencieusement, d'arbre en arbre, sur un tapis d'aiguilles de pin. Sidérée,

elle le suivit du regard. Elle ne voyait rien que le pâle ciel nocturne derrière une ceinture de grands pins et le reflet de ce ciel dans une eau dormante qui s'était accumulée sur le bord de l'allée. Elle n'était pas nerveuse, d'ordinaire, mais, à ce moment, elle sentait trembler ses jambes, et sa respiration était contenue. Au bout de quelques instants elle le vit qui émergeait des ténèbres, tout près d'elle.

« Ce n'était rien, dit-il, mais elle remarqua qu'il continuait à parler bas. J'ai cru entendre quelqu'un qui nous suivait. Je ferai couper ces arbres demain ; on y est trop bien caché. »

Quelque chose passa devant eux avec un sifflement de fouet. Ensuite, un bruit sourd, puis un silence. Il prononça des mots dans un langage étranger, recula et, se hissant, arracha un objet d'un pin.

« Un coutelas, murmura-t-il. Je vous dis que ces assassins du Yunnan ont le compas dans l'œil, et ces brigands voient dans le noir ! Où est l'agent de police le plus voisin ? »

Malgré elle, elle tremblait.

« La patrouille ne passera pas ici avant une heure, balbutia-t-elle. Quelqu'un a-t-il lancé un couteau ?

– Pas avant une heure, hein ? dit-il presque gai. Le ciel est avec moi ! »

Il prit quelque chose dans sa poche ; dans la pénombre, on eût dit un gros cylindre d'argent ; elle le vit fixer l'objet au bout d'un long pistolet noir.

« Il ne faut pas alarmer les voisins », dit-il, et, s'écartant d'elle, de nouveau il disparut dans l'obscurité.

Elle s'arrêta, le cœur palpitant, et soudain : « *Plop* ».

Le cri de douleur qui suivit était étonnamment proche. Elle entendit sur l'allée sablée un bruissement de pieds, de moins en

moins marqué. Quand ce fut fini, Clifford la rejoignit et il ne cessait pas de regarder le tube d'argent.

« Touché ! mais pas sérieusement, dit-il. Je suis content de ne pas l'avoir tué. Il eût fallu, ou bien que je l'enterre dans le bois, au risque d'un scandale, ou bien que je le conduise chez le commissaire, au risque d'ameuter les journaux.

– Vous l'avez atteint ? demanda-t-elle.

– Oh ! oui, et bien... fit-il avec inconscience. Je crois qu'il était seul. »

De nouveau il la prit par le bras et la conduisit le long de l'allée. Ils marchèrent rapidement vers l'Ardoisière. Aucun signe de vie : les volets fermés donnaient aux fenêtres un aspect inanimé, et même le bruit assourdi de l'explosion n'avait provoqué ni l'intérêt ni la curiosité de l'hôte de Clifford Lynne.

Il attendit presque une minute sur le seuil du cottage, l'oreille tendue.

« Je crois qu'il n'y avait qu'un seul homme, reprit-il avec un soupir de soulagement, et c'était sans doute un guetteur qui avait le dessein de mettre à profit la visibilité bien connue des ténèbres pour s'exercer à la cible ! Vous n'avez pas peur ?

– Si, j'ai peur, répondit-elle, et terriblement...

– Moi aussi... Je m'en veux de vous avoir fait courir ce risque, mais je ne pensais pas qu'il y eût danger – pour le moment, du moins. »

Il mit la clé dans la serrure et ouvrit la porte. Ils se trouvèrent dans un étroit passage d'où, tandis qu'il allumait l'électricité, elle aperçut deux portes, l'une à droite, l'autre à gauche.

« Nous y voilà. »

Il prit les devants, tourna la poignée de la porte de gauche et la poussa brusquement.

La chambre était meublée de neuf et bien meublée. Deux grosses lampes en saillie jetaient du plafond, à travers leurs globes opalins, une lumière diffuse.

Assis devant le feu de bois, se trouvait un homme de haute taille. Elle estima qu'il avait soixante ans et qu'il était bizarrement attifé. Par-dessus une paire de pantalons aux plis nets, il portait une vaste robe de chambre rouge derrière laquelle faisait tache la blancheur d'une chemise raide. Il n'avait ni col, ni cravate, et un veston impeccable pendait au dos d'une chaise. Quand s'ouvrit la porte, il leva les yeux, cessa de fumer sa courte pipe en terre et regarda fixement, froidement le visiteur.

« Voici Mlle Jeanne Bray », dit Lynne, laconique.

Le grand inconnu se leva pesamment, et la jeune fille remarqua son visage à multiples mentons, l'air penaud d'un collégien pris en faute.

« Et maintenant, Jeanne, fit Lynne d'un ton sévère, je tiens à vous faire faire la connaissance d'un de vos parents. Permettez-moi de vous présenter feu Joe Bray, mort en Chine, vivant en Angleterre ! »

XVIII

Jeanne, muette, se contentait de regarder son parent de tous ses yeux. Joe Bray ! Un fantôme ne lui aurait pas causé plus de saisissement.

Il tourna vers Clifford sa mine confuse.

« Un peu de cœur, Cliff, allégua-t-il faiblement, un peu de cœur !

– J'ai du cœur et une tête aussi, voilà mon avantage sur vous, vieux toqué de conspirateur ! »

Les yeux clignotants de Joe passèrent de Clifford à la jeune fille.

« Voilà l'histoire... commença-t-il d'une voix forte.

– Asseyez-vous, fit Clifford en lui montrant une chaise. J'ai entendu vos explications six fois ; je ne crois pas que je supporterais la septième. Jeanne, voici le véritable Joseph Bray de la Concession du Yunnan. Vous pouvez donner contrordre si vous avez commandé un deuil quelconque.

– Voilà l'histoire..., recommença Joe.

– L'histoire est tout autre », interrompit Lynne.

De l'œil, il faisait à Jeanne un petit signe qu'elle avait déjà remarqué une fois.

« Ce Joe Bray est un romantique. (Il dirigea vers le bonhomme interdit un doigt accusateur.) Il a juste assez de cervelle pour rêver. Et l'un de ses rêves insensés était de me marier au sein de sa famille. Pour me pousser à cet acte de désespoir, il a inventé un conte à dormir debout au sujet de sa mort prochaine.

Pour l’accréditer, ce conte, – il me l’a avoué, – il s’est procuré le concours d’un charlatan marron de Canton capable, pour le prix d’un double whisky, de certifier qu’un homme est fou.

– Voilà l’histoire... tenta Joe d’une voix encore plus forte.

– Aussitôt qu’il a été débarrassé de moi, continua l’autre, impitoyable, il est allé en cachette à Canton avec son complice de médecin et il a couru derrière moi par le bateau suivant, après avoir donné l’ordre d’envoyer, dès qu’il aurait atteint l’Angleterre, un télégramme annonçant sa mort. »

Ici, Joe se défendit violemment.

« Vous ne vous seriez jamais marié, hurla-t-il, si je n’avais pas fait ça. Votre cœur est de pierre, Cliff ! Les vœux d’un mourant ne vous font pas plus d’effet qu’une pichenette sur la peau d’un éléphant. Ma mort était nécessaire. J’avais dans l’idée d’assister au mariage et de vous faire une surprise...

– C’est scandaleux, Joe, dit Clifford gravement. Vous êtes de ces gens qui ne peuvent pas se tenir tranquilles. »

Il se tourna vers Jeanne, en se mordant les lèvres.

« J’avais mes doutes lorsque je n’ai pas vu sa mort annoncée dans les journaux anglais. Joe n’a pas beaucoup d’importance aux yeux du reste de l’univers, mais il a, en Chine, un nom qui compte, et je m’attendais au moins à quelques lignes de regret « de notre correspondant spécial à Canton ». Et puis, quand, dans le *North China Herald*, j’ai lu que M. Joe Bray avait loué un appartement sur le *Kara Maru*...

– ... sous le nom de Miller, murmura Joe.

– Je ne sais pas sous quel nom, mais l’un des reporters a vu embarquer vos bagages et vous a reconnu dans la rue, si bien que le camouflage n’était pas aussi réussi que vous le pensiez. »

Joe soupira. De temps à autre, ses yeux s'étaient dirigés vers la jeune fille, furtivement, timidement, mais maintenant il prenait le parti de la regarder en face.

« Je dois dire (sa grosse tête se balançait dans un mouvement d'admiration éperdue), je dois dire, Cliff, que vous avez le dessus du panier ! Elle ressemble un peu à ma sœur Élise qui est morte voici vingt-huit ans. D'un autre côté, elle a le nez de mon frère Georges...

– Vous n'allez pas m'embarquer sur une autre piste, avec vos ressemblances, dit Clifford. Vous êtes un méchant bonhomme...

– Ingénieux, murmura Joe, pas méchant. Voilà l'histoire... »

Il s'arrêta, dans l'espoir évident d'une interruption qui ne vint pas, et il se trouva au bout de son rouleau.

« J'ai eu beaucoup de déceptions dans la vie, jeune fille, commença-t-il sur le mode doctoral. Prenez Fing-Su ! Ce que j'ai fait pour ce garçon-là, personne ne le sait, sauf lui et moi. Et quand Cliff m'a dit quel type c'était, vous m'auriez renversé d'une chiquenaude. J'ai été bon et généreux pour ce drôle, je le reconnais... »

Le laissant à ses propos incohérents, Jeanne commençait à y voir clair.

Joe Bray vivant, c'était la fin de tous les projets de Narth. Mais elle, dans quelle mesure en serait-elle atteinte ? Elle se le demandait. Elle admettait, avec un sentiment de désarroi, que son mariage n'avait plus de raison d'être, et elle était douloureusement surprise de découvrir que cette conséquence n'allait pas, pour elle, sans amertume.

Ses yeux rencontrèrent ceux de Clifford Lynne et s'abaissèrent – car il lui semblait que, dans ce bref coup d'œil, il avait deviné sa pensée.

« Quand j'ai compris ce que j'avais fait, je lui ai dit : « Cliff, je suis désolé. » Est-ce vrai ou non, Cliff ? J'ai dit : « Si j'avais su ce que je sais maintenant, je ne me serais jamais défait de ces parts. » Est-ce vrai ou non, Cliff ? Penser que ce chien – et je l'appellerais d'un autre nom si vous n'étiez pas là, jeune fille – s'est mis dans la tête ces idées stupides et scélérates ! »

Jeanne commençait à comprendre. « Un butor romanesque », avait dit un jour Clifford, du vieux bonhomme. Elle voyait maintenant par l'effet de quelle savante diplomatie les choses en étaient venues au point où elles en étaient. Joe avait inventé sa propre mort pour assurer l'alliance de l'homme qu'il aimait avec un membre de sa famille, et il était assez émouvant de supposer que cette « famille » elle-même était, en grande partie, un produit de son imagination, il avait connu Stephen Narth de nom, et il lui avait fait l'aumône. Il avait dû entendre parler des filles de Stephen, mais l'existence de Jeanne, elle était fondée à croire qu'il la connaissait tout juste.

« Est-ce que M. Narth sait que vous êtes... (Elle hésita à dire « vivant » et trouva, à la place :) « de retour en Angleterre ».

Joe hocha la tête, et ce fut Clifford qui répondit.

« Non, et Narth ne doit pas le savoir. Je garde Joe ici un jour ou deux, jusqu'à ce que la situation se soit développée. Et surtout, Jeanne, Fing-Su ne doit pas le savoir. Ce naïf indigène a accepté la nouvelle de la mort de Joe sans sourciller. Pour l'instant, tous ses efforts tendent à s'assurer la part de fondateur qui lui donnera le contrôle de la Société.

– Est-ce qu'il aurait réellement ce contrôle ? » demanda-t-elle, troublée.

Il fit un signe affirmatif.

« Cela paraît absurde, mais c'est ainsi, dit-il gravement. Si Fing-Su peut obtenir cette part, il lui serait facile de se débarrasser de moi, de prendre le contrôle complet de la Société et, bien que naturellement il soit responsable devant la loi de ce qui est dû aux porteurs d'actions ordinaires, il pourrait, en fait, distraire dix millions de livres pour son propre usage. »

Elle hocha la tête, navrée.

« Mais il ne lui est pas possible d'acheter cette part supplémentaire, n'est-ce pas, Clifford ? »

Il fit « si » de la tête.

« Il n'y a qu'un seul moyen pour lui d'obtenir ce contrôle, dit-il lentement, et j'espère qu'il ne le découvrira pas. »

Il ne s'expliqua pas davantage. Peu après, il disparut dans la cuisine pour faire du café, et la jeune fille resta en tête-à-tête avec le grand Joe – situation qui promettait d'être sérieusement embarrassante, car Joe se leva et ferma soigneusement la porte derrière son associé.

« Comment vous plaît-il ? » murmura-t-il d'une voix rauque en se rasseyant.

Question à laquelle il était gênant de répondre.

« Il est très gentil, dit-elle sur un ton qu'elle voulait neutre.

– Oui... oui. (Joe Bray se gratta le menton.) C'est un bon garnement, un peu dur avec les autres, mais un bon type. (Il darda son regard sur elle.) Ainsi, vous êtes une des nôtres ? Bravo ! Vous êtes le genre de femme que j'aurais choisi. Comment sont les autres ? »

Il lui épargna l'embarras d'une réponse, car il poursuivit :

« Oui, Cliff est dur ! Une petite goutte de gin n'a jamais fait de mal à personne : acceptez-la de moi, mademoiselle. C'est bon pour les reins, d'abord... Mais son scrupule... enfin, vous comprenez, « scrupule » n'est pas le mot exactement... Bref, il n'aime pas voir traîner les bouteilles. »

Elle imagina que pareil spectacle ne présentait pas le même inconvénient pour Joe Bray.

« Oui, je suis heureux qu'il vous ait choisie...

– À vrai dire, monsieur Bray, c'est moi qui l'ai choisi, dit-elle, riant à demi, (Et il ouvrit plus grands ses yeux pâles.)

– Vraiment ? C'est *vraiment* vous ? Eh bien ! ce n'est pas un mauvais garçon. Le revolver un peu trop prompt, mais c'est la jeunesse ; toujours prêt à tuer quelqu'un. Vous aurez beaucoup d'enfants, j'en suis sûr, mademoiselle. »

À ce moment revint un Clifford Lynne très aimable, avec un plateau d'argent battant neuf, chargé d'une cafetière d'argent et de tasses également battant neuves. Il mit le plateau sur la table et il avait à peine retiré sa main qu'un petit bruit sec se produisit, si rapproché du bruit qu'avait fait le plateau en le posant, que Jeanne l'entendit à peine. Elle vit Cliff regarder du côté des fenêtres aux volets clos, et porter le doigt à ses lèvres pour intimer le silence.

« Qu'est-ce que c'est, Cliff ? »

Le vieillard leva les yeux rapidement avec une expression de saisissement.

Clifford tira le rideau, et pour la première fois la jeune fille vit les volets d'acier : chacun d'eux avait, comme ornement, une longue bosse ovale.

« Ne parlez pas », murmura-t-il.

Et, étendant la main, il éteignit les lumières.

La pièce était à présent dans une obscurité complète, mais soudain elle vit, à la place d'une des bosses, une étroite ouverture : Clifford Lynne avait ôté ce qui masquait une meurtrière.

La lune s'était levée et, à travers la fente, il pouvait surveiller l'espace découvert devant la maison. Personne en vue ; les yeux fixés à la meurtrière, il attendit. Bientôt, sa patience fut récompensée. Une silhouette sombre remuait à l'abri des arbres et tournait en rond vers le cottage. Maintenant, il en voyait une autre, puis une troisième, et tandis qu'il scrutait, une tête se dressa à quelques centimètres de lui. Évidemment, l'homme s'était tenu accroupi sous la fenêtre. À la lueur de la lune, le guetteur vit la tête ronde et presque rase, le nez épaté et les pommettes saillantes d'un coolie chinois qui, d'une main, tenait un petit paquet attaché par une ficelle à son poignet, et, de l'autre, un morceau de fer en forme de faucille.

Il se souleva avec son outil, accrocha la gouttière de fer et, déployant une force extraordinaire, qui en d'autre temps aurait suscité l'admiration de Lynne, se hissa jusqu'au toit. Clifford attendit jusqu'à ce que les pieds pendants du grimpeur eussent disparu, passa silencieusement au fond du cottage et, de là, gagna l'extérieur. Ce faisant, il aperçut le luisant de l'acier dans le clair de lune qui brillait au-dessus de la ceinture de sapins. À cet endroit, les bûcherons avaient travaillé tout le jour et les souches des arbres faisaient une tache blanchâtre dans la clarté lunaire. Mais à quelque cinquante mètres du cottage les taillis étaient encore épais. L'habitation était cernée ; néanmoins il n'hésita pas et, tout en se tenant à l'abri de la construction, il atteignit un point d'où il pouvait observer la ligne du toit. Il venait à peine d'arriver à ce poste quand il vit une tête surgir au-dessus de la charpente, et bientôt, se détachant au clair de lune, le Chinois qui avançait rapidement vers la cheminée carrée.

Il avait de nouveau vissé le « silencieux » au bout de son pistolet.

Plop !

L’homme sur le toit chancela, se balança un moment et puis, perdant pied, glissant le long des ardoises compactes, tomba presque à ses pieds en gémissant. Il entendit un chuchotement montant du côté des arbres où se cachaient les guetteurs, aperçut une forme qui courait à découvert et tira.

Instantanément, ce fut le sauve-qui-peut. Les prouesses de Clifford au tir n’étaient pas ignorées de ces hommes.

Il attendit encore, pensant que l’attaque allait se développer. Puis, du fin fond de l’allée, lui parvint le vacarme d’un camion qu’on mettait en marche, le grincement de l’embrayage et le geignement de la machine qui partait. Le baragouin aigu d’un passager en retard qui avait sauté dans le camion démarré leva les doutes de Clifford ; les assaillants battaient en retraite et son attention se porta sur la forme inanimée qui gisait à terre.

Regagnant l’intérieur de la maison, il appela Joe, et les deux hommes transportèrent le blessé dans la cuisine.

« Fing-Su les a conduits ici dans un camion automobile », dit-il.

Plus tard, il apprit que le véhicule était un autobus dont on se servait à l’établissement de Peckham pour conduire les ouvriers à la campagne.

« Est-il mort ? » demanda Joe.

Clifford fit un signe négatif.

« Non. La balle l’a touché juste au-dessus du genou ; il n’a pas plus de mal que cela. (Il pansa la blessure avec un linge.) La chute du haut du toit l’a étourdi. Holà, l’homme ! s’écria-t-il en chinois, tandis que le coolie ouvrait les yeux et se mettait à regarder de l’un à l’autre.

– Je suis mort, soupira-t-il. (Et son visage se plissa de peur lorsqu’il eut reconnu Lynne.)

– Qui t’a fait venir ici ?

– Personne ! Je suis venu de mon plein gré, fit le Jaune. *(*Clifford grimaça d’une manière qui n’était pas agréable à voir.)

– Tout à l’heure, je te mènerai dans le bois, j’allumerai un petit feu sur ta figure et tu parleras, mon ami. Mais, pendant quelques instants, tu vas rester ici avec Shi-Su-Ling. »

Il donnait au pauvre Joe Bray son nom de là-bas, qui n’était pas particulièrement flatteur.

Revenu vers la jeune fille, il pensait la trouver très agitée, et fut agréablement détrompé. Mais elle savait qu’il s’était passé quelque chose d’anormal, et elle avait deviné que ce « quelque chose » était la suite naturelle de l’incident qui, au commencement de la soirée, s’était traduit par le jet du coutelas.

« Oui, acquiesça Cliff. C’était un Chinois qui voulait être quitte avec moi. Je crois que je ferais mieux de supprimer le café et de vous reconduire chez vous. Ils sont partis maintenant, ajouta-t-il à la légère.

– *Ils ?* Combien étaient-ils donc ? » demanda-t-elle.

Il n’y avait aucun avantage à la tromper. Il valait mieux même, à son avis, qu’elle connût l’étendue du péril.

« Pour l’attaque, plus d’une douzaine, sans doute, et je ne sais pas ce qu’ils espéraient prendre...

– Vous, fit-elle en appuyant. (Et il l’admit.)

– J’imagine vraiment que le butin c’était moi. L’important est qu’ils soient partis et qu’il n’y ait plus rien à craindre. »

Il contemplait son visage et elle eut le sentiment qu’il procédait à un examen final.

« Laissez-moi vous dire, d’abord, une chose qui va vous alarmer, poursuivit-il. Il n’y a aucun intérêt à tourner autour du

pot. Rien n’arrêtera Fing-Su, tel que je le connais. Si la pensée entre dans sa grosse tête que je vous aime bien – et c’est vrai – il est très capable de s’en prendre à vous. Cela vous effraie-t-il ? (Elle hocha la tête.)

– Je manque sans doute d’imagination, dit-elle, mais je n’ai pas peur. »

Il ouvrit un meuble d’acier dans un coin du salon et en retira un objet noir et rond, grand comme un gros pruneau.

« Je vous demande de rester chez vous et de ne pas sortir à la nuit. Je vous demande aussi de mettre cette boule dans votre chambre, quelque part à portée de votre main. S’il y a un danger quelconque, jetez-la par la fenêtre : ce n’est pas très lourd. »

Elle sourit.

« Une bombe ?

– Pas exactement ce qui s’appelle une bombe. Elle pourrait vous faire un peu de mal si elle éclatait près de vous, et je ne vous dis pas de la placer sous votre oreiller. De jour, enfermez-la à clé dans un tiroir ; la nuit, posez-la de façon à pouvoir l’atteindre facilement. Vous êtes épouvantée ? lui reprocha-t-il.

– Non, je ne le suis pas, protesta-t-elle avec indignation. Mais vous admettrez que vous faites tout ce qu’il faut pour que je le sois. »

Il lui tapota l’épaule.

« Arrivera-t-il quelque chose ce soir ? » questionna-t-elle en prenant l’objet et en le plaçant avec beaucoup de soin dans son sac.

Il hésita.

« Je ne le crois pas. Fing-Su ne fait rien ni vite ni à fond. »

Elle chercha Joe Bray du regard pendant que Clifford l'accompagnait à la porte.

« Je voulais dire bonsoir…

– Joe est occupé, dit-il. Vous verrez bien assez souvent ce vieux diable, – trop souvent. N'oubliez pas ceci, pourtant : Joe ignore ce que c'est que la peur. C'est un lâche, moralement, et un toqué, mais je l'ai vu se mesurer contre cinq cents fanatiques déchaînés avec une carabine et un couteau pliant. »

Ils descendirent rapidement l'avenue, Clifford balayant le sable avec sa lampe. Il ne tarda pas à apercevoir les lourdes traces du camion ; elles conduisaient à la route et ensuite elles suivaient la direction de Londres. Quand ils furent en vue de Sunni Lodge il s'arrêta.

« Montrez-moi donc votre chambre à coucher. Peut-on la voir d'ici ? (Elle la lui désigna du doigt.) Au dernier étage, hein ? fit-il soulagé. Qu'est-ce que c'est que la chambre à côté, celle qui a des rideaux blancs ?

– C'est la chambre de la fille de cuisine, expliqua-t-elle. Du moins c'est la chambre où habite la fille de cuisine quand il y en a une. En ce moment nous avons deux domestiques en moins à Sunni Lodge. »

Il jeta un coup d'œil rapide sur le reste de la maison, et il en fut moins satisfait. Il était même facile, à ce qu'il constata, d'atteindre le dernier étage, car Sunni Lodge était une de ces étranges demeures telles que se plaisent à les dessiner les architectes esthètes. Il y avait un petit balcon de pierre ici, là une tourelle et, suprême danger, une longue gouttière en fer qui descendait du toit jusqu'au sol.

Il attendit que la porte fût fermée, et se hâta de revenir à son cottage.

Joe, assis dans la cuisine, fumait une pipe et échangeait en chinois, avec le blessé, des propos acerbes.

« Vous ne ferez pas parler ce coolie-là, dit Joe, dégoûté, mais je le connais : il s'appelle Ku-t'chan. C'est un ancien employé du dépôt de Fu-Weng. Je l'ai remis tout de suite. Mon cas est curieux, Cliff, confessa-t-il avec complaisance, je n'oublie jamais un visage. J'ai une mémoire comme celle de ces caissiers qu'on trouve dans les magasins. À l'instant où j'ai vu ce gars, j'ai dit : « J'te connais, mon petit : t'es Ku-t'chan » et il ne l'a pas nié. Pas la peine de le questionner, Cliff : il est aussi muet qu'un poisson frit.

– Vous pouvez reprendre votre lecture, Joe, dit Clifford brièvement. (Et il ferma la porte de la cuisine sur son associé, puis prit sa place sur la chaise.)

– Maintenant, Ku-t'chan, ou quel que soit ton nom, parle et parle vite, parce que, dans quatre heures, il fera jour et il n'est pas bon que quiconque me voie enterrer un Chinois dans les bois. Et tu seras enterré.

– Maître, dit l'homme, pourquoi me tuer ?

– Parce que, fit Clifford lentement, si je te laisse la vie et que tu dises au commissaire que j'ai tiré sur toi, cela me ferait du tort. »

En un quart d'heure, Ku-t'chan dit tout ce qu'il savait, pas grand chose, du reste, mais plus qu'assez pour apaiser Clifford Lynne.

Il installa l'homme confortablement pour la nuit, s'assura qu'après ses aveux il ne tenterait pas de s'évader et retourna près de Joe. Le gros homme leva les yeux sur lui.

« Vous sortez ? demanda-t-il, dépité. Quelle idée, Cliff ! J'ai beaucoup de choses à vous dire.

– Ne perdez pas cet homme de vue. Il est peu probable qu'il vous donne du fil à retordre, dit Clifford rapidement. Je ne sais pas quand je rentrerai, mais sans doute avant l'aube. Vous savez comment on fait un lit de ce divan, si vous voulez dormir ?

– Mon point de vue est... », commença Joe, justement exaspéré.

Avant qu'il ait pu faire connaître son point de vue, Clifford Lynne était parti.

XIX

Stephen Narth et ses filles ne rentreraient pas avant trois heures du matin. La première intention de Jeanne fut d'attendre leur retour avant de se mettre au lit, mais elle se dit que, malgré les éventualités romanesques de cette nuit, malgré l'étrangeté possible des aventures qui de l'Ardoisière pouvaient lui advenir à elle et à Sunni Lodge, malgré les redoutables événements qui s'étaient déjà déroulés dans la soirée, elle avait la charge du ménage de Stephen Narth et de sa bonne administration. Aussi, bien qu'elle ne comptât pas dormir, elle monta se coucher.

Trois domestiques logeaient au fond de la maison. Le valet de chambre occupait au-dessus du garage une partie de l'appartement destiné au chauffeur et pratiquement, séparé du corps principal. Bien qu'il fût d'âge mûr et d'un naturel assoupi, elle était contente de le savoir tout près, car, malgré ses dénégations, elle était un peu effrayée.

Elle laissa la lumière allumée dans le hall et, pour une fois, n'éteignit aucune des lampes de palier. Elle ferma ses rideaux de fenêtre, fit le lit et se sentit soudain terriblement lasse ; pourtant, elle resta assise une demi-heure sur son lit sans se déshabiller, jusqu'à ce que, n'y tenant plus, elle se levât et, lentement, commençât de se dévêtir. Elle fit l'obscurité et, une fois couchée, pendant une autre demi-heure, elle s'efforça vainement de diriger ses pensées sur un plan propice au sommeil. La maison était pleine de bruits bizarres. Elle s'imaginait qu'elle entendait, sur le palier, un chuchotement de voix animées. Un craquement de parquet la fit se dresser de peur.

Elle se rappela alors la boule noire, pareille à un pruneau, que lui avait donnée Clifford et, se levant, elle tourna la lumière,

prit l'objet dans son sac et le mit sur la table à côté de son lit. L'idée que cet homme fort et froid se trouvait quelque part à sa portée apaisa ses esprits, et bientôt elle fut plongée dans l'engourdissement du sommeil...

Il y avait quelqu'un dans la chambre à côté ; elle se retrouva assise sur son lit et en proie à cette certitude ; son visage était moite de frayeur. De nouveau le bruit recommençait... Le faible frôlement d'un corps, le long du mur mince, accompagné d'un petit grincement, comme si le personnage qui s'était glissé là avait bougé une table... Elle connaissait cette table – près du lit, un petit meuble boiteux, en bambou, qui, avec une armoire de quatre sous et le lit pesant, constituaient la parure de cette chambre de domestique.

Elle se leva avec mille précautions, alluma et, sur la pointe des pieds, s'en fut écouter à la porte. Pas un son : sans doute les caprices désordonnés d'un rêve.

Elle n'avait qu'une seule chose à faire : s'assurer que la pièce était vide.

Elle fit jouer la clé, ouvrit la porte toute grande et recula en poussant un cri.

Debout, en plein dans l'entrée, une grande forme bizarre, nue jusqu'à la ceinture, ses grands bras pendants. Elle fixa une seconde des yeux noirs et obliques, puis, avec un nouveau cri, chancela. Avant qu'elle ait pu se rendre compte de ce qui s'était passé, l'homme avait bondi sur elle, la ceinturant d'un bras vigoureux et de l'autre lui fermant la bouche. Elle se débattit éperdument et elle vit, par-dessus l'épaule de son assaillant, un second et puis un troisième individu. Alors, trop tard, elle se souvint de la bombe. Elle ne pouvait pas s'arracher à l'étreinte d'acier qui l'enserrait. Un des hommes tira vivement du lit une couverture qu'il étendit brutalement à terre ; l'autre, qui la tenait, marmonna quelque chose, et le troisième Chinois enroula,

à plusieurs reprises, un épais mouchoir de soie autour de sa bouche. Et puis, soudain, le bras qui l'entourait se desserra.

Elle regardait de tous ses yeux le mauvais visage, et elle vit que la bouche était ouverte dans une étrange et hideuse grimace ; elle vit aussi d'énormes mains qui s'agitaient comme pour repousser une horrible apparition. Elle tourna la tête dans la direction où les yeux étaient accrochés : Clifford Lynne se tenait à l'entrée, les mains aux hanches, et dans chacune d'elles un instrument de mort.

XX

Jeanne avait la sensation qu'elle s'était évadée de ce monde, en plein effroi, et qu'elle y revenait douloureusement oppressée par un sentiment de vive appréhension. Elle découvrit qu'elle était dans son lit... Il s'agissait donc d'un rêve terrifiant ? Mais la lumière était toujours allumée, et un homme se tenait au pied du lit, la considérant avec gravité. Elle se souleva sur son coude, fut prise d'un vertige et puis regarda l'homme d'un air rébarbatif.

« Bonjour, fit Clifford Lynne gaiement. Vos danseuses de parentes font l'école buissonnière. »

En se tournant, elle vit qu'une pâle lueur d'aurore blanchissait les fenêtres.

Son visage était moite ; un verre à demi rempli d'eau était posé sur la table, près du lit.

« Monsieur Lynne... (Elle essayait de rassembler ses pensées.) Où... où... ? (Elle ouvrit de grands yeux et regarda autour de la chambre.)

– J'ai peur de vous avoir réveillée. Non ? demanda-t-il, sans prêter attention à la question qu'elle avait posée. Je suis un voleur maladroit, bien que rien ne soit plus facile que d'entrer dans cette pièce par la porte à côté. M'avez-vous entendu ? »

Elle fit lentement « oui » de la tête.

« C'était donc vous ? » demanda-t-elle d'un ton hardi.

Il mordit sa lèvre pensivement, tout en continuant *à* la regarder.

« Je suis irrémédiablement compromis, vous en avez conscience, j'imagine ? dit-il. Je suis grimpé chez vous, en pleine nuit, je vous ai couchée, et nous voilà tous les deux, dans le petit jour gris ! Je frémis à l'idée de ce que dira Stephen, ou de ce qu'imaginera cette potelée de Mabel. Quant à Letty (il haussa les épaules), je ne pense pas qu'elle étende jusqu'à moi sa charité bien connue. »

Elle fit un effort pour s'asseoir, sa tête vacillante entre les mains.

« Tournez-vous toujours tout en plaisanterie ? demanda-t-elle. (Et elle frissonna tandis que les événements de la nuit s'amoncelaient dans sa mémoire.) Où sont ces affreux bonshommes ?

– Ils ne sont pas aussi affreux qu'ils en ont l'air. En tout cas, ils sont partis. Ils sont passés par la fenêtre et aucun d'entre eux n'est sérieusement blessé – je suis heureux de vous l'annoncer. J'ai déjà sur les bras un imbécile de coolie malade et je n'ai pas l'intention de transformer l'Ardoisière en une maison de convalescence pour les classes criminelles de Chine. »

Il inclina la tête et écouta ; son oreille fine avait distingué le grincement éloigné d'une auto.

« On dirait Stephen et ses deux grâces. »

À ces mots, elle leva les yeux.

« Qu'allez-vous faire ? demanda-t-elle, consternée. Vous ne pouvez pas rester ici. »

Il eut un rire étouffé.

« Voilà bien les femmes ! Se préoccuper des convenances dans un pareil moment ! »

Puis, à l'improviste, il s'avança vers elle et, posant sa main sur sa tête agitée, il lui caressa les cheveux.

« Regardez comme je vais calculer mon affaire », dit-il.

Et en un instant il était déjà loin.

Elle entendait la voiture, maintenant, et, sortant du lit, elle marcha jusqu'à la fenêtre, dont les rideaux avaient été ouverts. Deux phares brillants étaient en vue ; ils s'engagèrent dans l'allée. Au même moment elle reconnut le bruit sourd de la porte d'entrée qui se fermait, et elle vit Clifford Lynne se précipiter à travers l'allée, vers l'abri que lui offrait un massif de rhododendrons. Juste avant qu'il fût hors de vue, la voiture s'arrêtait à la porte, et Stephen Narth en descendait.

D'où elle était, elle voyait le petit groupe : Stephen avec sa blanche chemise d'habit qui faisait une tache pâle, les deux jeunes filles dans leurs toilettes du soir trop luxueuses. Elle ne distinguait pas la figure de Narth, mais quelque chose, dans son attitude, lui parut curieux – une certaine hésitation nerveuse dans le geste. Il n'avait pas l'air d'être pressé de rentrer. Il tourna deux fois autour de la voiture, parla au chauffeur, et quand il pénétra dans le hall, à contrecœur, les pas des jeunes filles se faisaient entendre déjà dans l'escalier.

Letty et Mabel couchaient à l'étage au-dessous. Elle perçut la voix pointue de Letty, à qui la colère faisait hausser le ton et les inflexions plus graves de sa sœur aînée. Puis M. Narth se mêla à la conversation.

« ... Elle va sûrement bien, disait Letty sur un diapason aigu. Ne sois pas ridicule, père. »

Jeanne traversa la chambre et ouvrit sa porte.

« Pourquoi n'irait-elle pas bien ? demanda Mabel. Sottises et balivernes que tout cela, père ! Tu vas la réveiller tout simplement... C'est grotesque ! »

Les pas pesants de Stephen montaient l'escalier et Jeanne ferma la porte, songeuse. Bientôt on frappa et elle ouvrit.

« Eh bien ! fit Narth d'une voix rauque. Ça va ? »

Son visage avait une pâleur de spectre, sa lèvre inférieure frémissait et il avait mis ses mains dans ses poches pour qu'elle ne les vît pas trembler.

« Tout va bien ? grogna-t-il à nouveau.

– Oui, monsieur Narth.

– Rien de cassé, hein ? »

Il avança le cou dans un mouvement bizarre, un mouvement d'oiseau, et il la dévisagea.

« Tout va bien, Jeanne ? »

Sa voix était si pâteuse, ses manières si étranges, qu'elle le crut ivre. Pourtant, il ne donnait aucun autre signe de désordre.

« Personne ne t'a dérangée ? Parfait... Les petites t'ont réveillée, sans doute ? Bonne nuit, Jeanne. »

Il descendit l'escalier en trébuchant, et elle ferma la porte, toujours songeuse.

Elle eut de quoi s'étonner davantage lorsque, plus tard, dans la matinée, elle se rendit en bas pour un petit déjeuner solitaire, et qu'elle apprit que le valet de chambre avait dîné dehors, la nuit précédente. M. Narth l'avait prié par téléphone de lui apporter un livre à Londres. Pourquoi avait-il éprouvé le besoin de lire au cours d'une soirée où le soin de chaperonner ses filles avait dû l'occuper tout entier, M. Narth seul aurait pu le dire – et encore sans convaincre personne.

Il descendit à onze heures pour prendre, à son tour, son petit déjeuner ; il était jaune, nerveux, irritable, et il avait l'air d'un homme qui n'a pas dormi.

« Les petites ne sont pas encore debout, hein ? »

En pareil cas, il parlait d'une façon tranchante et, d'ordinaire, il prolongeait une mauvaise nuit par une séance de mauvaise humeur. Elle s'attendait à une démonstration de ce genre, mais elle le trouva étonnamment inoffensif.

« Il va falloir que tu te maries, Jeanne, dit-il avec une grimace, en s'asseyant devant un petit déjeuner peu tentant. Ce Clifford est probablement un bon garçon. C'est un peu gênant d'avoir découvert qu'il est, dans son affaire, le principal associé, et je suis heureux de ne pas lui avoir dit ce que j'avais sur les lèvres à notre première rencontre...

– Je me marie vendredi », fit Jeanne paisiblement.

Il la regarda, bouche bée, avec une expression d'effroi.

« Vendredi ? s'exclama-t-il. Impossible... impossible ! C'est... c'est... un manque de tact ! Comment ? tu ne connais pas cet homme... »

Il bondit de sa chaise, modérant sa rage.

« Je ne le veux pas ! Les choses doivent se faire comme je l'entends ! Mabel est-elle au courant ? »

Jeanne trouva surprenant que Mabel ne lui eût rien dit. Elle apprit, par la suite, que la fille aînée de Narth se réservait ce fin morceau pour le huis clos d'un conseil de famille.

« De la décence ! De la décence ! chevrota M. Narth, si peu pareil à lui-même que la jeune fille ne se lassait pas de le considérer. Bien des événements doivent se produire avant... avant que tu te maries... Tu me dois quelque chose, Jeanne. Tu n'as pas oublié ton frère...

– Vous ne m'avez guère donné l'occasion de l'oublier, monsieur Narth, dit-elle, gagnée par la colère. C'est à cause de tout ce que vous avez fait pour mon frère que j'ai consenti à épouser M. Lynne. Clifford Lynne veut que le mariage ait lieu vendredi, et j'ai accepté.

– N’ai-je pas mon mot à dire ? fit-il en éclatant. Ne doit-on pas me consulter ?

– Consultez-le tant que vous voudrez, fit la jeune fille froidement.

– Attends ! Attends ! lui cria-t-il en voyant qu’elle s’apprêtait à quitter la pièce. Ne perdons pas notre sang-froid, Jeanne. J’ai une raison spéciale pour te prier de remettre ton mariage à plus tard… Qu’y a-t-il ? demanda-t-il cassant et nerveux au valet qui, tout juste de retour et encore en tenue de ville, se montrait dans l’entrée.

– Voulez-vous recevoir M. Lynne ? fit l’homme.

– Est-ce bien moi qu’il veut voir ? interrogea Stephen. Êtes-vous sûr que ce n’est pas Mlle Jeanne ?

– Il a précisé que c’était vous, monsieur. »

La main tremblante de Narth se porta à sa bouche.

« Faites-le entrer dans la bibliothèque », dit-il, bourru.

Et il se cuirassa contre un entretien dont son instinct lui disait qu’il n’aurait rien d’agréable. En l’occurrence, son instinct ne le trompait pas, car Clifford Lynne était venu lui poser quelques questions très embarrassantes.

XXI

Il faisait les cent pas dans la bibliothèque (« comme s'il était chez lui », avait déjà fait remarquer amèrement Stephen à sa fille) lorsque M. Narth entra ; il se retourna brusquement pour être face à face avec le principal associé de la maison Narth Frères.

« Fermez la porte, s'il vous plaît ? »

Un ordre plutôt qu'une prière, et, chose étrange, Stephen obéit instantanément.

« Vous êtes rentré à quatre heures, ce matin, commença Clifford. Vous avez soupé chez Ciro, qui ferme à une heure. Entre une heure et quatre, qu'avez-vous fait, vous et vos filles ? »

Narth n'en croyait pas ses oreilles.

« Puis-je vous demander... esquissa-t-il.

– Rien du tout. Si vous alliez me demander de quel droit je vous pose ces questions, vous pouvez vous éviter cette peine, dit Clifford d'un ton bref. Je veux savoir ce que vous faisiez entre une heure et quatre...

– Et moi je refuse absolument de satisfaire votre curiosité, fit l'autre, courroucé. Les bornes sont déjà dépassées quand...

– À trois heures, ce matin, interrompit brusquement l'homme qui venait de Chine, une tentative d'enlèvement a eu lieu contre Jeanne Bray. Est-ce du nouveau pour vous ? »

Stephen garda le silence et fit signe que « oui ».

« Vous pensez que cette tentative n'a pas eu lieu, mais vous l'escomptiez. J'étais dans les buissons, en train de vous écouter, pendant que vous parliez à votre chauffeur. Vous lui avez demandé de venir chez vous après avoir rentré la voiture ; vous lui avez dit que vous étiez nerveux, qu'il y avait eu des cambriolages dans le voisinage récemment. Vous avez été étonné de voir que Jeanne Bray était dans sa chambre et sans aucun mal. »

Blanc jusqu'aux lèvres, Stephen Narth était dans l'impossibilité de répondre.

« Il a fallu que vous occupiez votre temps entre une heure et quatre heures ; comment avez-vous fait ? (Ses yeux perçants cherchaient l'âme de l'autre.) Vous n'êtes pas allé chez Fing-Su, et vous avez bien fait, parce que vous ne désiriez pas que vos filles aient aucun rapport avec cet homme. Voulez-vous que je vous dise ce que vous avez fait ? »

Narth se taisait.

« Vous êtes sorti à la dérobée pendant la danse, et vous avez enlevé la clé de contact de votre voiture. Bon prétexte pour conduire vos filles à un de ces curieux clubs de Fitzroy Square qui restent ouverts toute la nuit. Puis, par un hasard providentiel, au bon moment, vous avez découvert la clé dans votre poche. »

M. Narth commença de retrouver sa voix.

« Vous avez tout du détective, Lynne, répliqua-t-il. Étrange coïncidence, vous êtes dans le vrai – sauf que ce n'est pas moi qui ai enlevé la clé. C'est mon chauffeur, et il l'a perdue. J'ai eu la chance d'en découvrir une deuxième dans ma poche.

– Vous ne vouliez pas rentrer avant que la sale besogne ait été terminée, hein ? »

Les yeux de Clifford brillaient comme des phares.

« Canaille ! » (Il prononça le mot à peine plus fort qu'un murmure.)

– Je vais vous dire une bonne chose, Narth. S'il arrive quoi que ce soit à cette jeune fille, tant qu'elle est chez vous et sous votre protection, vous ne vivrez pas assez longtemps pour profiter de la fortune que Joe Bray est censé vous avoir laissée. Je vais tuer votre ami : il le sait, n'est-ce pas ? Sinon, dites-le-lui de ma part. Un vieux dicton anglais assure qu'on est aussi bien pendu pour un mouton que pour une bique. Je ne sais pas ce que vous êtes au juste. Écoutez bien, Narth – l'homme qui vous parle n'est pas en colère, – les menaces de mort viennent assez aisément à la bouche de gens qui ne pourraient pas voir étrangler un poulet sans s'évanouir. Mais moi, j'ai tué des hommes, des blancs, des jaunes, et je ne frissonnerai pas quand je vous enverrai en enfer. Enfoncez-vous bien cela dans la tête, et faites-en votre profit ! Jeanne ne restera pas chez vous très longtemps, mais pendant ce temps j'entends qu'il ne lui arrive rien. »

Maintenant, Stephen Narth avait recouvré toute sa voix.

« C'est un mensonge ! C'est un mensonge ! cria-t-il. Pourquoi Jeanne ne m'a-t-elle rien dit. Je n'en savais rien ! Croyez-vous que je permettrais à Fing-Su de l'enlever ?...

– Je n'ai pas dit qu'il s'agissait de lui ! interrompit l'autre. Comment le savez-vous ?

– Bon ! Aux Chinois...

– Je n'ai même pas parlé de Chinois. Vous vous êtes trahi, monsieur Stephen Narth ! Je vous ai déjà averti et je vous avertis une fois de plus. Fing-Su vous a acheté pour cinquante mille livres, mais vous pourriez vous tirer de là, car vous êtes un renard. Seulement, il va vous tenir par un lien plus fort que l'argent. Il y a presque réussi la nuit dernière. Il y réussira avant la fin de la semaine – quand ? où ? comment ? je n'en sais rien. (Il s'arrêta.) C'est tout ce que j'ai à vous dire », ajouta-t-il.

Et à grands pas il s'en alla vers le hall, en laissant sur place son interlocuteur anéanti.

Il descendait l'allée lorsqu'il entendit la voix de Stephen qui l'appelait, et, se retournant, il aperçut l'homme, blême, gesticulant comme un forcené et dominé par une rage folle. Il vomissait un torrent d'injures furibondes et incohérentes :

« Vous n'épouserez pas Jeanne... m'entendez-vous ? Je me fiche un peu que vous ayez toute la fortune de Joe Bray ! Elle mourra d'abord... »

Clifford le laissa délirer et puis, quand, à bout de forces, il s'arrêta :

« Alors, vous avez bien vu Fing-Su la nuit dernière ? Quelle offre vous a-t-il faite ? »

Stephen le dévora des yeux, puis, comme s'il craignait que ses plus secrètes pensées ne fussent devinées par son regard perçant, il fit demi-tour et courut comme un dément vers la maison.

« Il va y avoir des ennuis, Joe, et comme vous en êtes en grande partie responsable, j'espère que vous en prendrez votre part. »

Joe Bray, assoupi devant un feu superflu, car il faisait chaud, les bras croisés sur le ventre, se réveilla en sursaut.

« Hein ?... Je voudrais bien que vous finissiez d'aller et de venir comme... comme... Comment cela s'appelle-t-il, Cliff ? Vous dites ?...

– Je parlais d'ennuis, fit l'autre, laconique. Votre chouchou de Chinois et vos ignobles parents ont un plan. »

Joe grogna, choisit un cigare dans une boîte qui se trouvait sur la table et en rogna le bout comme un sauvage.

« Ah ! si je n'étais pas venu dans ce sacré pays ! fit-il plaintivement. Ah ! si je n'avais jamais quitté Siangtan ! Vous êtes un bon garçon, Cliff, mais trop violent, beaucoup trop violent. Ah ! si Fing-Su avait été raisonnable ! Bien élevé et tout le tremblement, Cliff – Dommage s'pas ? Regardez-moi : j'suis juste assez éduqué pour lire et écrire, riche comme Crasius, en un sens... »

Le nez de Cliff se plissa.

« Crésus, avec votre revenu, aurait eu juste de quoi se payer ses cigarettes, dit-il avec dédain.

– Ai-je dit « dans un sens » ou l'ai-je pas dit ? demanda Joe d'un ton de reproche. Me voilà, moi, riche comme Crasius et blanc, et le voilà, lui, pauvre malheureux jaunet, qui parle le latin, l'algèbre, le français et toutes vos langues étrangères aussi facilement que moi le mandarin ! »

Il soupira et hocha la tête.

« La vie est comique », dit-il vaguement.

Clifford changeait de souliers et se mit à grogner :

« Si vous étiez le seul homme que j'aie jamais rencontré, je dirais que la vie est comique. En réalité, elle est bigrement sérieuse, et des tas de gens dont la seule affaire ici-bas est de vivre vont avoir beaucoup de mal à conserver leur sinécure. Avez-vous lu les journaux ? »

Joe fit « oui » et paresseusement atteignit un tas de quotidiens posé sur une table, à portée de sa main.

« Oui, j'étais en train de lire ce qu'on disait du meurtre de ces missionnaires, là-haut, dans le Honan. Mais il y a toujours des troubles dans le Honan. Trop de soldats qui rôdent affamés. S'il n'y avait pas de soldats, il n'y aurait pas de brigands.

– C’est le neuvième meurtre de missionnaires en un mois, fit Clifford, très correct, et les soldats du Honan sont les plus disciplinés de Chine – ce qui ne signifie pas grand-chose, je l’avoue. Mais les soldats étaient de mèche, et ils avaient des bannières portant cette inscription : « Nous souhaitons la bienvenue au Fils du Ciel », ce qui veut dire qu’il y a un nouveau prétendant au trône. »

Joe hocha la tête.

« Je n’ai jamais été partisan d’armer les Chinois, dit-il. Ça leur tape sur le système, Cliff. Vous ne croyez pas que nous aurons des troubles sur la Concession s’pas ? interrogea-t-il anxieux. Parce que si oui, je devrais repartir.

– Vous ne bougerez pas, dit Cliff menaçant. Je ne pense pas qu’il y ait des troubles dans cette partie de la Chine ; nous payons le gouverneur trop cher pour qu’il ose. Mais la révolte ouverte sévit en Chine dans dix-sept endroits distincts. (Il ouvrit un tiroir, en sortit une carte et la déplia. Joe vit que cette carte était couverte de petites croix rouges.) On appelle cela « agitation » dans les journaux, dit Clifford paisible. Ils donnent comme raison la mauvaise récolte du riz et un tremblement de terre à des centaines de milles du moindre foyer de désordre ! »

Le vieux Joe peina pour se mettre debout.

« Qu’est-ce que ça veut dire ? demanda-t-il en plissant ses paupières et en regardant l’autre. Jamais vu encore que vous vous intéressiez aux guerres chinoises ! Vous parlez comme si vous saviez de quoi il retourne. Quel est ce grand projet ? Ils ne peuvent pas nous faire du tort ? »

Lynne replia la carte.

« Un grand changement dans le gouvernement toucherait tout le monde. Le Honan ne m’inquiète pas parce que c’est une province de brigands ; mais il y a des troubles dans le Yunnan, et quand le Yunnan se met à crier, ce ne sont plus des troubles

pour rien. Quelqu'un travaille dur pour l'avènement d'une nouvelle dynastie – et tous les drapeaux sont décorés du symbole des Mains Joyeuses. »

La mine du vieux Joe s'allongea.

« Une petite affaire, dit-il vivement. Une petite Société de rien du tout...

– Huit provinces sont acquises aux Mains, interrompit Clifford. Et Fing-Su a un quartier général dans chacune d'elles. Il nous a joués depuis le début : il s'est servi de l'argent qu'il a pris aux Concessions pour financer une Société commerciale qui nous fait concurrence.

– Non ! (La voix de Joe était cassée de stupeur.)

– Allez à la Tour, et jetez un coup d'œil sur Peking House – le bureau de Londres de cette Société et le quartier général de l'empereur Fing-Su ! »

Le vieux Joe hocha la tête.

« Empereur !... Hum !... Comme Napoléon... Bon sang ! »

Lynne le laissa creuser cette pensée.

« Dans trois mois il aura besoin d'argent – de beaucoup d'argent. Pour le moment il a plusieurs généraux à sa solde, mais il ne pourra pas continuer indéfiniment. Son plan est de former une armée nationale sous les ordres de Spedwell, qui connaît la Chine, et, ceci fait, une fois sur le trône, il fera ce qu'il voudra des trois généraux qu'il entretient à cette heure. Comment cette marotte d'être empereur s'est mise à le travailler, Dieu seul le sait ! »

M. Bray, mal à l'aise, s'agita ; son attitude frappa son interlocuteur.

« C’est vous qui l’y avez poussé ! Oh ! vieux brigand que vous êtes ! murmura-t-il ébahi.

– Je lui en ai, c’est vrai, donné l’idée, admit Joe, qui ne se sentait pas du tout bien. Je lui ai raconté des histoires, en quelque sorte, pour « estimuler » son ambition – c’est bien le mot, hein ? J’ai une imagination prodigieuse, Cliff. J’aurais écrit des romans si j’avais seulement de l’orthographe...

– Et je suppose, fit Clifford, que vous lui avez peint un tableau de la Chine si elle était entre les mains d’un seul homme ?...

– Ça y ressemble. (Joe Bray n’osait pas croiser le regard de son associé.) Mais c’était pour « estimuler » son ambition. Comprenez-vous, Cliff ? Histoire de le piquer. »

Clifford riait doucement, – et il ne riait pas souvent.

« Peut-être n’avait-il pas besoin du tout d’« estimulant », dit-il. Fing-Su est le type d’homme qui, dans le cours des âges, surgit, par hasard, de la foule et s’impose. Napoléon était de ceux-là. Rhodes aussi, et Lincoln. Il n’y en a pas tant.

– Et que dites-vous de George Washington ? demanda M. Bray, trop heureux de pouvoir aiguiller la conversation sur des voies historiques.

– Quel que soit le responsable, le mal est fait. (Cliff regarda sa montre.) Avez-vous jamais déniché des oiseaux, Joe ?

– Quand j’étais gosse, dit Joe avec satisfaction, j’étais presque imbattable.

– Nous irons examiner, demain soir, le nid flottant du béjaune apprivoisé », conclut Cliff.

XXII

M. Narth prit le train pour aller à Londres, sa voiture étant momentanément atteinte d'une de ces mystérieuses maladies auxquelles les autos sont sujettes.

Sur le quai de la gare il acheta un journal, bien que la manchette n'en fût guère alléchante : « Les Mains Joyeuses derrière les troubles de Chine. » Ce que signifiaient « les Mains Joyeuses », M. Narth ne se donna pas la peine d'y réfléchir. Le nom lui parut un peu malsonnant.

Il ignorait tout de la Chine, sinon que des sommes fabuleuses y avaient été gagnées par un homme décédé fort à propos et qui lui avait laissé sa fortune à lui, M. Narth.

Il éprouvait une fierté manifeste d'être un homme d'affaires, c'est-à-dire qu'il s'enorgueillissait de ne rien connaître en dehors de ses affaires. Il ne s'intéressait à rien d'autre ; il jouait passablement au golf – c'était ce goût qui l'avait attiré à Sunningdale, – il était, au bridge, un amateur quelconque, et un pied-à-terre compromettant qu'il avait loué à Bloomsbury, dans les dernières années du siècle précédent, représentait la période aventureuse de sa vie.

À parler franc, il était malhonnête – et il l'avouait. Il avait la passion de dépenser sans compter, et, en héritant de l'affaire paternelle, il avait paru sur le point de réaliser son ambition. Il avait alors découvert que l'argent n'affluait, même dans les plus vieux établissements, que si toutes les portes et toutes les vannes fonctionnaient librement. Il fallait ou bien les graisser avec de la publicité, ou bien les fourbir avec cet ingrédient domestique qu'on appelle l'huile de bras. Que si vous vous contentiez de rester assis sur une chaise de bureau et d'attendre que

l'argent coulât, il avait l'ennuyeuse manie de s'égarer et de tomber dans les caisses du voisin. Narth était si rompu au maniement de la machine commerciale, qu'il avait découvert plus d'un chemin de traverse pour aboutir à la fortune. Ce n'est que plus tard qu'il constata que ces sentiers si attrayants conduisaient à toutes sortes de marécages et de précipices. Pour son plus grand malheur – il en fit l'expérience – il entretenait, malgré ses fréquentes difficultés, d'excellents rapports avec les chefs des grandes firmes de la finance, car son jugement, en dehors de ses propres opérations, était à peu près infaillible.

De la gare de Waterloo, il se fit conduire à l'hôtel où il avait l'habitude de descendre chaque fois qu'il demeurait en ville, et le valet se chargea de mettre en état son habit pour la cérémonie du soir, Fing-Su l'avait tant soit peu diverti en insistant sur cette question de toilette. « En frac et cravate blanche, la grande tenue, avait-il dit. L'initiation vous intéressera : elle combine quelques-uns des éléments du cérémonial le plus moderne avec un rite aussi vieux que le monde. »

Il se fit monter du thé dans sa chambre, et il était à peine servi, que le major Spedwell faisait son apparition. En guise de bonjour, celui-ci demanda à son nouveau complice :

« Qu'est-il arrivé, la nuit dernière ? »

Stephen Narth hocha la tête avec une expression irritée.

« Je ne sais pas. C'était un plan monstrueux de Fing-Su. J'ai... j'ai presque jeté tout par-dessus bord.

– Vraiment ? (Le major se plongea dans l'unique fauteuil de la pièce.) Ma foi, si j'étais vous, je ne prendrais pas la chose trop au sérieux. On ne voulait faire aucun mal à cette jeune fille. Fing-Su lui a témoigné beaucoup d'égards : elle devait être transportée dans un lieu où elle aurait trouvé des femmes blanches pour veiller sur elle, et tout ce que le cœur peut désirer.

– Alors, pourquoi, diable… ? » commença Narth.

Spedwell fit un geste d’impatience.

« Il a ses raisons. Il voulait avoir un moyen d’action sur M. Clifford Lynne. »

Il se leva, marcha vers la cheminée et secoua la cendre de son cigare.

« Il y a de l’argent pour vous dans cette affaire, Narth, et on ne réclame de vous qu’une seule chose : la loyauté. Fing-Su estime que vous pourrez lui être utile. (Il regarda l’autre d’une manière étrange.) Vous pourriez même, peut-être, prendre la place de M. Leggat », poursuivit-il.

Stephen leva les yeux vivement.

« Leggat ? Je le croyais un de vos grands amis.

– Oui et non, dit Spedwell avec prudence. Fing-Su croit… Enfin, il y a eu des fuites. On a eu vent de certaines choses et, malheureusement, pas là où il aurait fallu. (Puis brusquement :) Lynne est à Londres. Vous le savez, je pense ?

– Je ne m’intéresse pas à ses faits et gestes, dit M. Narth avec une certaine aigreur.

– Je croyais que si », fit l’autre, d’un ton détaché.

Il aurait pu ajouter qu’il était, lui-même, plus intéressé aux projets de Lynne que ce bohème ne s’en doutait. Et sa curiosité avait une raison d’être : Fing-Su avait bâti un nouveau plan, un plan si ingénieux, qu’un seul homme pouvait sauver Jeanne Bray, – et c’était l’homme de Siangtan, l’homme à l’arme prompte.

XXIII

Clifford arriva à son appartement de Mayfair juste à temps pour y faire un rapide déjeuner, – et il y arriva seul. Il avait laissé à Joe Bray l'ordre formel de demeurer caché, précaution absolument nécessaire, car Joe était essentiellement un homme de plein air qui avait horreur de rester à la maison.

Son premier geste, en entrant, fut de demander un numéro de Mayfair.

« M. Leggat n'est pas là », fut la réponse, et Clifford maudit l'aimable traître qui avait promis d'être à sa disposition à partir d'une heure.

Une autre cause de déplaisir fut, pour lui, à deux heures, la visite de M. Leggat, qui survint sans mystère.

Ferdinand Leggat aimait les bonnes choses, mais, d'ordinaire, c'était un convive qui ne surgissait qu'après le dîner. Clifford jeta un coup d'œil sur le personnage qui pénétrait, d'un air fanfaron, dans la salle à manger, et cette figure, ce sourire impertinent ne le trompèrent pas.

« Vous êtes fou, Leggat, dit-il calmement en s'avançant vers la porte et en la fermant. Pourquoi venez-vous ici en plein jour ? »

Leggat avait atteint ce point de bonne humeur qui fait qu'on se détache seul, en clair, sur un monde brumeux.

« Parce que je préfère la lumière du jour, fit-il d'une voix un peu pâteuse. Pourquoi moi, un homme de ma condition, ramperais-je dans l'ombre ? Tout cela pour Fing-Su et tous ses myrmidons ! »

Il claqua du doigt avec dédain et fut pris d'un gros rire. Mais Clifford Lynne ne s'amusait pas, lui.

« Vous êtes fou, répéta-t-il. Je vous ai simplement prié d'être prêt à répondre à mon coup de téléphone. Ne sous-estimez pas Fing-Su, mon ami.

– Bah ! dit l'autre en se dirigeant, sans qu'on l'y eût invité, vers le buffet et en dévalisant copieusement la desserte. Jamais un de ces braques d'Orientaux n'a été capable de me faire peur ! Vous paraissez oublier que j'ai vécu en Chine, Lynne. Et quant à cette société secrète... (Il jeta la tête en arrière et rit de nouveau.) Mon bon vieux, dit-il en titubant vers la table, la main pleine d'un grand verre de liqueur ambrée, si quelqu'un est fou, c'est vous ! Je vous ai donné assez de renseignements pour faire pendre Fing-Su. Vous êtes riche, vous pouvez vous permettre d'en saisir la police et d'attendre à votre aise, sans bouger, la suite de l'affaire. »

Clifford ne lui annonça pas qu'il avait déjà été en rapport avec les Colonies et les Affaires étrangères ; il y avait trouvé un scepticisme poli qui l'avait à la fois agacé et réduit au silence. Les Affaires étrangères savaient que l'établissement de Peckham emmagasinait des pièces de campagne. Elles avaient été achetées ouvertement sur le marché, et il n'y avait là aucun mystère. Elles ne pouvaient pas être emportées sans licence et il n'y avait pas de raison pour qu'une Compagnie commerciale chinoise ne jouît pas des mêmes privilèges qu'une Compagnie européenne. Il avait écouté cela et le reste avec une impatience croissante.

« J'en ai assez de Fing-Su, dit Leggat. Ce n'est pas seulement un Chinois, mais un pingre de Chinois ! Après tout ce que j'ai fait pour lui ! Avez-vous fait le nécessaire pour qu'on fouille le *Umgeni,* comme je vous l'ai proposé ? »

Clifford fit un signe affirmatif. Il avait réussi à convaincre les autorités du port de Londres à entrer en mouvement. Le *Umgeni* avait été fouillé, sa cargaison hissée des cales, ouverte,

mais on n’avait rien trouvé que des articles d’exportation en règle, des caisses de bêches, de moissonneuses, des ustensiles de cuisine, des marchandises usuelles.

« Tiens ! (Leggat était étonné.) Je sais qu’ils chargent le bateau depuis des semaines…

– Il part ce soir, dit Clifford, et Fing-Su lui-même ne peut plus le décharger ni remplacer la cargaison. »

Son hôte avala d’un trait le contenu de son verre et respira profondément.

« J’en ai assez de lui, répéta-t-il. Je croyais qu’il était l’exemplaire original de la poule aux œufs d’or qui ne tarit jamais.

– En d’autres termes, vous l’avez exploité aussi à fond que vous le pouviez, hein ? demanda Clifford avec un pâle sourire. Et maintenant vous êtes prêt à vendre sa peau ! Quel rôle joue Spedwell ?… »

Leggat haussa ses larges épaules.

« Je n’ai jamais beaucoup aimé Spedwell. Ces militaires de pacotille me tapent sur les nerfs. Il est le chef d’état-major de Fing-Su et passe tout son temps avec des cartes, des plans et des manuels. Lui et Fing-Su viennent juste de terminer un manuel chinois…

– Un manuel de tir ? demanda Clifford vivement.

– Quelque chose comme cela », repartit l’autre en haussant de nouveau les épaules.

Clifford leva la main en signe d’avertissement, car on venait de frapper légèrement à la porte, et son domestique entra.

« J’ai oublié de vous dire, monsieur, fit-il, que les employés de la Poste étaient venus ce matin arranger votre téléphone.

– Arranger ? Qu’est-ce que cela veut dire ? Arranger ? interrogea Lynne en fronçant les sourcils.

– Ils ont dit qu’il y avait eu des réclamations à propos de votre appareil et qu’on ne vous entendait pas très bien. »

Lynne se tut, songeur, pendant un moment.

« Étiez-vous là pendant les réparations ? s’enquit-il.

– Oh ! oui, monsieur, dit l’homme en souriant. Ils avaient une carte de service, mais je suis un trop vieux renard pour risquer quoi que ce soit. Je ne les ai pas quittés pendant qu’ils posaient l’amplificateur.

– Oh ! fit Clifford, sans cacher son trouble. (Et ensuite :) Où ont-ils posé cet amplificateur ? »

L’un des murs de la salle à manger était caché par une grande bibliothèque et le fil se déroulait en dessous. Le valet de chambre se pencha et étendit le doigt : dans l’espace peu profond qui était situé au bas du premier rayon il y avait une boîte de bois blanc mesurant à peu près vingt-cinq centimètres de long et vingt de haut. Par-devant, elle portait deux trous ronds ; puis à ces ouvertures un fil fin qui montait vers le mur de façade et disparaissait, à travers une cavité toute fraîche, dans l’allège de la fenêtre.

« Qu’y a-t-il ? demanda Leggat soudain dégrisé.

– Un microphone, répondit Lynne sèchement. Quelqu’un a écouté chaque mot de notre entretien. »

XXIV

Clifford Lynne ouvrit la fenêtre et regarda dehors. Le fil avait été sommairement fixé le long du mur qui séparait sa cour de la suivante, et il se perdait, par-dessus le toit du garage, dans les écuries.

« Parfait, Simmons », dit-il, et, sans un mot, il sortit de la pièce et, passant par les écuries, il gagna le garage. Il mit quelque temps à trouver le fil mince, mais il finit par le découvrir au mur, et il suivit son trajet jusqu'au bout des écuries. Là, il s'engageait, en remontant, à travers une fenêtre ouverte qui était évidemment celle du logement d'un chauffeur.

Un coup d'œil à la fenêtre lui apprit que l'appartement n'était pas habité. Les carreaux étaient sales ; l'un d'eux était cassé et il se rappela que dans sa rue, plus loin que chez lui, il y avait une maison vide : le garage en était certainement une dépendance.

Il y avait une grille qui conduisait à la remise et une petite porte qui donnait visiblement accès au logement supérieur ; cette porte était entrebâillée. Sans hésiter, il l'ouvrit et monta l'escalier raide et sale qui conduisait à l'appartement du haut. Celui-ci se composait de deux chambres, vides toutes les deux, sauf les débris que le dernier occupant avait laissés en partant. La pièce du fond avait servi de chambre à coucher ; un vieux lit de fer restait là, sans literie. Il gagna la pièce du devant et il y trouva ce qu'il cherchait : une réplique de la petite boîte aménagée dans sa bibliothèque, et un téléphone qui, à ce qu'il découvrit en appelant le bureau, était en ordre de marche.

Personne dans la chambre, et il y avait à cela une bonne raison. L'homme qui avait écouté au microphone et transmis à

Fing-Su la conversation qu'il avait surprise avait été amplement averti. Il avait, en fait, quitté les écuries presqu'au même instant où Clifford y était entré.

« Un homme brun, à l'allure militaire avec une figure renfrognée. » Telle était la description qu'en fit un chauffeur qui l'avait aperçu, description qui trahissait le major Spedwell.

Clifford Lynne retourna dans sa salle à manger, où il trouva un Leggat très inquiet qui, d'une main incertaine, se servait, en éclaboussant, un grand verre de whisky.

« Un ennui ? Qu'est-ce qui se passe ? » s'enquit peureusement le gros homme.

C'était perdre son temps, semblait-il, que d'essayer de faire comprendre à ce fanfaron sa situation périlleuse. Lynne, cependant, lui fit part de sa découverte.

« Faites bien attention, Leggat, dit-il. Si Fing-Su apprend que vous l'avez trahi, je ne donnerais pas un rotin de votre vie. Votre seul espoir est que l'écouteur n'ait pas reconnu votre voix. »

Il n'acquit que plus tard la certitude absolue, que cet écouteur était bien le major Spendwell, et alors il lui apparut clairement que Leggat avait une chance très faible de n'avoir pas été identifié.

« Fing-Su ! Bah ! »

Ferdinand Leggat se mit à rire aux éclats, mais ce rire dénotait, pourtant, une certaine anxiété. Il s'était déjà trouvé dans des situations difficiles, et ce n'était pas la première fois qu'on le menaçait : il avait affronté des actionnaires déchaînés qui avaient réclamé sa peau à grands cris.

Cependant, avec le Chinois, ce n'était pas tout à fait la même chose.

« Mon bon vieux, vous faites du drame ! Laissez agir Fing-Su, voilà tout !

– Quand le revoyez-vous ? demanda Lynne.

– Demain soir fut la réponse. Il y a une assemblée de la Loge, une sacrée blague, je vous dis ! Mais j'imagine qu'il faut y aller, quand ce ne serait que pour faire plaisir à cet idiot de bonze ! »

Lynne le regardait avec une gravité inaccoutumée. Lui seul, entre tous, connaissait la mentalité de ce Chinois et se rendait compte des ressources dont sa grande richesse lui permettait de disposer pour faire le mal.

« Si vous voulez mon avis, Leggat, vous serez demain parmi les absents, dit-il. Quittez l'Angleterre jusqu'à ce que j'en aie fini avec cette clique. Allez faire un tour au Canada ; il y a un bateau qui part demain, et si vous vous dépêchez vous pouvez prendre votre billet et obtenir un passeport. »

Leggat posa brusquement son verre sur la table.

« *J'y suis, j'y reste,* fit-il vaillamment. Jamais un coolie ne me fera quitter l'Angleterre et, souvenez-vous de ce que je vous dis, Lynne : je connais le moyen de faire marcher ce… ! »

Clifford Lynne entendait sans écouter ; son esprit était trop préoccupé des suites de cet espionnage par fil qu'il avait découvert pour lui permettre d'être très attentif aux vantardises de son compagnon. Un dernier avertissement et il renvoya Leggat en le faisant passer par le garage et reconduire par son taxi à lui. C'est alors qu'il retourna aux écuries, pour compléter son enquête et pour s'assurer que l'écouteur était indubitablement le major Spedwell. Il essaya de communiquer avec Leggat, mais n'y parvint pas.

Le danger que courait cet homme était incontestable : jusqu'où irait Fing-Su ? Très loin, à en juger par les événements

récents. Ses conclusions à lui, en ce qui concernait les Mains Joyeuses, étaient entièrement différentes de celles de Leggat. Les réunions de la Loge pouvaient être ridicules, du point de vue européen, – n'empêche qu'elles avaient une signification funèbre.

Cet après-midi-là, Lynne eut un entretien avec un haut fonctionnaire de la Sûreté. Il s'était rendu à cette Administration, la plus sévère de toutes, avec un mot d'introduction du secrétaire d'État aux Affaires étrangères. L'entretien avait duré plus longtemps qu'il ne l'avait prévu, mais son premier résultat avait été de lui enlever son plus gros souci. Il retourna en auto directement de Scotland Yard à Sunningdale, et s'il lui restait une préoccupation, c'était au sujet de M. Ferdinand Leggat. La porte du cottage était fermée à clé et il trouva Joe recroquevillé sur le sofa et dormant. M. Bray se réveilla dans une humeur de révolte. Quand il attaqua et protesta contre la sottise qui consistait à l'enfermer comme un prisonnier, Clifford fut assez fin pour deviner qu'il prenait les devants et qu'il cherchait à se justifier de ne pas avoir observé à la lettre les instructions reçues.

« C'est mauvais pour ma santé, et ça me met la cervelle à l'envers, dit Joe d'une voix forte, tout en fixant d'un œil coupable son associé dont il restait éloigné avec une crainte respectueuse.

– Vous êtes sorti ! » accusa Clifford.

Il n'y avait pas, en vérité, beaucoup de mal à cela. Personne à Sunningdale ne connaissait Joe, et, à l'exception de Fing-Su, il était douteux que quiconque en Angleterre pût mettre un nom sur son visage.

« Je suis sorti cueillir quelques fleurs, expliqua Joe. Il y a quelque chose dans les fleurs qui me prend au cœur ! Vous pouvez renifler ! Vous êtes dur de nature. Mais, voir toutes ces campanules...

– Finies, les campanules ; vous voulez sans doute parler des pissenlits, fit Cliff froidement, ou, mieux, des navets.

– Des campanules, insista M. Bray en affirmant vigoureusement, et fraîchement écloses sous les arbres, pour ainsi dire. Et, Cliff (ici il toussa), j'ai fait la connaissance de la plus épatante petite madame que vous ayez jamais vue ! »

Clifford le regarda, stupéfait. M. Joseph Bray avait rougi violemment. Était-ce bien lui le prospecteur au cœur de pierre, l'homme qui, parti de rien, avait conquis la fortune en violant sans merci la plupart des lois qui régissent, en Chine, les états et les mœurs ? Il en restait bouche bée et ne trouvait plus ses mots.

« Il n'y a pas de raison pour que je n'aie pas fait sa connaissance, fit Joe avec assurance. Je ne suis pas vieux, – à peine plus de cinquante ans. (Il lança ces mots comme un défi, mais Clifford ne le releva pas.) Il y a beaucoup de gens qui ne croient pas que j'ai cinquante ans.

– Vous avez cent ans pour le vice et dix pour la raison, fit Clifford, souriant avec bonne humeur. Qui était-ce, Joe ?

– Je ne sais pas. Une jeune fille bien faite et jolie. Un peu rousse, mais c'est une preuve de tempérament. Quelle petite ! (Il dodelinait de la tête avec extase.)

– Bien faite ? Vous ne voulez pas dire forte ? interrogea brutalement Clifford.

– Bien faite, répliqua l'autre évasivement, et jeune. Elle ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans. Et un teint admirable, Cliff. Une rose !

– Plutôt rousse ? poursuivit positif son compagnon en riant sous cape. Lui avez-vous demandé son nom ?

– Non, bien sûr. (Joe Bray était devenu fougueux.) Ça ne se fait pas, de demander leur nom aux gens...

– Si vous l'aviez fait, elle vous aurait répondu : « Mabel Narth. »

La mine du vieux bonhomme s'allongea.

« Mabel Narth ? demanda-t-il dans un souffle. Quoi ! ma propre nièce ?

– Elle n'est pas plus votre nièce que je ne suis votre oncle, fit Clifford. La loi du sang ne joue pas. Elle est votre vingt-troisième cousine au dix-neuvième degré. Votre parenté est si lointaine, que vous auriez du mal à la voir à travers un télescope normal. Mais, Joe, à votre âge !

– Cinquante ans, murmura Joe. Les hommes de mon âge sont plus solides que vous autres, jeunes gens.

– Je suppose que vous ne lui avez pas dit qui vous étiez ?

– Non ; je lui ai simplement fait comprendre que j'avais un peu d'argent de côté.

– Que vous étiez riche, en somme ? Ses yeux ont-ils brillé ?

– Que voulez-vous dire ? demanda Joe, sur la défensive.

– Vous êtes un drôle de type, conclut Clifford. Comment va ce coolie ?

– Presque bien. Il m'a supplié toute la journée de lui rendre la liberté, mais je n'ai pas voulu le faire avant votre arrivée.

– Il pourra ce soir bondir à son aise. Il me donne la nostalgie du bambou et de la fleur du Yamen ! Je pense que vous savez que son rôle était de nous supprimer ? Ce matin, j'ai trouvé le sac de soufre qu'il voulait introduire par la cheminée. »

Clifford sortit et gagna l'office verrouillée pour s'entretenir avec le guerrier à l'oreille basse. Assis, avec une vieille couverture sur les épaules, il n'avait pas l'air très combatif. Lynne

examina sa blessure et, en quelques mots, le congédia. L'homme montra tous les signes de soulagement.

« Laissez-moi partir avant le coucher du soleil, supplia-t-il, car je suis étranger et il est difficile pour un homme comme moi de trouver le chemin de la grande ville. »

Ses façons éveillèrent les soupçons de Clifford qui se rappela ce que Joe lui avait dit.

« Tu as hâte de quitter ma maison, mon garçon, fit-il. Dis-moi pourquoi ? »

L'autre baissa les yeux obstinément.

« Tu as peur. »

Le Chinois persévéra dans son attitude.

« Tu as peur de mourir, – et cette nuit même ! »

Cette fois, le coup porta : le coolie leva la tête brusquement et considéra son interlocuteur avec des yeux peureux et clignotants.

« On dit de vous que vous êtes un démon et que vous savez lire dans le cœur des hommes. Ce que vous venez de dire (il y avait comme du désespoir dans sa voix) est parfaitement vrai : je crains la mort si je passe la nuit ici. »

Clifford sifflotait.

« À quelle heure mourrais-tu, mon garçon ?

– Deux heures après le lever de la lune », répliqua le coolie sans hésiter.

Clifford fit de la tête un geste de commandement.

« Tu peux partir », dit-il, et il lui indiqua la manière de gagner Londres.

Puis il retourna vers Joe et il lui répéta l'essentiel de leur conversation.

« La grande attaque est pour cette nuit. Qu'allons-nous faire ? Téléphoner à Aldershot pour qu'on nous envoie la moitié d'un bataillon, nous couvrir de honte, avertir la police locale et assumer la responsabilité de faire mourir ces braves gens dans la force de l'âge ? Ou bien prendrons-nous l'affaire à notre compte et nous livrerons-nous à une bonne petite lutte bien tranquille ? »

La drôlerie de ses paroles s'imposa à Cliff lui-même ; il s'assit, riant en silence, le visage rouge, les larmes aux yeux, et quand Clifford Lynne riait de cette manière, il y avait une menace dans l'air.

L'Ardoisière et Sunni Lodge étaient situées à deux kilomètres environ de Sunningdale et extrêmement isolées, bien qu'elles ne fussent pas à plus de quelques centaines de mètres de la route de Portsmouth, qui n'était jamais entièrement déserte. Le voisin le plus direct de M. Narth était le comte de Knowesley qui, toutefois, ne résidait là qu'un peu plus d'un mois par an, car c'était un homme du Nord qui aimait le Lancashire et qui ne se sentait heureux que parmi ses propres concitoyens.

Au-delà de l'Ardoisière, de l'autre côté, se trouvait un domaine inexploité qui appartenait à une Société immobilière propriétaire d'un nouveau terrain de golf et d'un groupe d'habitations.

« J'ai dans l'idée qu'ils vont prendre modèle sur moi, Joe. Ce sera un combat avec « silencieux » si Spedwell le dirige, et je sais à présent qu'il est chef d'état-major. »

La soirée était devenue lourde, étouffante, et le soleil se couchait derrière des masses de nuages. Clifford Lynne occupa les dernières heures du jour à faire une visite à Sunni Lodge. Il n'alla pas jusqu'à la maison ; étant donné les circonstances, il

pensa que Stephen Narth ne serait pas autrement enchanté de le voir. Au lieu de quoi, il fit, sans demander la permission, le tour du terrain de jeux, car il avait aperçu la jeune fille qui se promenait au fin fond du tennis.

Brièvement il lui raconta les dispositions qu'il avait prises pour la protéger.

« L'affaire sera classée dans huit jours, je pense. Je n'ai intéressé que médiocrement les Affaires étrangères, mais, Dieu merci ! j'ai mis la police sérieusement en mouvement. »

Elle hocha la tête, désemparée.

« Je ne comprends qu'obscurément la cause de tout ce drame, dit-elle. Il s'agit de la part que Fing-Su convoite, n'est-ce pas ? »

Il acquiesça.

« Est-ce donc d'une si grande importance ? M. Narth a essayé de me l'expliquer, mais je n'y vois pas plus clair qu'avant. »

Ils marchaient à travers une ceinture de pins qui bordait, à l'Ouest, la limite du petit domaine de M. Narth, et de la maison on ne pouvait pas les voir. En quelques mots il lui exposa l'affaire des quarante-neuf parts.

« J'avais toujours pressenti que Joe serait capable de faire un usage extravagant de son argent, et les parts de fondateurs, comme nous les appelons – il vaudrait mieux les appeler les parts d'administrateurs – furent émises pour pouvoir garder le contrôle de l'affaire, quoi qu'il advienne. Le projet initial était de m'en attribuer vingt-cinq et vingt-quatre à Joe ; de plus, un accord avait été rédigé selon lequel chacun de nous consentait à ce que le survivant héritât des parts de l'autre. Puis, je fus obligé d'aller à Pékin pour affaires. Pendant mon absence, je reçus de Joe un télégramme me demandant si je voyais un inconvénient à ce que ce cher Fing-Su possédât quelques parts. Malheureu-

sement, avant de quitter Siangtan, j'avais laissé à Joe une procuration générale et, à mon retour, je découvris que ce brigand n'avait pas seulement abandonné les neuf dernières parts, mais qu'il avait également divisé les quarante autres. »

Elle fit signe qu'elle avait enfin compris.

« Mais, monsieur Clifford, cet ennui n'existe plus, n'est-ce pas ? Vous détenez la majorité des parts, et vous n'avez pas besoin de vendre ou de donner la seule qui compte ? »

Clifford eut un sourire forcé.

« Joe, avec une grande ingénuité, avait maintenu la clause qui prévoyait qu'au cas où l'un de nous mourrait, les parts de l'autre iraient au survivant, dit-il en appuyant. Fing-Su est en présence d'une alternative. Il peut, par des moyens que j'ai envisagés, m'obliger à lui livrer la part qui lui donne le contrôle de la Société – ou bien il peut... (Il ne termina pas sa phrase.)

– Il peut s'arranger à ce que vous mouriez, fit-elle simplement. (Et il acquiesça.)

– À l'heure qu'il est, poursuivit-il, il ne peut plus réussir, parce que, si j'étais tué cette nuit, Fing-Su serait arrêté automatiquement demain. Mais, aussi intelligent qu'il soit, c'est un Chinois qui raisonne en Chinois. C'est pourquoi il se cassera le nez. Il a une grande imagination jointe au sentiment de son infaillibilité : il ne sait pas supposer un échec. »

Ils avancèrent en silence pendant une bonne minute, et puis elle demanda :

« S'il parvient à me faire tomber... en son pouvoir – voilà un vocabulaire de mélodrame, n'est-ce pas ? – quel intérêt y trouverait-il, en somme ?

– Je lui donnerais le prix qu'il réclamerait, fit-il doucement, et il sait que je le lui donnerais. »

Elle sentit le rouge qui lui montait au visage, et elle s'efforça d'avoir l'air indifférent.

« Vous n'avez aucune obligation envers moi, monsieur Lynne, dit-elle à voix basse. J'avais déjà pris la décision de vous dire…, maintenant que M. Bray est vivant…, que je ne tiens pas à vous épouser. J'avais fait une promesse à M. Narth parce que… eh bien ! parce qu'il avait besoin que je vous épouse. »

Ces mots lui demandèrent un grand effort, plus grand qu'elle ne l'eût jamais pensé, et lorsqu'elle s'en rendit compte, une sorte de consternation s'empara d'elle. Préparer de pareils propos dans le secret de sa chambre, ce n'était rien, mais, au fur et à mesure qu'elle parlait, maintenant, il lui semblait que chacune de ses paroles détruisait les bases toutes récentes d'une nouvelle vie. Elle leva les yeux vers lui ; il cherchait son regard.

« Et pour vous non plus, ce mariage n'est pas obligatoire. »

Elle hocha la tête, devançant sa réponse.

« Pour perpétuer la lignée, non, fit-il, et le cœur de Jeanne s'effondra. Pour satisfaire la bizarre cervelle de M. Joseph Bray, non ! Il ne reste plus rien des arguments qui m'ont conduit à entreprendre ce stupide voyage en Angleterre et qui ont transformé un homme du monde en un rustre barbu ! Là, vous avez raison. Mais il y a une autre raison, une excellente raison, pour que je vous épouse ! »

Il l'entoura doucement de son bras et l'attira vers lui, sans l'embrasser pourtant. Ses yeux graves la pénétraient ; elle y lut les mots qu'il ne prononçait pas, la pensée qu'il cachait, et elle s'aperçut qu'elle tremblait des pieds à la tête. Un sourd grondement de tonnerre se fit entendre au loin, et le charme fut rompu. Il recula en soupirant, lui posa les mains sur les épaules et la tint à distance.

« Il y aura un mariage vendredi dans cette famille », dit-il brièvement, et alors seulement il se baissa vers elle et lui donna un baiser.

Les premières et blêmes lueurs des éclairs faisaient pâlir le sommet des pins lorsqu'il descendit l'allée en sifflant et qu'il arriva à l'Ardoisière.

« Une nuit d'orage, Joseph ? fit-il gaiement, en entrant dans le salon. Avez-vous libéré cet assassin à gages ? »

Joe cacha hâtivement le papier qu'il était en train d'écrire.

« Un nouveau testament ? »

M. Bray toussa et un affreux soupçon s'empara de son associé, – un soupçon qui équivalait à une certitude.

Un jour, bien des années auparavant, Joe, avec beaucoup d'hésitations, lui avait avoué une aimable faiblesse et lui avait même demandé son avis sur un cahier noirci de ses élucubrations.

« Vous ne faites pas des vers, Joe ? demanda-t-il ? d'une voix étouffée.

– Non, non, répondit Joe avec force. Bigre ! Celui-là était réussi ! »

Le coup de tonnerre fit trembler la petite maison et, pendant qu'il parlait, le trait bleu d'un éclair illumina les bois.

« Ce sont les cieux mêmes qui s'enflamment ! dit Joe poétiquement.

– C'est votre tour de frire les saucisses », riposta, plus terre à terre, son ami, et ils s'en allèrent ensemble dans la petite cuisine pour préparer le dîner.

L'orage devait durer une heure ; à n'en pas douter, ce qu'ils en avaient vu n'en était encore que les prémices. À neuf heures,

la nuit était noire comme une nuit d'hiver, et de tous les côtés de l'horizon les éclairs, au loin, sillonnaient le ciel. Clifford avait assujetti les volets, et quatre carabines de chasse étaient sur le divan, à portée de la main.

« C'est tout comme ces orages qu'on attrape, là-bas, sur le lac, fit Joe, et le pire que j'ai rencontré, c'était à Kharbine, en 86, avant qu'aucun de vous, blancs-becs, vous n'ayez mis le nez hors du nid. »

Il regarda la table à écrire, où il avait accompli ses travaux littéraires, et il soupira profondément.

« Autant que je puisse m'en souvenir, c'est une cousine au troisième degré. La sœur de son père a épousé le fils de mon oncle.

– De quoi, diable, parlez-vous ? interrogea Clifford avec étonnement.

– D'elle », dit M. Bray brièvement.

Il apparaissait que Mabel avait produit une très vive impression sur ce cœur sensible.

« J'espère que cet orage ne l'effrayera pas : les jeunes filles ont peur de l'orage...

– Pour ma part, j'aime mieux qu'il ait éclaté ce soir que demain, dit Clifford en se dirigeant vers la cuisine. Si nous devons être noyés, je préfère que ce soit au clair de lune ».

Joe Bray le suivit.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire de noyés ? s'enquit-il nerveusement. Où devons-nous aller ?

– En mer, sur un bateau », répondit Clifford en piquant une saucisse sur la table de l'office.

XXV

Mlle Mabel Narth n'était pas de ces jeunes filles qu'effraye l'orage. Pendant que sa sœur, plus sensible, s'était blottie dans la cave à charbon, Mabel tricotait sans fin dans le salon et faisait à sa compagne la confidence de l'étrange aventure qui lui était arrivée le matin.

Mabel avouait vingt-cinq ans. Elle était potelée et n'avait pas autrement de succès auprès des brillants jeunes gens qui dansaient avec elle, jouaient au tennis avec elle et parfois dînaient avec elle, mais se gardaient bien de lui poser la seule question qui comptât ! Dans sa vie, on lui avait fait deux propositions : la première fois il s'agissait d'un jeune monsieur impossible qui lui avait été présenté au bal et dont elle apprit, plus tard, qu'il tenait des bouts de rôles dans un grand théâtre d'opérettes du West-End ; la seconde fois, c'était un associé de son père, encore en deuil de sa seconde femme et qui aspirait timidement à en prendre une troisième.

« J'aime les hommes qui ont mis la main à la pâte, Jeanne, dit Mabel d'un ton ferme. (Ses paupières battirent rapidement, sous le coup d'un éclair étincelant qui l'aveugla un moment.) Veux-tu fermer les rideaux, ma chérie ? »

Jeanne ne l'avait jamais vue si affable, et elle était curieuse de connaître le nom de cet étranger qui avait fait sur Mabel une si vive impression.

« Impossible de se fier aux jeunes gens ; ce sont des écervelés. Mais un homme mûr... et très, très riche ! Il m'a dit qu'il avait essayé d'acheter la propriété de lord Knowesley. Il est en pourparlers pour une maison à Park Lane, et il a trois Rolls, ma chérie – pense donc, trois !

– Mais qui est-ce, Mabel ? »

Mabel ne sut que dire ; dans sa candeur virginale, elle n'avait pas osé pousser les choses à fond en perçant l'identité de son aimable compagnon de rencontre.

« Il habite quelque part dans le voisinage. Je crois qu'il a dû louer une maison à Sunningdale.

– Quel âge a-t-il ? »

Mabel réfléchit.

« La cinquantaine, dit-elle, confirmant ainsi inconsciemment M. Bray dans ses faux calculs. Béni soit cet orage ! (Elle ne voulait pas dire « béni » !) Je t'en prie, descends à la cave, Jeanne, et vois si cette petite dinde va bien. »

Jeanne trouva « la petite dinde » assise sur une chaise d'osier, un journal sur la tête. Letty refusa et d'être raisonnable et de changer d'abri.

Lorsque Jeanne revint au salon, Mabel l'accueillit par une question qui la frappa.

« Est-ce que ton inquiétant jeune homme a un invité chez lui ? »

Un instant elle ne comprit pas. Elle n'avait jamais pensé, en ces termes, à Clifford Lynne.

« Jeune homme ? Tu veux dire M. Lynne ? »

Et elle n'en crut pas ses oreilles. Mabel parlait de Joe Bray ! Son saisissement l'empêcha de rire et, bouche bée, elle dut se borner à considérer sa ronde cousine. Par chance, la fille aînée de Stephen Narth, absorbée dans son ouvrage, ne s'aperçut pas que ses paroles avaient fait sensation.

« Je me suis posé la question, parce qu'il s'est dirigé vers l'Ardoisière. Il m'est apparu ensuite qu'il était fort possible qu'il

demeurât chez ce Lynne, qui est riche, je crois, et qui doit avoir beaucoup d'amis riches. »

Jeanne ne se hasarda pas à répondre. Elle ne pouvait pas, sans découvrir Clifford, révéler à Mabel quel était l'homme à qui elle accordait cet intérêt de fraîche date, mais elle se demandait ce que ferait Mabel si elle savait.

Il était presque dix heures, et M. Narth n'était pas encore revenu de Londres lorsqu'elles entendirent cogner doucement à la porte. L'orage s'était apaisé, bien que le tonnerre grondât encore, et Jeanne sortit : elle trouva, dans la boîte aux lettres une enveloppe tachée par la pluie et adressée à « Mademoiselle Mabel ». Elle rapporta sa trouvaille à la jeune fille. Mabel s'empara de la lettre, déchira l'enveloppe et en sortit une grande feuille de papier très maculée. Elle lut, et ses yeux étincelèrent.

« Des vers, Jeanne », fit-elle en retenant sa respiration.

Que la vie est étrange ! On y va, on y vient
Sans avoir rencontré les gens auxquels on tient,
Jusqu'à ce qu'on les voie poindre comme un soleil !
Cette aventure peut arriver tout le temps
Et même à un monsieur de cinquante et un ans.

Sans signature. Les yeux de Mabel rayonnaient.

« Comme c'est donc romantique, terriblement romantique, s'écria-t-elle. Il a dû la jeter lui-même, dans la boîte aux lettres. »

Elle bondit de sa chaise, gagna le hall et ouvrit la porte. Il faisait très sombre, mais elle crut voir une silhouette qui descendait l'allée. La pluie avait cessé. Est-ce qu'elle devait se mettre à sa poursuite ? Est-ce que c'était convenable ? Est-ce que ce n'était pas, au propre et au figuré, ce qui s'appelle « courir après » ? Elle avait une excuse toute prête pour descendre l'allée, car, à cette heure, Jeanne avait l'habitude de sortir et de

déposer les lettres dans la boîte postale qui se trouvait juste à l'extérieur de la grille.

Son hésitation cessa et elle partit rapidement le long du chemin, le cœur battant de plaisir. À un coude de la petite route, elle s'arrêta : il n'y avait personne en vue ; elle avait dû se tromper. Et alors une terrible sensation de frayeur s'empara d'elle et lui donna froid dans tout le corps. Elle s'en retourna en courant, mais elle n'avait pas fait deux pas que, soudain, quelqu'un lui jetait sur la tête une couverture qui sentait le moisi : une grande main étouffa ses cris et elle s'évanouit…

Jeanne attendit dans le salon jusqu'à ce qu'un claquement de la porte la fit sortir dans le hall. Le vent avait fermé le vantail ; elle l'ouvrit tout grand et scruta la nuit orageuse.

Deux éclairs successifs lui prouvèrent que l'allée était vide.

« Mabel ! »

Elle appelait la jeune fille du plus fort de sa voix, mais personne ne lui répondit.

Alors le cœur lui manqua.

Elle retourna en courant vers le salon et sonna le valet de chambre. L'homme était de nature lente et, en l'attendant avec impatience, elle se rappela le « pruneau » noir que Clifford lui avait donné. C'était une sorte d'arme : elle grimpa les escaliers quatre à quatre et revint au moment où le domestique arrivait.

« Mlle Mabel est sortie ? Elle reviendra, mademoiselle. »

Il jeta nerveusement un coup d'œil à travers la porte. Un éclair traça un zigzag convulsif.

« Non, mademoiselle, je regrette… Je n'aime pas les éclairs.

– Suivez-moi », ordonna la jeune fille, et elle sortit de la maison.

Mais elle en sortit seule. Le valet alla jusqu'à la grande porte, puis il éprouva qu'aucune des lois qui régissent les valets de chambre ne l'obligeait à faire un pas de plus.

XXVI

Clifford Lynne était assis à l'entrée du cottage, une carabine entre ses jambes, quand Joe rentra. Les rayons de la lampe avaient annoncé sa présence bien avant qu'il fût lui-même en vue.

« Où diable avez-vous été ? s'enquit Clifford avec étonnement. Je croyais que vous dormiez !

– Je suis allé faire un tour, rétorqua Joe allègrement. Je me suis glissé par la porte de derrière... Il n'y a personne aux environs.

– Eh bien ! vous pouvez vous glisser maintenant par la porte de devant, fit Clifford sévère. Il est plus que probable que le bois est plein de coupe-gorges chinois.

– Ridicule ! murmura Joe tout en passant.

– Ridicule, peut-être, riposta Clifford en se tournant de côté, mais je n'imagine rien de plus ridicule que de vous voir, vous, étendu dans un bois de Sunningdale, votre gorge de vieux bonhomme coupée net.

– Cinquante et un ans ! protesta Joe dans l'entrée, avec indignation. Tout le monde sait cela ! »

Clifford sentit que le moment n'était pas favorable pour débattre utilement avec M. Bray cette question d'âge. Au cours de la soirée, il s'était livré à plusieurs investigations dans le bois, et il n'avait rien vu de suspect. Le cottage pouvait être abordé, du côté Sud, par une nouvelle route qui avait été pratiquée à travers la propriété de la Compagnie immobilière. Pour se préserver de toute surprise dans cette direction, il avait suspendu à

une ficelle noire un tas de petites clochettes achetées à Londres, ce jour même. Les grondements sans fin et les éclats du tonnerre rendaient, toutefois, extrêmement douteuse l'efficacité de ce signal. Les éclairs sillonnaient le ciel de leurs traits rapides tandis qu'assis sur le pas de la porte, il attendait, dispos, les événements. À un moment, Joe se mit à chanter et il le fit taire avec un grognement de colère.

Onze heures sonnaient lorsqu'il entendit un pas ferme *sur* le gravier. Le bruit venait en direction de la route. Il se leva. La démarche du visiteur n'avait rien de furtif ; il avançait avec assurance au milieu de la route et Clifford entendit le petit choc d'une canne. Quel que fût le nouveau venu, il n'avait besoin d'aucune lumière pour trouver son chemin, et au bout d'un moment, le guetteur aperçut distinctement une forme. Elle s'écarta de la route et avança droit sur le cottage. Lynne, alors, lui cria :

« Qui vive ?

– N'ayez pas peur, je suis seul. »

C'était Fing-Su.

« Ne bougez plus, dit Clifford rudement. Depuis quand ai-je peur des commerçants chinois ? »

Le visiteur s'était arrêté, et Clifford l'entendit rire. Une odeur venait jusqu'à lui, une odeur pénétrante, piquante, mais pas désagréable.

« Excusez-moi, dit Fing-Su poliment. Je crains de m'être exprimé maladroitement. Je voulais dire que je venais pour avoir avec vous une conversation amicale. J'ai appris que quelques-uns de mes bouillants jeunes hommes, tout à fait à mon insu, s'étaient pas mal occupés de vous la nuit dernière. Je les ai punis. Personne ne sait mieux que vous, monsieur Lynne, que ce sont de vrais enfants. Ils croyaient que vous m'aviez offensé...

– Qui vient là ? »

On entendait Joe Bray qui parlait dans le studio. Clifford se retourna, courroucé, et le fit taire.

Fing-Su avait-il entendu ? Si oui, avait-il reconnu la voix ? Apparemment, non.

« Vous avez un ami chez vous ? C'est prudent, fit-il sur le même ton courtois. Comme je vous le faisais remarquer…

– Écoutez ! Je ne vais pas perdre mon temps avec cette histoire ridicule. Fing-Su, vous êtes au bout de votre rouleau.

– C'est un rouleau qui n'est pas près d'être dévidé, dit Fing-Su, et qui occupe une jolie surface. Vous êtes fou, Lynne, de ne pas vous unir à moi. Dans cinq ans je serai l'homme le plus puissant de Chine.

– Vous allez conquérir la Chine, n'est-ce pas ? demanda l'autre ironiquement. Et l'Europe avec, peut-être ?

– Oui, peut-être, répondit Fing-Su. Vous manquez d'imagination, mon ami. Ne voyez-vous pas qu'avec notre réservoir d'hommes toutes les guerres futures seront réglées par notre race ? Une armée jaune professionnelle décidera du sort de l'Europe. Une grande armée de mercenaires – pensez-y, Lynne, – un objet de marchandage vendu au plus offrant, une armée qui s'établira pour toujours aux portes de l'Europe !

– Et maintenant, qu'est-ce que vous voulez ? » demanda Clifford brusquement.

Fing-Su savait jouer de sa voix pour réprimer le reproche, et il répondit d'un ton blessé :

« Est-il fatal que nous soyons ennemis, monsieur Lynne ? Je n'ai rien contre vous. Tout ce que je veux, c'est obtenir de vous, à un prix raisonnable, une part de fondateur de la Société. »

Le calme avec lequel il avait fait cette requête réduisit provisoirement Clifford au silence. Un soudain sentiment d'appréhension s'empara de lui en même temps. Fing-Su n'aurait jamais osé faire une proposition aussi scandaleuse s'il n'avait pas eu en main une contrepartie.

« Et que m'offrez-vous en échange ? interrogea-t-il lentement. (Il entendit l'autre qui reprenait son souffle rapidement.)

– Quelque chose qui vous est très précieux, monsieur Lynne. (Il parlait avec assurance.) Vous avez un ami chez vous et, naturellement, il peut nous entendre ; je ne suis pas disposé à m'expliquer devant témoin. Voulez-vous faire un bout de chemin avec moi ?

– Marchez devant », dit Clifford d'un ton bref.

Et, se retournant, Fing-Su partit le premier. À quelques mètres de la grand-route, le Chinois s'arrêta et fit volte-face.

« Il y a une jeune dame... », commença-t-il.

Lynne avança brusquement sa main et saisit l'autre par sa veste. Un objet dur fit pression sur le gilet du Chinois.

« Vous tenez Jeanne Bray, dites ? murmura Cliff entre ses dents. Vous la tenez ? Est-ce cela que vous voulez dire ?

– À quoi bon ce lyrisme ? reprit Fing-Su.

– Dites-moi où elle est ?

– Je suis désolé que vous le preniez ainsi, dit Fing-Su avec du regret dans la voix, et, puisque vous me menacez, je n'ai pas le choix. »

Comme pour rafraîchir sa tête, il ôta son chapeau et en regarda l'intérieur.

Soudain, du fond, avec un violent sifflement, jaillit un épais jet de liquide qui inonda le visage de Clifford.

De l'ammoniaque pure, étouffante, aveuglante !...

Dans sa douleur, son pistolet tomba à terre avec fracas, et le Chinois, d'un coup rapide sur la tête, l'étendit de tout son long.

À genoux près de lui, Fing-Su enfonça sa main sous le gilet de Clifford. Il entendit craquer quelque chose : il y avait là un papier cousu. Alors se produisit une diversion : un bruit de pas précipités sur la route... Et, de ses yeux pénétrants qui pouvaient percer les plus noires profondeurs de la nuit, il vit une femme... Jeanne Bray fut sauvée par son instinct. Comme elle allait tourner dans le sentier, elle s'arrêta tout à coup et aperçut la forme confuse qui gisait à terre.

« Qui est-ce ? » demanda-t-elle.

Au son de sa voix, Fing-Su bondit avec un cri de rage.

« Mademoiselle Bray ! »

Elle le reconnut et, pendant un moment, fut pétrifiée de peur. Puis, comme il se jetait sur elle, elle leva la main dans un geste d'effroi et de désespoir et lança l'objet qu'elle avait emporté. La boule noire manqua Fing-Su, mais tomba à ses pieds.

Il y eut une sourde explosion et, instantanément, la route, le bois, l'Ardoisière elle-même furent éclairés par la lumière de la bombe au magnésium. Pris de panique, le Chinois fit demi-tour, plongea dans le bois, et une seconde plus tard il était hors de vue. Sans arrêt il courut à l'aveuglette jusqu'à ce qu'il rencontrât une haie basse qui le séparait de la route. À portée de sa main, une auto était là, rangée sur le talus, toutes lumières éteintes. Il s'arrêta juste le temps d'en sortir une jeune fille ronde et évanouie et de la déposer comme un paquet sur le bas-côté du chemin. Puis la voiture, à toute vitesse, prit la direction d'Egham.

Un quart d'heure plus tard, un groupe partit à la recherche de Mabel Narth, et ce fut Joe Bray qui eut la chance de la retrouver et de la réconforter.

XXVII

Fing-Su était assis, les jambes croisées, sur un divan, dans son bureau trop meublé et trop parfumé. Il était quatre heures, et les toits, les clochers de l'Est de Londres apparaissaient noirs contre le petit jour.

C'est à cette heure que les grands hommes, en Chine, accordent leurs audiences, et Fing-Su, dans sa robe de soie à fleurs, ses pantoufles du soir et ses souliers de feutre blanc, portait sur sa tête l'insigne d'un rang auquel il n'avait pas droit.

Entre ses lèvres une longue pipe, au tuyau épais, pourvue d'une boule microscopique – mais c'était du tabac qu'il fumait.

Une petite bonne femme chinoise, aux yeux battus, était assise sur ses talons dans un coin de la pièce, l'épiant et prête à remplir la pipe ou bien la tasse de thé qui se trouvait à côté de lui. Accroupi à ses pieds, un Chinois habillé à l'européenne, l'air malsain, son grand haut-de-forme posé près de lui sur le parquet.

Fing-Su prit sur une table basse à portée de sa main une tasse à thé dépourvue d'anse et se mit à boire bruyamment.

« Parmi tous les habitants de ce pays pervers, je t'ai choisi, toi, Li-Fu, dit-il en posant la tasse. Tu seras bien payé et, en plus, il y aura grande liesse. On m'a cité ton nom comme celui d'un homme hardi et qui connaît cette ville bien mieux que moi, qui ai passé mon temps au collège. »

Il se servait d'un mot qui, littéralement, voulait dire : « Forêt de crayons ».

Si Li-Fu était mal à son aise, son visage indéchiffrable, grêlé, n'en laissait rien paraître.

« Il y a dans ce pays, dit-il, une loi très dure pour les étrangers. Selon cette loi, je peux être appréhendé, embarqué et envoyé en Chine. J'ai déjà passé trois mois dans une prison où personne ne peut adresser la parole à son voisin. Et, Fing-Su, vous le savez, en Chine je suis un homme mort, car le Tuchem de Lanchow a juré de suspendre ma tête dans un panier, à la porte de la ville. »

Fing-Su fumait délicatement, aspirant le tabac sans goût et renvoyant de grands ronds bleus de fumée au plafond chevronné de rouge.

« Toute la Chine n'est pas Lanchow, dit-il, et il y aura du nouveau. Qui te dit que tu ne seras pas Tuchem toi-même, un jour ? Mes amis seront bien récompensés. Il y aura pour toi un joli paquet. Pas de billets, ni de cuivre, ni de dollars mexicains – mais de l'or. Je sais un endroit où il y a une statue en or... »

Il parlait d'Ourga, cette Mecque mongolienne où les châsses sont d'or plein, où il y a une grande statue d'or de Bouddha et, dans les caves du Bouddha vivant, un trésor inestimable.

Li-Fu écoutait, impassible en apparence, son esprit hésitant entre les grilles sans or de la prison de Pentonville et la récompense qu'on lui offrait. Il n'était pas pauvre, pour un Chinois, mais son compatriote lui proposait la fortune, et tout de suite.

« Tu as le bonheur d'avoir une femme blanche, poursuivit Fing-Su d'une voix grêle. Ce sera simple et personne ne le saura. »

Li-Fu leva les yeux.

« Pourquoi êtes-vous venu me chercher, moi ? Je ne suis pas un membre de votre *tong*. Et vous disposez de certains hommes qui sont comme vos esclaves. »

Fing-Su, à petits coups, fit tomber les cendres de sa pipe, refusa d'un geste qu'on la remplît et s'adossa à des coussins de soie.

« Le Sage a déclaré : « L'esclave doit recevoir des ordres et le maître sera servi », dit-il en manière de citation. Je ne peux pas être derrière chaque homme et lui prescrire : « Fais ceci. » Si je disais à l'un d'eux : « Li-Fu m'a offensé, qu'il meure », tu mourrais parce qu'il est facile d'ôter la vie. Mais d'un autre je réclame sagesse et habileté, ou rien ne me sauvera. »

Li-Fu pesait le pour et le contre, tournant ses pouces, agitant des tas de choses dans son esprit mobile. Il s'agissait d'une affaire bien plus profitable que la contrebande de cocaïne, son industrie principale ; d'un moyen beaucoup plus rapide de faire fortune que de ratisser des sous au *fantan*, jeu interdit. Sa femme, qui n'était pas tout à fait blanche, mais à peu près, avait tout ce qu'il fallait pour jouer le rôle que lui avait assigné Fing-Su, et elle avait déjà loué des locaux qui étaient destinés à dissimuler un métier moins anodin que celui de modiste.

Fing-Su connaissait ce projet de « boîte » à Fitzroy Square ; il connaissait les relations de Li-Fu, car les secrets des bas-fonds chinois venaient jusqu'à lui sous forme de potins.

« Payez d'abord », dit Li-Fu.

Et il s'ensuivit une discussion polie mais traditionnelle, car jamais deux Chinois n'ont pu conclure un marché sur une première offre.

À la fin, Li-Fu fut congédié.

L'homme qui entra ensuite et qui patientait dans la petite antichambre avait une certaine habitude d'attendre son patron,

mais l'entretien avait duré plus longtemps qu'il ne pensait, et le major Spedwell, fatigué, n'était pas dans ses bons jours.

« Eh bien ! avez-vous arrangé les choses ? » demanda-t-il d'un ton bref.

Fing-Su l'observait les yeux mi-clos.

« Oui, dit-il, il ne pouvait pas en être autrement.

– Vous croyez que vous prendrez la petite, sans histoires ? Moi pas. (Spedwell s'affaissa sur une chaise et alluma un cigare.) Vous finassez avec quelque chose qui est gros de conséquences, et je ne suis même pas sûr que nous passions sans embêtements les douze heures qui vont venir. Lynne a fait marcher la Sûreté...

– La Sûreté ! murmura l'autre avec un sourire moqueur.

– Il n'y a pas de quoi ricaner, gronda Spedwell. Ces cocos-là, quand ils s'y mettent, s'y mettent vite. J'ai été filé toute la journée. »

Fing-Su se dressa tout à coup.

« Vous ? »

Spedwell confirma du geste.

« Je pensais bien que cela vous intéresserait. Et je vais vous dire quelque chose d'autre. Il est à peu près sûr que Mlle Bray sera filée. Leggat a jasé plus que nous ne pensons ; qu'allez-vous faire de lui ? » demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Fing-Su haussa ses épaules soyeuses.

« Le laisser tomber », dit-il avec indifférence.

Spedwell mâchonnait son cigare, les yeux fixés sur les vitres blanchissantes.

« La police est alertée et se remue, insista-t-il. Ce Lynne que vous aviez pris, croyez-vous qu'il ait bavardé ?

– Possible. (Il y avait de l'impatience et de la fatigue dans la voix de Fing-Su.) En tout cas, j'ai décidé de me comporter avec lui de la façon que vous savez. Ce pays me dégoûte ! (Il se leva et se mit à faire les cent pas dans la pièce.) Tout serait si simple en Chine ! Lynne ? Que serait-il à cette heure ? Un corps sans tête transporté et abandonné dans le désert de Gobi, ou bien vêtu d'un uniforme militaire, et gisant dans quelque fossé. Cette femme m'intéresse. »

Il s'arrêta et tira sa lèvre mince.

« Mlle Bray ?

– Oui... Elle est jolie, n'est-ce pas ? Oui, elle est jolie. (Il s'approuva lui-même de la tête.) J'aimerais la voir habillée comme nos femmes. Et ce serait un coup pour Lynne. S'il savait que quelque part, en Chine, dans un lieu inaccessible, séparé d'elle par mes armées... »

Spedwell se leva lentement, avec une vilaine expression.

« Vous pouvez supprimer ce rêve de votre répertoire, dit-il froidement. Il ne faut pas toucher à cette fille, et d'aucune manière. »

Fing-Su souriait.

« Mon cher Spedwell, comme c'est drôle ! Quelle singulière valeur vous accordez, vous, gens de langue anglaise, à vos femmes ! Vous en gâcheriez une immense fortune ! Non, je plaisantais. Elle m'est indifférente. Je donnerais toutes les femmes du monde pour conserver votre aide et votre amitié. »

Mais le malaise de Spedwell ne se dissipa pas si aisément. Il savait très exactement quand et pourquoi on se passerait de ses services, car le moment viendrait vite où Fing-Su se débar-

rasserait proprement des influences gênantes qui l'entouraient et le harcelaient.

« Quelle tournure prennent les événements en Chine ? demanda-t-il.

– L'heure approche, fit le Chinois à voix basse. Les deux armées sont arrivées à un accord. Wei-pa-fu se mettra en route, de Kharbine ; Chi-sa-ho a concentré ses forces étonnamment près de Pékin. Question d'argent, tout simplement. Les canons sont débarqués – mais je n'aurais pas eu besoin de les expédier. Tout ce que réclame Wei-pa-fu, ce sont des munitions et de l'équipement. Si je pouvais obtenir le contrôle des réserves de la Concession, tout serait facile. Mais les généraux veulent leur paquet : quatre millions feraient de moi un empereur de Chine. »

Spedwell, d'un geste pensif, joua avec sa petite moustache noire.

« Et combien vous faudra-t-il pour rester empereur ? » demanda-t-il.

Mais Fing-Su ne se laissa pas démonter.

« Une fois en place, il sera difficile de me mettre dehors, répliqua-t-il. J'accorderai des concessions aux puissances qui, ainsi, reconnaîtront mon règne... »

Spedwell écoutait et s'étonnait de la calme confiance dont témoignait ce fils de marchand qui projetait d'acheter un trône conquis par les Mings et par les Mandchous à force de vaillance. Et pendant tout le temps que parla Fing-Su la lumière, peu à peu, s'étendait sur le monde, et les sinistres lignes de la Tour, où tant d'ambitions avaient péri, surgissaient dans le jour croissant et prenaient forme.

XXVIII

M. Stephen Narth avait été retenu en ville toute la nuit, et pour une fois sa fille se conduisit sans égoïsme.

« Il ne sert à rien d'ennuyer papa, dit-elle à sa sœur, qui était très nerveuse. De plus, M. Joseph m'a assuré qu'on ne me voulait aucun mal et que ces misérables m'avaient prise pour Jeanne.

– Joseph ? Est-il juif ? demanda Letty, dont la curiosité était plus forte que la crainte.

– Il n'en a pas l'air », répondit-elle sans s'engager.

Le hasard fit que Clifford ne vit la jeune fille ni après qu'on lui eût porté secours, ni le lendemain matin. Il savait trop bien que Mabel avait été confondue avec sa cousine éloignée, et il était de plus en plus inquiet. La première visite qu'il fit en arrivant à Londres fut pour la Sûreté, et là il eut le réconfort d'apprendre que plusieurs inspecteurs avaient été détachés à Sunni Lodge pour surveiller l'endroit.

« Il vous faudrait quelqu'un pour vous surveiller, vous, dit le commissaire en souriant, lorsque Clifford lui eut raconté l'agression à l'ammoniaque. Le vaporisateur d'ammoniaque dans le chapeau est un vieux truc, soit dit en passant. »

Clifford l'admit.

« Je ne suis pas fier de moi, fit-il.

– En ce qui concerne Mlle Bray, continua l'officier, j'ai déjà envoyé un homme à Sunningdale avec ordre de la suivre partout. Il vient de me téléphoner pour me faire savoir que la voi-

ture de Narth est détraquée et qu'il n'aura aucune difficulté à exercer sa surveillance.

– Dieu soit béni ! » dit Clifford avec ferveur.

Et il rentra chez lui pour organiser en détail l'expédition qu'il comptait faire dans la nuit.

À cinq heures il téléphona à l'Ardoisière. La voix de Joe lui répondit.

« Je viens de parler au téléphone avec Jeanne, fit Joe. Une chose sûre, c'est que cette fille a une bonne cervelle ! Je lui ai demandé l'âge qu'elle me donnait, et qu'est-ce que vous croyez qu'elle a répondu ?...

– Ne me le dites pas, supplia Clifford. Je lui en voudrais de savoir qu'elle est hypocrite. Écoutez bien : je vous attends ici à onze heures. Vous recevrez la visite de deux ou trois hommes aux environs de neuf heures. Ce sont des détectives de Scotland Yard, et leur mission est de ne pas perdre de vue Sunni Lodge. Dès qu'ils arriveront vous filerez. Compris ?

– Elle m'a dit, poursuivit Joe avec un trémolo sentimental : « Vous avez l'air de plaire à Mabel. » Telles sont ses propres paroles. J'ai l'air de plaire à Mabel.

– Elle n'aura pas de concurrence, fit Clifford désobligeant. Avez-vous entendu ce que j'ai dit, vieux fou que vous êtes ?

– Je vous ai entendu, répliqua Joe tout à fait apaisé. Écoutez, Cliff. Elle m'a dit – Jeanne, bien entendu : « Je n'ai jamais vu Mabel s'intéresser autant à personne... »

– À onze heures, insista Cliff.

– « Jamais... », voilà ce que m'a dit Jeanne.

– Et n'appelez plus Jeanne Bray. Un domestique, ou Narth, ou, pire encore, une des sœurs pourraient découvrir qui vous êtes, dit Clifford, et, dans ce cas, adieu Mabel.

– Il y a peu de chance pour que je l'appelle : elle est partie pour Londres. Et, écoutez-moi, Cliff : elle m'a dit…

– Pour Londres ?… »

La nouvelle fit tressaillir Lynne, mais avant qu'il ait eu le temps d'interroger son associé, celui-ci continua :

« Elle est allée acheter des robes. Ce Narth n'est pas si méchant que ça, Cliff. Il lui a dit qu'elle pouvait dépenser ce qu'elle voulait. Ce n'est pas un mauvais gars, ce vieux Stephen. »

Clifford raccrocha pensivement. La générosité et Stephen Narth allaient si mal ensemble, qu'il en conçut des soupçons.

Quand Jeanne Bray avait été reçue dans le bureau privé de son parent, elle s'était demandé, elle aussi, quelles étaient les raisons des largesses de Stephen. Il était naturel qu'elle souhaitât un trousseau quelconque pour s'embarquer dans la vie avec cet étrange mari qu'on lui avait choisi. La jeune mendiante elle-même ne voulait pas entrer les mains vides dans la maison de Cophetua mais passait son temps à rassembler un pauvre et décent trousseau à la place de ses hardes. Et Jeanne souffrait d'une singulière pénurie de vêtements. M. Narth n'était pas prodigue et elle avait, en trois ans, usé deux robes du soir. Une belle nature devrait être au-dessus de ces considérations de mondanités et de toilettes, mais lorsque cette belle nature habite un corps harmonieux, elle est excusable d'avoir la faiblesse de souhaiter des atours convenables.

M. Stephen Narth était assis à son bureau, la tête dans ses longues mains ; il leva les yeux vers elle en tressaillant, et il la regarda fixement lorsqu'elle entra. Elle trouvait qu'en une semaine un changement prodigieux s'était produit en lui. Il était devenu hagard, nerveux, prêt à sursauter au moindre bruit.

C'était un homme irritable, même dans ses meilleurs jours, mais il parut à Jeanne qu'il avait eu de la peine à réprimer une exclamation d'effroi lorsque le grincement de la porte avait annoncé sa présence.

« Oh ! c'est toi ! C'est bien toi, Jeanne, dit-il sans souffle. Assieds-toi, veux-tu ? »

Après deux tentatives, – sa main tremblait, et il n'arrivait pas à introduire la clé, – il fit jouer la serrure d'un tiroir et en sortit une cassette noire.

« Il faut faire les choses convenablement. (Sa voix était aiguë ; elle se rendit compte qu'il était à bout de nerfs.) Il faut que je te marie comme le vieux Joe l'aurait voulu, hein ? Tu n'as pas dit aux enfants pourquoi je t'avais demandée. (Elle hocha la tête.) Très bien. Elles auraient voulu venir avec toi et faire aussi des achats : je n'en ai pas les moyens. »

De la cassette il retira une liasse de billets et, sans compter, les posa devant elle.

« Achète ce que tu veux, ma chérie, tout ce que tu trouveras de mieux. Je ne te demande qu'une grâce. (Il regardait par la fenêtre pour ne pas rencontrer ses yeux.) Tu sais, Jeanne, que j'ai des intérêts dans… de drôles entreprises. Je finance ceci, cela et le reste – et je fourre mon nez dans un plus grand nombre d'affaires qu'on ne pense. (Il se caressa nerveusement le menton ; ses yeux étaient toujours fixés sur la fenêtre, et elle se demanda ce qui allait suivre.) J'ai mis beaucoup d'argent dans une maison de couture – Mme Ferroni, 704, Fitzroy Square. (Sa voix soudain devint rauque.) Ce n'est pas une maison à grandes prétentions – un appartement au troisième, mais je voudrais que tu achètes là une partie de tes robes.

– Mais bien sûr, monsieur Narth, fit-elle, plutôt amusée.

– Va là d'abord, dit Stephen en regardant toujours au-delà de Jeanne. Si elle n'a pas ce qu'il te faut, n'achète pas. J'ai pro-

mis de t'y envoyer, et tu me rendras service à moi-même, bien que l'affaire soit très florissante. »

Il écrivit l'adresse sur une carte et la lui envoya à travers la table.

« Ne crois pas, parce que l'endroit ne paye pas de mine, qu'elle n'a pas les toilettes que tu veux, continua-t-il. Et puis, Jeanne, je suis assez maniaque pour les petites choses : ne fais pas attendre ton taxi ; ce sont des rongeurs, et les couturières vous gardent longtemps. Paye toujours ton chauffeur quand tu vas chez ta couturière, Jeanne ; on en trouve d'autres facilement. Non, non, ne compte pas l'argent, ce n'est pas la peine. Si tu en veux davantage, tu n'as qu'à m'en demander et je t'en donnerai. Au revoir. »

Son visage était pâle comme la mort, ses yeux étaient pleins d'une appréhension qui la terrifia. Elle prit la main froide, visqueuse, et la serra, mais il mit fin brusquement à ses remerciements.

« Va d'abord chez Mme Ferroni, n'est-ce pas ? Je le lui ai promis. »

La porte se ferma sur elle et il lui donna le temps de sortir de l'immeuble ; ensuite, il ferma à clé. Cependant, la seconde porte qui donnait accès au bureau s'ouvrait lentement, et Fing-Su entra. Stephen Narth se retourna, une lueur de haine dans les yeux.

« Voilà, c'est fait, cria-t-il. Si le moindre mal arrive à cette fille, Fing-Su… »

Fing-Su eut un large sourire et, d'une chiquenaude, enleva une invisible poussière de son veston irréprochable.

« Aucun mal ne lui sera fait, mon cher ami, dit-il de sa manière douce, suave. Elle n'est qu'un pion sur l'échiquier. Ce coup

gagné, le plan stratégique pourra être suivi jusqu'au succès final. »

Narth montrait le téléphone du doigt.

« J'ai une bonne idée pour la prévenir, fit-il sèchement. Si j'appelais Lynne, il arriverait là-bas avant elle... »

Fing-Su sourit à nouveau ; ses yeux ne quittaient pas le téléphone et la main nerveuse qui jouait avec le récepteur.

« Ce serait une catastrophe pour vous, monsieur Narth, dit-il. Vous nous devez cinquante mille livres que vous ne pourrez jamais nous rendre.

– Jamais vous rendre ? gronda l'autre. Vous oubliez que je suis l'héritier de Joe Bray. »

Le Chinois montra ses dents dans une grimace joyeuse.

« Un héritage ne vaut pas grand-chose jusqu'à la mort du testateur, dit-il.

– Mais Joe Bray est mort, fit l'autre en haletant.

– Joe Bray, répliqua froidement Fing-Su en tapotant de sa cigarette une boîte en or qu'il avait prise dans la poche de son gilet, Joe Bray est très vivant. Pour tout vous dire, je l'ai entendu de mes propres oreilles la nuit dernière. »

XXIX

L'esprit libre, sauf un sentiment de perplexité dû à la transformation apparente de Stephen Narth, Jeanne s'en fut vaquer à une occupation qui aurait plu à n'importe quelle femme, mais qui, étant donné les circonstances, lui était particulièrement agréable à elle. Dans le taxi, elle compta son argent : trois cent vingt livres – une somme énorme pour quelqu'un qui n'en avait jamais possédé plus de dix.

Elle avait donné au chauffeur la carte portant l'adresse de Mme Ferroni, et pendant dix minutes elle fut distraite par l'habileté de son conducteur à se faufiler au travers des encombrements, à contourner les pâtés de maisons chaque fois qu'il rencontrait une rue embouteillée, jusqu'à ce qu'il atteignît Euston Road, où la circulation était relativement aisée.

Fitzroy Square a un caractère particulier ; la proximité avec les quartiers commerçants du West End l'a préservé de la déchéance qui s'est abattue à Londres sur tant de squares obscurs, et les jolies demeures du temps de la reine Anne y ont été transformées en maisons de rapport. Fitzroy Square s'enorgueillit d'un restaurant assez réputé, d'un ou de deux clubs de danse et de nombreux bureaux.

Au 704, les côtés de l'entrée étaient presque entièrement couverts de plaques de cuivre annonçant les professions, les commerces variés qui s'exerçaient à l'intérieur, derrière la porte ouverte. Peints tout en haut, s'inscrivaient ces mots : « Madame Ferroni, Modes, troisième étage. » Elle remarqua que la peinture était fraîche.

Elle avait renvoyé le taxi pour complaire aux idées économes de son cousin, et, après avoir monté l'escalier, elle par-

vint finalement, un peu essoufflée mais avec l'élan que lui donnait le caractère divertissant de sa visite, à une porte sur laquelle s'étalait, également peint de neuf, le nom de la couturière.

Elle frappa et on lui ouvrit sans délai. La femme qui l'accueillit était une brune au teint étrange. Elle était habillée de noir, ce qui faisait encore ressortir le jaune de son teint. Ce teint n'était pas celui des races brunes d'Europe ; de légères ombres blêmes soulignaient ses yeux ; ses lèvres étaient épaisses et son nez un tant soit peu écrasé. Elle était à n'en pas douter de sang mêlé. Les paupières oblongues, la couleur ivoirine de sa peau constituaient un signalement évident pour quiconque aurait eu des notions d'ethnologie, – mais Jeanne n'en avait pas.

Elle ne se serait pas alarmée si la pièce dans laquelle on l'avait introduite n'eût été presque vide et la porte, une fois close, immédiatement fermée à clé. Il y avait une double porte intérieure recouverte d'étoffe et que la femme poussa également.

Le regard de Jeanne fit donc le tour d'une chambre toute nue, à l'exception d'une grande armoire, d'un canapé, d'une table à thé servie et d'une bouillotte fumante. Pas de robes, à moins qu'elles ne fussent dans l'armoire qui, elle le remarqua, était fixée au mur.

« Ne vous inquiétez pas, je vous prie, mademoiselle Bray, fit la femme blême avec un effort d'amabilité qui rendait sa plate figure encore moins engageante. Ce n'est pas ici que sont mes robes : cette pièce est celle où je reçois mes clientes.

– Pourquoi avez-vous fermé à clé ? » demanda la jeune fille.

Et, bien qu'elle fît appel à toutes ses ressources de courage, elle se sentit pâlir.

Mme Ferroni redoubla de cérémonial pour ne pas perdre la confiance de sa visiteuse.

« Je ne veux pas être dérangée pendant que je reçois une cliente de votre importance, mademoiselle Bray. Vous comprendrez, mademoiselle, que votre oncle a placé tout son argent dans cette affaire, et que je tiens à le satisfaire. C'est naturel ! Mes robes sont dans mon magasin à Savoy Street ; nous allons nous y rendre tout de suite et vous ferez votre choix. Mais, d'abord, je voulais bavarder avec vous, pour me faire une idée de ce dont vous avez besoin. »

Son débit était méthodique, égal, presque celui de quelqu'un qui aurait récité des passages appris par cœur.

« Prenez donc une tasse de thé avec moi, continua-t-elle. Cette habitude de prendre le thé, je l'ai depuis que je suis dans ce pays. »

Jeanne n'attachait pas un intérêt particulier à ses habitudes, sauf à celle qu'elle avait de fermer à clé des portes qui restaient closes.

« Madame Ferroni, je crains de ne pas pouvoir rester plus longtemps. Je reviendrai plus tard. »

Jeanne tira la porte d'étoffe, mais la serrure de la porte extérieure n'avait plus de clé.

« Comme vous voudrez. (Mme Ferroni haussa une seule épaule, ce qui chez elle était un tic.) Mais vous vous rendez bien compte que si je vous déplais, c'est ma situation qui est en jeu. »

Elle fit le thé avec la maladresse d'une étrangère ; elle versa une boisson forte, brun foncé, l'arrosa généreusement de trop de lait et tendit la tasse à la jeune fille. Celle-ci avait besoin d'un stimulant, mais elle eût préféré un simple verre d'eau, car sa bouche était sèche de peur et elle trouvait à parler une difficulté croissante.

Elle n'avait qu'une seule idée dans la tête : ne pas laisser voir à cette femme qu'elle était effrayée ou qu'elle trouvait quelque chose de suspect, d'anormal à sa façon de recevoir une cliente éventuelle. Elle remua son thé et but avec avidité, pendant que Mme Ferroni prenait la clé sur la table et, marchant lentement vers la porte, faisait jouer la serrure. Elle la fit jouer deux fois – l'une pour ouvrir et l'autre pour refermer – mais Jeanne ne le remarqua pas.

« Maintenant je mets mon chapeau et nous partons », fit la femme.

Et, ce disant, elle attrapa à une patère fixée au mur un vaste chapeau noir.

« Je n'aime pas Fitzroy Square ; c'est si triste. Et, comme je l'ai dit à M. Narth, les clientes ne veulent pas monter trois étages pour essayer de jolies robes… »

La tasse tomba des mains de Jeanne et se cassa en mille morceaux. Avec l'agilité d'une tigresse, Mme Ferroni bondit à travers la chambre et, saisissant la jeune fille affolée qui se penchait, l'inclina doucement jusqu'à terre.

Au même moment on frappa furieusement, et Mme Ferroni devint verte.

« Y a-t-il quelqu'un ? »

Le ton était autoritaire et la femme, immobile, la main sur la clé, en tremblait.

Nouvel appel.

« Ouvrez : je vois la clé à l'intérieur », fit la voix.

Faisant rapidement demi-tour, Mme Ferroni ouvrit l'armoire du mur et en enleva la planche du bas qui n'était pas fixée. Il y avait cinquante centimètres d'espace vide entre le parquet de la pièce et cette planche : elle souleva le corps mince

de Jeanne et la coucha dans la poudreuse cavité. Puis, remettant la planche en place, elle ferma l'armoire à clé, ramassa les débris de la tasse et de la soucoupe et, ouvrant vivement la fenêtre » les lança dans une petite cour, par-derrière. Un prompt coup d'œil aux alentours et, se dirigeant vers la porte, elle tourna la clé et poussa le battant.

Un homme était sur le palier. L'expérience que Mme Ferroni avait de la police n'était pas purement théorique, et elle s'aperçut que cet homme était de la Sûreté. Elle avait un mari basané qui lui avait été enlevé par un personnage tout pareil à celui-ci. Elle le reconnaissait à moitié, mais ne se rappelait plus son nom.

« Bonjour ! dit-il. Où est Mlle Bray ?

– Mademoiselle... ? (La femme fronça les sourcils comme si elle n'avait pas bien entendu le nom.)

– Mlle Bray. Elle est entrée ici il y a cinq minutes. »

Mme Ferroni sourit et hocha la tête.

« Vous vous trompez. Personne autre que moi n'est entré ici. »

Le détective s'avança dans la pièce et jeta un regard circulaire. Il vit la table et une seule tasse.

« Qu'y a-t-il dans cette armoire ?

– Rien. Voulez-vous la voir ? demanda la femme ironiquement. (Et elle ajouta :) Puis-je vous demander qui vous êtes ?

– Je suis le sergent détective Long, de Scotland Yard, répondit l'autre. Vous savez bien qui je suis ; nous avons fait une descente chez vous il y a deux ans, et pincé votre Chinois de mari pour trafic de drogue. Ouvrez l'armoire. »

Mme Ferroni tiqua de l'épaule et obéit. Le plancher du bas était à sa place, et pas un instant le détective n'eut la curiosité de se demander ce qu'il y avait entre cette planche et le sol.

« Est-elle entrée et sortie ? demanda-t-il. Est-ce ça que vous dites ?

– Je ne sais pas de qui vous parlez. »

De sa poche il tira une petite carte où l'adresse était écrite de la main de Narth ; il avait suivi le taxi jusqu'à Fitzroy Square, arrêté le chauffeur et s'était saisi de la carte.

« Vous vous appelez bien Mme Ferroni ? »

Elle fit un signe affirmatif. Et puis il lui vint une inspiration.

« Il y a une autre Mme Ferroni au dernier étage, dit-elle. C'est très gênant, deux fois le même nom dans le même immeuble. C'est pour ça que je déménage. »

Le détective la dévisagea attentivement et hésita.

« Je vais voir à l'autre étage, fit-il. Attendez-moi ici. Si je ne trouve rien là-haut, vous viendrez faire un petit tour avec moi. »

Elle ferma la porte sur lui. Il y avait un petit téléphone privé dans un coin de la chambre. Elle le prit, poussa le bouton et se mit à parler à voix basse et grave. Cependant, le détective avait atteint l'étage supérieur. Il ne vit qu'une porte, juste en face de lui, et il cogna.

La voix perçante d'un homme répondit : « Entrez », et, sans rien soupçonner, le policier ouvrit et s'avança dans l'appartement.

Son épais couvre-chef le sauva, sinon le gros gourdin qui s'abattit sur sa tête l'aurait tué. Il chancela sous le coup ;

quelqu'un le frappa de côté avec une bouteille et il tomba comme une masse.

XXX

Jeanne Bray revint à elle avec l'impression d'un martèlement régulier et trop précipité au-dessus de sa tête : à chaque coup elle tressaillait. Elle mit longtemps avant de se rendre compte qu'elle était seule et que le martèlement se passait en elle. Il y avait une sorte d'évier dans un coin de la pièce. Pas de fenêtres, mais une lucarne dans le toit, qui lui permettait de voir la triste lumière d'un jour pluvieux. Sa pensée se concentrait surtout sur l'évier et sur le robinet de cuivre terni d'où coulait, goutte à goutte, une eau constante.

Elle fit un gros effort pour se mettre debout, tituba, et elle n'aurait pas pu retrouver son équilibre sans l'appui du mur. Avec beaucoup de peine et à chaque pas des battements dans la tête, elle finit par atteindre le robinet, le tourna et, captant l'eau dans le creux de ses mains, elle étancha une soif intense. Elle fit ensuite ce que la plupart des femmes auraient hésité à faire : elle mit sa tête sous l'eau froide, se félicitant de s'être décidée, dans un accès de modernisme, à porter les cheveux courts. Elle les tordit pour en exprimer l'eau et se redressa. Ses douleurs de tête avaient diminué et elle ne souhaitait immédiatement qu'une seule chose, très prosaïque : une serviette. Elle en trouva une, propre et neuve, qui pendait à un rouleau et eut la vague idée qu'on avait dû la mettre là exprès pour elle. Quand elle eut fini de se sécher sommairement, elle retrouva à peu près ses esprits. Cette chambre avait été spécialement préparée à son intention. Près du vieux lit de camp sur lequel on l'avait étendue, il y avait un tabouret sur lequel se tenait en équilibre un plateau couvert d'un napperon, une cafetière et un petit pain.

Quelle heure était-il ? Elle regarda à son poignet : les aiguilles marquaient quatre heures et demie. Il était trois heures

quand elle était entrée dans la chambre fatale de Mme Ferroni. En une heure et demie elle avait échoué… où ?

Elle s'assit sur le lit et essaya de tirer de ses idées confuses une vue nette de la situation. Sous le lit il y avait un bout de toile à sac verte et sale. D'où elle était, elle pouvait y lire trois lettres : « Maj… » Elle tira le sac. « Major Spedwell S. & M., Poona. » Telle était l'inscription à moitié effacée. Elle se demanda qui pouvait être le major Spedwell. Elle l'avait rencontré quelque part… Bien sûr ! C'était lui le troisième convive du déjeuner projeté que Clifford Lynne avait si brusquement interrompu. Était-elle toujours à Fitzroy Square ? Sinon, comment l'avait-on portée là où elle était ? La lucarne était de verre givré, mais elle pouvait voir la pluie qui coulait en petits ruisseaux, et elle entendait le vent qui sifflait.

Elle ne se faisait aucune illusion sur le personnage entre les mains de qui elle était tombée, car elle établissait parfaitement le rapprochement entre le visage brun de Mme Ferroni et l'homme de couleur dont elle avait aperçu, dans l'éclair de magnésium, la face terrifiée. Elle se trouvait quelque part sous l'œil vigilant de Fing-Su. Elle tressaillit à cette pensée. Et c'était Stephen Narth qui l'avait envoyée dans cette gueule de loup… Ce souvenir lui fit mal, car, bien qu'elle n'aimât pas Stephen, jamais, dans ses heures de pire malveillance, elle ne l'aurait cru capable d'une pareille infamie.

La porte s'ouvrit et Jeanne se leva rapidement ; sur-le-champ elle reconnut l'homme qui entra et qui referma la porte.

« Vous êtes le major Spedwell ? » dit-elle, et sa voix était étonnamment rauque.

Il fut déconcerté sur le moment.

« Oui, je suis le major Spedwell, dit-il. Vous avez une bonne mémoire, jeune fille.

– Où suis-je ? s'enquit-elle.

– En lieu sûr. Inutile de vous effrayer : il ne vous arrivera aucun mal. Je me suis rendu coupable de bien des choses (ici, il hésita), depuis le meurtre jusqu'au faux, mais je ne suis pas tombé si bas que je permette à Fing-Su de vous faire du mal. Vous êtes ici en guise d'otage.

– En échange de quoi ? demanda-t-elle.

– De la fortune. (Son rapide sourire ne reflétait aucun humour.) Vous connaissez toute l'histoire, petite mademoiselle. Fing-Su veut une certaine part de fondateur que détient Clifford Lynne. Il a déjà, je crois, discuté ce point avec vous. Comprenez que ce certificat a pour nous une réelle importance.

– Et vous croyez que M. Lynne vous le cédera contre... moi ?

– Vous y êtes, fit Spedwell en jetant un coup d'œil curieux sur les cheveux mouillés de Jeanne. Nous faisons un petit travail de bandits : nous vous libérerons contre rançon. »

Elle pinça ses lèvres.

« Votre ami se fait, c'est certain, une haute opinion des sentiments chevaleresques de M. Lynne, dit-elle.

– ... ou de son amour, répliqua calmement Spedwell. Fing-Su pense que Clifford Lynne est fou de vous et cédera sans murmurer.

– Je suis heureuse à l'idée que Fing-Su sera déçu. M. Lynne et moi, nous ne nous aimons pas, et quant au mariage il ne s'impose plus... »

Sur le point de révéler le retour de Joe Bray, elle s'arrêta.

« Il ne s'impose plus maintenant que le vieux Joe est en vie, hein ? Oh ! oui, je sais. (Son sourire apparaissait et disparaissait avec une incroyable rapidité.) En réalité, nous le savons

tous. Mais Clifford Lynne vous aime, et je suis d'accord avec Fing-Su. »

Il était inutile de s'appesantir sur ce sujet. Elle demanda où elle était.

« À Peckham. Pourquoi vous le cacherai-je. Si vous vous arrangiez pour vous évader, le premier sergent de ville vous l'apprendrait. Cette pièce est une de celles où changeaient de vêtements les femmes qui, pendant la guerre, travaillaient aux explosifs. Elle n'est pas très confortable, mais nous n'avions pas mieux. Croyez-moi, mademoiselle Bray, vous n'avez rien à redouter. Je suis le seul, dans ce bâtiment, qui possède une clé, et vous êtes en sécurité tout comme si vous vous trouviez dans votre chambre à Sunni Lodge.

– Vous n'allez pas me laisser ici, major ? »

Elle fit exprès de lui donner son titre, mais ce rappel d'un passé plus honorable ne le gêna pas : il avait deviné son intention.

« J'espère que vous serez raisonnable, petite mademoiselle. Si vous vous mettez à faire appel à mes sentiments d'humanité, à toutes sortes d'histoires et au fait que j'étais un officier de Sa Majesté, ce sera peine perdue. Je suis un vieux dur à cuire, j'ai été renvoyé de l'armée pour faux et j'en suis arrivé au point où je n'ai plus honte de moi-même.

– Vous avez fait beaucoup de chemin, major, dit-elle paisiblement.

– Plutôt, admit-il. Tout ce que je peux vous promettre, c'est qu'il ne vous arrivera rien… tant que je serai vivant », ajouta-t-il. Et quelque chose lui disait qu'elle pouvait le croire.

Il ferma la porte à clé et gagna, par l'arrière du bâtiment, l'endroit où sa voiture l'attendait. Fing-Su était dans son bureau de Tower Hill quand Spedwell arriva ; il était impatient, tracas-

sé, car il ne savait pas encore que la jeune fille avait été conduite sans encombre à l'usine, – entreprise assez délicate en plein jour.

« Oui, elle est bien arrivée, fit Spedwell d'un ton plutôt triste. (Et il prit un cigare d'une boîte ouverte qui se trouvait sur la table, le coupa avec les dents et l'alluma.) Combien de temps pensez-vous la garder ? »

Fing-Su étendit ses longues paumes minces.

« Combien de temps M. Clifford Lynne me fera-t-il attendre, *moi ?* demanda-t-il. (Puis :) Comment va le détective ?

– Presque mort fut la réponse laconique. Mais je crois qu'il en reviendra. Cette affaire-là, à elle seule, pourrait nous mener à la potence, Fing-Su. »

Le visage du Chinois était devenu gris.

« Mort ? fit-il sèchement. Je leur avais dit…

– Vous leur aviez dit de se débarrasser de lui – ils l'ont presque débarrassé de lui-même… répliqua l'autre à sa façon brève et directe. Un sergent détective n'est pas un personnage de grande importance, mais le tuer serait une de ces petites erreurs qui coulent les grosses affaires. Nous le payerons cher dès qu'ils sauront que cet homme est porté manquant, parce que, naturellement, c'est auprès de vous et de moi qu'on se renseignera.

– Que faisait-il ? demanda l'autre.

– Il filait Mlle Bray, comme je vous en avais averti. La seule chose à faire serait de le porter sur le bateau. Malheureusement, nous n'osons pas le bouger. Nous pourrions peut-être l'y transporter plus tard et vous pourriez le garder dans l'une de vos villes jusqu'à ce qu'on ait oublié l'histoire. »

Il prit un presse-papier sur la table et son attention parut se concentrer sur ses facettes en cristal.

« Vous n'aurez pas d'autres passagers, n'est-ce pas ?

– Peut-être moi, dit Fing-Su avec insouciance. Et vous aussi, bien sûr.

– N'attendez-vous pas la part de Clifford Lynne ? »

L'autre haussa les épaules.

« Elle sera demain entre les mains de mon agent, dit-il avec assurance. Bien entendu, il ne sera pas question de moi dans la transaction. Si je suis en pleine mer, ils ne pourront pas m'impliquer dans l'aventure. »

Le major Spedwell se mit à rire d'un rire âpre.

« Mlle Bray ne le pourra pas ? Stephen Narth ne le pourra pas ? »

Fing-Su hocha la tête.

« Pas après ce soir, fit-il à voix basse. (Et l'homme jaune, pensif, mordait ses lèvres.)

– Après ce soir ? »

Spedwell se demandait quelle serait sa propre situation, après ce soir. Il connaissait l'homme à qui il avait affaire. Fing-Su payait bien, mais ses vertus s'arrêtaient là. Et il avait compris, à plusieurs signes involontaires, qu'il avait cessé de plaire à son patron, – à certaines intonations de voix, à un coup d'œil qu'il avait intercepté entre Fing-Su et ses auxiliaires chinois. Le major Spedwell était un homme habile, clairvoyant, sur qui l'atmosphère réagissait vivement.

« Et Leggat ? interrogea-t-il.

– Leggat peut aller au diable ; j'en ai assez de lui. J'ai toujours su que c'était un homme dont il fallait se méfier. Nous nous sommes donné beaucoup de mal pour prouver l'évidence.

– Lui demanderez-vous d'assister, ce soir, à la réunion de la Loge ? s'enquit Spedwell.

– Non », fut sa brève réponse.

Puis, comme s'il s'était rendu compte que sa brusquerie pouvait éveiller les soupçons de l'autre :

« Leggat ne sert plus à rien. C'est un ivrogne et, par conséquent, un danger. Vous, mon cher major, vous êtes indispensable. Je ne sais ce que je ferais sans vous. Avez-vous terminé votre petit projectile de campagne ? (Il essayait d'être aimable, et le major ne fut pas dupe.) Ah ! quelle invention ! dit Fing-Su en roulant ses yeux noirs dans un transport d'admiration. Quel génie vous faites ! Je ne pourrais pas me passer d'un tel lieutenant. »

Spedwell savait bien que son projectile de campagne n'avait rien de particulièrement ingénieux. C'était une grande bombe à retardement, qui détonait lorsqu'un acide rongeait une cloison de cuir et se mêlait à un autre acide. Un outil de guerre, en somme, connu de beaucoup d'ingénieurs militaires. Mais la flatterie de Fing-Su lui avait mis la puce à l'oreille.

Le major Spedwell avait un petit appartement à Bloomsbury. Il était, par éducation, ingénieur, par choix, artilleur. Mais aucune de ses capacités n'approchait ce don qu'il avait de l'intuition. Sa pensée remuait des combinaisons guerrières ; il savait que son destin allait, sans délai, changer du tout au tout et il était heureux à l'idée de s'attendre au pire.

Pendant les quelques heures dont il disposait avant de s'habiller et de rencontrer Stephen Narth, il prit un crayon, un papier, puis, systématiquement, à froid, il étudia toutes les éventualités et chercha le moyen d'y remédier. Petit à petit, son

esprit inventif fut mis sur la voie d'une trouvaille qui, si elle ne constituait pas un remède absolu, pouvait au moins permettre à une personne de s'en tirer, – peut-être à deux et, naturellement, la seconde, c'était lui.

Il brûla le papier dans la cheminée, entra dans la petite pièce dont il se servait comme laboratoire et pendant une heure travailla à toute vitesse. À six heures et demie, il sortit et emporta une boîte oblongue et un lourd fourre-tout ; il les posa avec soin dans le coffre de la voiture et la conduisit à Ratcliffe Highway. Enfilant les ruelles étroites qui mènent à la rivière, il arriva au bord de l'eau et eut la chance de rencontrer un batelier qui, contre une petite rétribution, le conduisit, à la rame, vers l'un des deux bateaux ancrés dans le bassin. Un Chinois à la mine impénétrable le héla du passavant et se proposa pour porter le sac à bord, mais le major refusa.

Le capitaine et le commissaire étaient des nègres, – ce dernier, bon vivant, dont Spedwell avait eu l'occasion de sauver la vie. Heureux jour que celui-là pour beaucoup de gens ! Le major s'était interposé entre la fureur de Fing-Su et l'officier nègre, – et l'on sait que les noirs ont une fidélité reconnaissante qui leur est propre, il fit chercher le commissaire dès qu'il arriva sur le port.

« Inutile de dire à Fing-Su que je suis venu, dit-il. J'ai avec moi quelque chose que je tiens à emporter.

– Vous venez aussi, major ? demanda le commissaire.

– Peut-être ; je ne sais pas. L'important est que personne ne sache que tout cet attirail est à bord. »

Le commissaire le conduisit jusqu'à une grande cabine, sur le « well-deck »[2].

« Depuis quand vous servez-vous de cette pièce pour les passagers ? s'enquit Spedwell en fronçant les sourcils.

– C'est la première fois, répondit l'homme. Fing-Su a donné l'ordre qu'on la prépare pour un voyageur.

– Pas pour lui, il se sert de la cabine du capitaine. Qui est-ce qui part, cette fois-ci ? »

Là, le commissaire fut pris de court. Il indiqua, cependant, une place où loger ce qu'apportait Spedwell, un petit coffre noir avec deux anneaux de cadenas. Avec beaucoup de précaution, le visiteur déposa son trésor sur le pont.

« Je vais aller vous chercher les cadenas, major », fit l'officier, et il disparut.

Cette absence fut très utile au major Spedwell, car il avait certaines dispositions à prendre avant le retour du commissaire avec ces cadenas et ses clés. Il fallait entourer la petite boîte de cales marron qu'il prit dans le sac. Il éprouva quelques difficultés à les introduire, mais il avait fini et fermé le couvercle avant que l'officier revînt, cadenas en main.

Spedwell se redressa et épousseta ses genoux.

« Écoute bien, Haki. Qui est préposé au sans-fil ?

– Ou moi, ou un de mes mousses chinois. L'appareil est dans ma cabine. Pourquoi ? »

---

2 Le « well-deck », sur certains bateaux, est le pont situé dans le creux appelé « coffre » qui sépare le gaillard d'avant du gaillard d'arrière.

Spedwell lui tendit la clé du coffre.

« Mets ça dans ta poche et ne t'en sépare à aucun prix. Si tu reçois de moi un radio disant : « Tout bien », prends la boîte qui est dans le coffre et jette-la par-dessus bord. Tu recevras sans doute le message avant de sortir de la Manche. Tu n'oublieras pas ? »

Haki fit signe que non, les yeux pleins d'étonnement.

« Je ne comprends pas, mais je ferai ce que vous me dites, major. Vous faites de la contrebande ? »

Spedwell n'avait rien à ajouter. Il n'avertit pas l'homme que, selon les circonstances, il pourrait recevoir un radio différent ; il serait temps le moment venu.

« Et si vous faites ce voyage avec nous ? insista le nègre.

– Alors, dit Spedwell avec un sourire en coin, alors je pourrai te donner le mot d'ordre à l'oreille, – si je voyage vivant ! »

XXXI

Joe Bray arriva à Clarges Street un peu après dix heures ; des nuages de pluie avaient fait tomber le jour plus tôt et avaient permis à Joe d'avancer son départ de Sunningdale. Il était en proie à une nervosité contenue, car la nuit s'annonçait pleine d'aventures, et l'aventure était son élément.

« Quelle excellente idée, Cliff, de m'avoir fait venir par le garage d'arrière pour que personne ne puisse me voir !

J'aurais pu vous épargner ce tracas. Fing-Su sait que vous êtes vivant. »

La mine de Joe Bray s'allongea. La nouvelle le dépouillait d'une bonne part de son mystère.

« J'ai un homme à moi, au bureau de Narth, un garçon qui s'appelle Perkins, expliqua Clifford. Le suborner m'a coûté plus de temps que d'argent, car il est loyal de tempérament. Les détectives sont-ils arrivés ? (Joe fit signe que oui.)

– Ils m'ont légèrement déçu, Cliff, fit-il avec regret ; des gens comme vous et moi. On n'aurait jamais dit des détectives.

– C'est une affaire ! » dit Clifford. Et, après un moment de réflexion : « Vous êtes-vous mis en rapport avec Jeanne ? »

Le vieux Joe hocha la tête.

« Vous m'aviez dit de ne pas le faire, fit-il vertueusement.

– Vous ne savez même pas si elle revient ? (Il soupira.) Je ne suis pas très inquiet d'elle, parce que Scotland Yard l'a fait filer par un de ses hommes. Il fera sans doute son rapport plus tard.

– Comment avez-vous mis-la Sûreté sur le circuit, Cliff ? demanda Joe avec intérêt. Et puisqu'elle y est, pourquoi ne pince-t-elle pas Fing-Su ?

– Parce qu'elle n'a pas assez de preuves pour pincer qui que ce soit », repartit Cliff d'un ton bref.

Il commençait à se ressentir de la tension que lui imposait sa lutte avec les forces occultes du Chinois.

« En ce qui concerne la Sûreté, vous pourrez satisfaire votre curiosité. C'est une Administration qui est à cent lieues du romanesque. Le commissaire Willing viendra ici ce soir et nous accompagnera vers le bas de la rivière. Savez-vous nager, Joe ?

– Tout ce qu'un homme doit savoir faire, je le sais, fit Joe, solennel. Chassez cette idée, Cliff, que je suis un bon à rien. Il n'y a pas un bipède qui pourrait me faire crier « Maman ! » Un homme de cinquante ans est dans la fleur de l'âge, comme je le dis souvent. »

Le commissaire Willing arriva peu après, – un homme mince, cadavérique, qui avait le sens de l'ironie mordante et une triste opinion de l'humanité. Pour plusieurs raisons, il était plus dans la peau de son personnage, selon l'idée que s'en faisait Joe, que les trois échantillons entrevus au cours de la soirée – car le commissaire parlait peu et donnait l'impression d'être infaillible.

« Vous savez que nous avons fouillé l'*Umgeni* ce matin ? Il doit partir cette nuit. »

Clifford fit un signe affirmatif.

« Nous n'avons trouvé aucune espèce de contrebande. Peut-être la chargeront-ils sur l'*Umveli*, son frère. Ils sont côte à côte dans le bassin. Mais l'*Umveli* ne doit pas partir avant un mois, et il fait escale à Newcastle. Avez-vous eu des nouvelles de Long, l'homme que j'ai mis sur la piste de Mlle Bray ? (Et lorsque

Clifford eut fait signe que non :) Je pensais qu'il avait pu vous rendre compte, à vous, de la mission. Il a, sans doute, reconduit Mlle Bray à Sunningdale. À présent, monsieur Lynne, quels sont les buts précis des opérations auxquelles se livre ce Chinois ?

– Fing-Su ? Autant que je sache, son idée est de créer une nouvelle dynastie en Chine. Avant d'y parvenir, il devrait normalement combattre les différents généraux mercenaires qui se sont partagé le pays, mais je pense plutôt qu'il se sera arrêté à une solution plus simple. Chaque général, en Chine, est à vendre. Souvenez-vous toujours que le patriotisme n'existe pas chez les Chinois, et qu'ils n'éprouvent aucun sentiment pour la terre où ils sont nés. Leur politique est locale, au jour le jour. La plupart d'entre eux ne savent même pas que la Mongolie est devenue une province russe. Les généraux sont des bandits qui travaillent en grand, et le sort des batailles dépend de la désertion opportune des armées. La stratégie, en Chine, se résume à obtenir le meilleur prix d'une trahison et à ne dévoiler les plans qu'à la dernière minute.

– Et Narth ? C'est un peu une énigme pour moi, fit Willing. Je ne comprends pas de quelle aide il peut être à Fing-Su et à ses troupes. L'homme n'est ni un génie ni un lutteur à coup sûr.

– Narth est très utile, ne vous y trompez pas. Quoi qu'il soit, pratiquement, en banqueroute il connaît à fond la Cité, – ce qui veut dire que, le jour où il faudra sauver des têtes à coups de dollars, il n'y aura pas de meilleur intermédiaire que lui dans la Cité de Londres. Il est en relations personnelles avec les grands groupes de la finance ; il a justement toutes les connaissances qui manquent à Fing-Su. Si celui-ci réussit, il y aura de riches concessions à céder, et c'est Narth qui sera le courtier. À l'heure actuelle, ses services sont contestables, et Fing-Su le sait. L'argent qu'il lui a prêté ne donne pas à notre ami chinois prise sur lui autant qu'il l'imagine. Stephen doit être assujetti aux Mains Joyeuses avec des crampons de fer. Peut-être le prêchi-prêcha de la cérémonie d'initiation fera-t-il impression sur lui, –

mais j'en doute. (Il regarda sa montre.) Il est temps pour nous de bouger, dit-il. Je me suis arrangé avec une chaloupe électrique qui doit nous retrouver à Wapping. Avez-vous un revolver ?

– Pas besoin ! fit gaiement le commissaire. J'ai une canne qui en vaut un et qui ne fait pas de bruit. Mais je crois que nous allons perdre notre soirée. J'ai fouillé l'*Umgeni*…

– Je ne vais pas m'occuper de l'*Umgeni*, interrompit Cliff d'un air farouche. Son jumeau qui est ancré à ses côtés…

– Mais il ne part pas avant un mois.

– Au contraire, dit Cliff, il part ce soir. »

Le commissaire se mit à rire.

« Vous ne connaissez pas grand-chose aux navires, fit-il. Il sera retenu à l'embouchure du fleuve et on réclamera ses papiers ; s'ils ne sont pas en ordre, il ne quittera pas la Tamise.

– Ils seront en ordre », répliqua Clifford mystérieusement.

XXXII

Pour un artiste, le bassin de Londres a une beauté particulière. Là se côtoient les grands vapeurs qui traversent les océans, et, le long de ce grand chemin d'eau, glisse le trafic de la moitié du monde. C'est, par une belle soirée, un endroit dont les tonalités sont douces. Même dans la lumière sale de l'hiver, c'est un lieu romantique, quand les coques souillées et les cheminées crasseuses surgissent lentement des mers ensoleillées pour prendre leur repos sur ces eaux couleur de boue.

Par un sombre et pluvieux soir d'été, avec un vent du Nord inimaginable qui glace les os de ceux qui s'aventurent à franchir le fleuve, le bassin n'offre guère d'attraits. Clifford trouva sa grande chaloupe électrique qui l'attendait au bas d'un escalier graisseux et qui, glissant sous la poupe d'un chargement de bois norvégien, se dirigea vers le milieu du fleuve. Une embarcation de la police sortie des ténèbres les arrêta, et, satisfaite, suivit leur sillage. La marée descendante était favorable à leur entreprise, car elle leur permettait de marcher à vitesse réduite.

Le plan de Clifford était de trouver une cachette à bord du bateau et, s'ils n'étaient pas découverts, d'aller avec lui jusqu'à Gravesend, où il stopperait pour prendre le pilote et faire examiner ses papiers avant d'être autorisé à poursuivre son voyage. S'ils étaient découverts, Willing disposait de l'autorité nécessaire pour justifier leur présence et pour diriger, à onze heures du soir, des recherches concernant des marchandises interdites à l'exportation.

Ils avaient des bateaux à leur droite et à leur gauche, les uns silencieux et sombres, à l'exception des lampes réglementaires, les autres éblouissants de lumières et retentissant du bruit et du grincement des grues à l'aide desquelles ils déchar-

geaient dans des gabares, éclairés par de grosses lampes suspendues qui se balançaient le long de la coque. Attardé, un bateau de plaisance les dépassa, une sorte de palace étincelant d'où jaillissaient les accents d'un orchestre à bout de souffle.

Les quatre hommes qui occupaient la chaloupe portaient des cirés et des suroîts, – précaution qui s'avéra fort utile avant qu'ils eussent atteint le milieu du fleuve, car la petite pluie se transforma en torrents.

« Donnez-moi la Chine, où le soleil luit toujours ! » murmura Joe Bray, accroupi sur les planches, mais personne ne lui répondit.

Après un quart d'heure, le commissaire dit à voix basse :

« Voilà les bateaux, juste en avant sur les rives du Surrey. »

L'*Umgeni* et l'*Umveli* étaient, comme il l'avait dit, des vaisseaux jumeaux, et cela se voyait plus qu'à l'ordinaire. Leurs coques et leurs cheminées noires étaient bien connues des badauds des quais ; ils avaient le même pont curieusement en flèche, la même et longue superstructure avancée. Chacun d'eux n'avait qu'un mât et chacun d'eux faisait parade d'une inutile figure de proue qui représentait Neptune.

Inutile de demander lequel était l'*Umgeni*. Ses ponts étaient brillamment éclairés, et lorsqu'ils arrivèrent en vue du vapeur, un petit remorqueur bruyant éloignait de son bord les gabares vides. Séparé de lui par un peu plus d'une longueur de navire, l'*Umveli* se balançait sur ses amarres, forme noire et sans vie.

« Vous n'avez pas fouillé l'*Umveli ?*

– Non ; ce n'était guère la peine. Il n'y a qu'un peu plus d'une semaine qu'il est arrivé et, pendant tout ce temps-là, il a déchargé.

– … de nuit, fut le commentaire significatif de Clifford. Un bateau qui décharge la nuit ressemble beaucoup à un bateau qui charge la nuit. »

L'éclat de l'*Umgeni* se portait à tribord sur son jumeau, et Lynne piqua, avec la chaloupe, vers la rade en empruntant une route qui le mettait dans l'ombre du vaisseau.

« Un peu basse, la ligne de flottaison pour un bateau vide ; non ? demanda-t-il (et le commissaire acquiesça).

– Il va, sur lest, à Newcastle pour des réparations, fit-il. C'est, du moins, le renseignement que j'ai obtenu. »

Il y avait peu de chances de confondre les deux bateaux. Le mot *Umgeni* s'étalait en lettres d'un mètre de long et en grands caractères droits sur la coque du bâtiment affairé. Comme ils atteignaient le côté obscur de l'*Umveli,* Lynne leva les yeux. Ils passaient sous la poupe et il remarqua quelque chose qui l'intéressa.

« Regardez », murmura-t-il en pointant du doigt.

Les lettres « *vel* » avaient été enlevées de la poupe.

« Et alors ?

– Ils changent les noms, voilà tout, fit Clifford laconique. Dans deux heures, l'*Umveli* descendra la Tamise avec les papiers de l'*Umgeni,* et demain matin l'*Umgeni,* nouvellement baptisé, filera vers la mer et prendra ostensiblement la direction de Newcastle. »

Ils avançaient en silence, et la noire chaloupe échappait à une vue normale ; néanmoins, lorsqu'ils arrivèrent par le travers de l'échelle de dunette, une voix aigre les héla :

« Quel bateau êtes-vous ?

– Nous passons », cria Lynne brutalement.

Il mit au point ses jumelles de nuit et observa le vapeur ; il vit alors quelqu'un d'autre qui regardait du gaillard d'avant et, ce qui était plus sérieux, trois ombres sur la passerelle et de la fumée qui sortait de la cheminée.

« On fait bonne garde sur ce bateau vide », dit-il. Il s'attendait à être hélé de nouveau par l'homme qui : se trouvait sur le gaillard d'avant, mais, évidemment, ce veilleur n'était pas aussi attentif que son camarade. Clifford le vit tourner et s'avancer doucement vers l'échelle qui conduisait au coffre ; immédiatement il manœuvra pour se mettre sous l'écubier.

Il se dressa, saisit les chaînes avec une gaffe recouverte de caoutchouc et immobilisa la chaloupe ; ensuite il se hissa, main sur main, jusqu'à entourer le beaupré de ses bras.

Comme il inspectait prudemment le gaillard d'avant, il entendit une voix lointaine qui criait un nom ; le veilleur descendit et disparut. Instantanément, Clifford transmit la nouvelle. Willing, le premier, ensuite Joe Bray, qui déploya une agilité remarquable, le suivirent à travers le navire désert. Quand, de la chaloupe, on les vit arriver sans encombre, l'embarcation se retira conformément aux instructions reçues.

« Descendons dans le coffre », murmura Lynne.

Il se précipita et dégringola l'échelle, s'attendant, à chaque seconde, à être interpellé.

Mais il n'y avait personne dans le coffre. Par une voie ouverte dans le gaillard d'avant, il reconnut le bruit d'une flûte de Pan, tandis que, au-delà d'où il était, se faisait entendre le toc-toc d'un marteau contre des cales destinées à fermer une écoutille. Un étroit passage conduisait du coffre sous le pont principal, et si le groupe parvenait jusque-là sans attirer l'attention des hommes sur la passerelle, il devenait possible de trouver une cachette.

Clifford Lynne, tout en restant dans les coins d'ombre, avançait en rampant, Joe à sa suite, et ils atteignirent le passage sans accident. Là, ils découvrirent un refuge. Juste sous la passerelle, deux ponts plus bas, il y avait une grande cabine qui, à en juger par les éraflures et la décoloration de la cloison, avait servi au transport des marchandises. Deux lampes murales qui donnaient une faible lumière montraient que la pièce avait été transformée à l'usage des passagers. On y voyait une table, deux ou trois chaises, un paquet avec l'étiquette d'un libraire connu et, sur le plancher, un tapis dont la marque était toute neuve et dont les rayures formaient des dessins rectangulaires.

Bien que la chambre fût de la largeur du navire, elle n'avait pas plus d'un mètre quatre-vingts de profondeur. Dans le mur métallique postérieur se trouvaient deux étroites portes de cloison ; l'une était cadenassée et verrouillée, mais l'autre était entrebâillée : Clifford l'ouvrit et franchit le pas après avoir allumé sa lampe de poche.

C'était un réduit pas plus grand qu'un grand placard et sans fenêtres ; il pensa que l'air devait être fourni par un ventilateur du pont, car l'atmosphère était pure et il y avait une douce fraîcheur qui circulait.

Dans un coin, un petit lit de cuivre encastré dans le pont ; dans l'autre coin, en retrait, un petit cabinet de toilette avec une douche qui venait d'être posée, et une cuvette en terre. Avec cela, une armoire décorée à l'excès, beaucoup trop grande pour une aussi petite installation, complétait l'ameublement.

Clifford entendit un bruit de pas sur le pont extérieur et fit signe à ses deux compagnons de le suivre dans la petite pièce. Par une fente dans la porte, il vit un marin chinois qui entrait et qui jetait un regard circulaire. Le marin, ensuite, retourna vers la porte et cria quelque chose ; un second marin le rejoignit et ils parlèrent dans un dialecte que ni Joe Bray, ni Clifford ne connaissaient. Ils étaient certainement du sud de la Chine et,

quel que fût le thème de leurs propos, ils s'en amusaient, car ils ponctuaient leur entretien de rauques éclats de rire.

Puis, à la grande terreur de Clifford, et avant qu'il eût pu se rendre compte de ce qui se passait, l'un des hommes étendit la main, attrapa la porte de la cage à lapin où ils étaient assemblés, et la ferma à fond avec violence. Clifford entendit le grincement du verrou tiré et le claquement de la porte extérieure. Ils étaient pris au piège !

XXXIII

La journée avait été pour M. Narth une journée d'irrémédiable angoisse. Les restes d'une conscience largement entamée par l'intérêt personnel témoignaient d'une singulière sensibilité à l'annonce du mal dont une innocente enfant était victime par sa faute. Mille et mille fois il avait remâché la promesse rassurante de Fing-Su qu'aucun tort ne serait fait à Jeanne, et mille et mille fois sa raison avait rejeté cette petite illusion. Et puis, pour couronner son tourment, la nouvelle que Joe Bray était vivant l'avait surpris comme la foudre et aussi la découverte que le trésor dont sa main allait se saisir n'était qu'une chimère dorée.

Joe Bray vivant ! Il avait soigneusement prémédité de s'amuser aux dépens de son héritier. Pour se tirer d'affaires, Stephen avait sauté sur un moyen facile – facile ou non, le moyen n'existait plus. Son seul espoir reposait sur l'honnêteté de Fing-Su.

Stephen Narth était trop intelligent pour se figurer que le Chinois tiendrait jamais aucune de ses promesses. Et pourtant, l'enjeu était de cinquante mille livres. Si Stephen Narth décidait de rompre son accord, cette somme énorme lui échapperait sans aucun doute, mais, en tout cas, existait-il un Chinois, même imaginaire, qui fût capable de la lâcher ? La banqueroute ? Qu'était-ce que la banqueroute, sinon un incident désagréable à la merci duquel se trouvait n'importe qui et dont beaucoup de gens mieux et plus haut placés que lui avaient subi les conséquences ? Et, en cas de banqueroute, l'ambitieux Oriental pouvait courir après son argent.

Ce fut la seule pensée réconfortante que lui apporta l'après-midi. La perspective de son initiation, l'idée qu'il allait

s’abaisser au niveau de ce jaune saltimbanque lui donnait une légère nausée. Il appartenait déjà à deux sociétés qui pouvaient être qualifiées de secrètes, et l’expérience qu’il avait de ces sortes de choses était assez vaste pour qu’il fût renseigné sur la plupart des formules d’initiation. Il envisageait la soirée comme du temps perdu d’une manière ennuyeuse et gênante. À n’importe quelle heure, en n’importe quelle saison, un déplacement au sud de Londres lui aurait été désagréable, mais il était révolté à la pensée de faire cette visite au milieu de la nuit et de passer deux heures, comme il l’imaginait, en compagnie de ces coolies chinois.

Spedwell dîna avec lui à son hôtel et fit de son mieux pour colorer l’épreuve qui approchait. Cet homme au visage mince, aux yeux noirs et mobiles s’accommodait de bien des choses, mais il n’arrivait pas à lutter victorieusement contre la sensation de dégoût qui s’était emparée de Stephen Narth à l’idée de cette cérémonie. Il n’avait nullement l’épiderme sensible, mais il avait une série d’ancêtres dont les hautes traditions le hantaient par instants. Il préférait ne pas réfléchir à sa situation, mais lorsqu’elle s’imposait à lui, plus il y songeait plus il détestait la besogne qui allait s’accomplir ce jour-là et la nuit suivante.

« Il n’y a pas de quoi faire le dégoûté, dit enfin Spedwell en allumant un long cigare foncé. Si quelqu’un en avait le droit, ce serait moi. Vous semblez oublier, Narth, que j’ai été commandant d’infanterie et, qui plus est, aux Indes. Des hommes de caste et policés, des hommes façonnés comme des Européens. Vous ne pensez pas que j’aie du plaisir à m’associer avec le rebut de l’Asie, n’est-ce pas ?

– Vous, c’est différent, fit Stephen, cassant. Vous êtes un soldat de fortune et vous pouvez vous adapter aux circonstances. Qu’ont-ils fait de Jeanne ? questionna-t-il d’un air chagrin.

– Elle va bien ; elle est bien soignée. Inutile de vous faire du mauvais sang pour elle, dit Spedwell tranquillement. Je ne

permettrai jamais qu'il lui arrive quoi que ce soit, vous pouvez en être certain. »

Ils dînaient dans l'appartement privé de Stephen, et les heures qui suivirent passèrent trop rapidement pour lui, dans l'état d'anxiété où il se trouvait.

Il était près de minuit lorsqu'ils sortirent ensemble dans Piccadilly. La voiture de Spedwell attendait. À contrecœur, Stephen y entra.

Tout le long du chemin qui menait au sud de Londres, il assaillit l'autre de questions. Quels étaient les projets de Fing-Su ? Pourquoi se montrait-on si désireux de l'enrôler ? Qu'attendait-on de lui ?...

Spedwell lui répondit très patiemment, mais il fut manifestement soulagé lorsque la voiture emprunta une rue latérale près du pont du canal, dans Old Kent Road.

« Nous y sommes », dit-il. Et ils descendirent.

Ils marchèrent cinq minutes avant d'arriver à l'étroit débouché d'une ruelle qui longeait une haute muraille de briques. La seule lumière provenait d'un réverbère délibérément posé dans l'entrée de la ruelle. Le réverbère servait à deux fins, d'abord à interdire la circulation des voitures et ensuite à fournir un éclairage insuffisant à ce long et boueux passage. La pluie tombait à seaux et Stephen Narth, avec un grognement, releva le col de son pardessus.

« Quel est cet endroit ? demanda-t-il d'un ton dolent.

– Notre usine, ou du moins notre dépôt », répliqua Spedwell.

Il s'arrêta devant une porte et, se penchant, introduisit une clé et ouvrit.

Narth n'en finissait pas avec ses insignifiants sujets de plainte.

« Était-ce bien utile que je vienne en habit ? interrogea-t-il.

– Très utile, fit l'autre. Laissez-moi vous prendre par le bras. »

Autant que la lampe de son guide lui permettait de le voir, le nouvel initié se dirigeait vers un petit hangar construit contre le mur. Il découvrit qu'il s'agissait d'une simple chambre meublée de deux chaises de bois.

« En tout cas, il y fait sec, dit Spedwell en allumant l'électricité. Je vais être obligé de vous laisser et d'annoncer à Fing-Su que vous êtes là. »

Resté seul, Narth, pour s'occuper, fit les cent pas dans la petite pièce. Il se demandait si Leggat viendrait et si, personnellement, il supporterait jusqu'au bout une cérémonie d'initiation par trop ridicule. Il entendit alors le bruit d'une clé dans la serrure, et Spedwell revint.

« Vous pouvez laisser votre pardessus, dit-il. Il n'y a que quelques pas à faire. »

M. Narth, conformément aux instructions reçues, s'était habillé d'un frac et cravaté de blanc. À la demande de Spedwell, il sortit de sa poche une paire de gants de peau blanche et les enfila.

« Allons-y », fit Spedwell.

Il éteignit la lumière, quitta la bicoque et montra le chemin.

Ils étaient sur une allée sablée qui se terminait par un escalier ; cet escalier avait l'air de descendre au sous-sol, et il était orné, au haut des marches, par deux silhouettes semblables à des statues. L'une d'elles, à leur approche, les arrêta dans une langue inconnue du novice.

Spedwell baissa la voix et murmura quelque chose dans un sifflement. Il posa la main sur le bras de Narth, qui descendit l'escalier, arriva à une seconde porte et fut de nouveau interpellé dans le même langage. De nouveau, Spedwell répondit, et quelqu'un frappa à une troisième porte. Elle s'ouvrit prudemment. Un Chinois, à mi-voix, posa une interrogation et puis la main de Spedwell agrippa les bras de Narth. Il fut introduit dans un hall qui n'en finissait pas et qui était décoré d'une manière fantasmagorique. Narth rêvait-il, ou bien la main de Spedwell tremblait-elle réellement ?

Une longue perspective s'étendait devant lui ; il la regarda et, pendant une seconde, il fut pris nerveusement d'une folle envie de rire. Accroupis de chaque côté de cette pièce allongée, des rangées et des rangées de Chinois ; chaque homme était vêtu d'un habit noir râpé et qui lui allait mal. Les chemises blanches étaient de purs simulacres ; il vit un plastron dont le bord s'échappait, et tout autour le dessin d'un corps marron. Sur chaque plastron scintillaient deux pierres. Sans être familiarisé avec les choses du théâtre, il n'eut pas de peine à se rendre compte qu'il s'agissait de diamants empruntés au magasin d'accessoires. Ces bizarres apparitions, sur leur trente et un de pacotille, le considéraient fixement, solennelles et redoutables.

Bouche bée, il regardait de tous ses yeux d'un côté à l'autre. Ils portaient tous des cravates blanches comiquement nouées ; chacun d'eux posait sur ses genoux des mains gantées de coton blanc. Il avait déjà vu cela quelque part... Telle fut sa première impression. Et ensuite il se rappela... une troupe de chanteurs nègres assis exactement dans la même et pompeuse attitude... leurs mains gantées de blanc sur les genoux ! Mais ces hommes-ci étaient jaunes.

Des roseaux odoriférants brûlaient dans quatre grands vases bleus. La chambre était bleue de leur fumée.

Ses yeux alors glissèrent le long de la nef jusqu'à l'autel blanc : par-derrière, sur un trône, se tenait Fing-Su en per-

sonne. Par-dessus son habit, – ses diamants à lui étaient sûrement véritables, – il portait une robe de soie rouge ; sur sa tête, une immense couronne d'or qui brillait de pierres précieuses. Une de ses mains, gantée de blanc, tenait une baguette d'or, l'autre un globe éclatant qui scintillait à la lumière d'un candélabre voilé. Soudain, sa voix rompit le silence :

« Qui vient ici parler avec les Mains Joyeuses ? »

Narth s'aperçut alors qu'au-dessus de Fing-Su étaient suspendues des mains d'or, mais, avant qu'il ait pu les examiner, Spedwell répondit :

« Ô Fils du Ciel, que ta vie soit éternelle ! C'est un homme, ton plus humble esclave, qui vient adorer ton trône ! »

Sur ce, instantanément, et comme s'ils regardaient un invisible maître de chapelle qui aurait dirigé leur chœur, les jaunes entonnèrent un chant.

Ils s'arrêtèrent aussi brusquement qu'ils avaient commencé.

« Qu'on le laisse approcher », dit Fing-Su.

Spedwell avait disparu ; il était sans doute derrière lui, mais Narth n'osait pas se retourner. Deux des personnages mal mis dans leurs habits noirs le conduisirent lentement à travers le hall. Il se rendit vaguement compte que celui qu'il avait à sa droite portait des pantalons trop courts de dix centimètres. Mais il n'y avait là rien de comique. Il était trop accablé de terreur, trop écrasé par le pressentiment d'une épouvante qui dépassait tout ce qu'on pouvait imaginer pour trouver à rire à toutes les invraisemblances qui s'étalaient des deux côtés.

Et alors il vit l'autel avec sa bordure étincelante et, étendue sur l'autel, sous un blanc linceul, une forme humaine. Il la considéra transi de peur, et il vit encore un grand cœur rouge épinglé au linceul… Il s'efforçait d'avoir des pensées raisonnables et

regardait fixement de ses yeux grands ouverts la forme et le cœur rouge… Sur le bord du linceul s'inscrivait, écarlate, un énorme caractère chinois.

« C'est symbolique… une figure de cire seulement », lui souffla une voix dans l'oreille.

Spedwell était donc là. Cette assurance lui donna du courage.

« Répétez après moi : « Je serai fidèle aux Mains Joyeuses. »

La voix profonde, solennelle, de Fing-Su emplissait la pièce de sonorités.

Comme dans un rêve, Narth répéta.

« … Je frapperai au cœur tous leurs ennemis. »

Il répéta de nouveau. Où était Leggat ? Il s'attendait à rencontrer Leggat. Ses yeux errèrent dans l'espace qu'ils avaient devant eux sans trouver trace de ce gros jovial.

Fing-Su parlait :

« Par ce signe, j'apporte la preuve de ma loyauté, de ma foi, de ma fraternité… »

On lui glissa quelque chose dans la main, – un long couteau droit, en forme de rasoir.

« Tenez-le au-dessus du corps », fit une voix à son oreille. Et, machinalement, Stephen Narth obéit en répétant, sans se rendre compte de ce que signifiaient les mots, le serment prescrit par l'homme assis sur le trône.

« Que tous les ennemis de l'empereur périssent ainsi ! dit Fing-Su.

– Frappez au cœur ! » murmura Spedwell.

Et, de toutes ses forces, Stephen Narth frappa.

Un fléchissement se produisit sous la lame : il frissonna. Et alors le blanc linceul rougit soudain. Narth poussa un cri et, avec ses ongles, il arracha le drap là où se devinait la tête.

« Oh ! mon Dieu ! » s'exclama-t-il.

Il avait devant lui le visage mort de Ferdinand Leggat !

XXXIV

Il avait tué Leggat ! De ses doigts qui n'auraient pas égorgé un lapin, il avait donné la mort à un homme ! La tache rouge sur le drap s'élargissait ; ses mains étaient trempées de l'horrible liquide, et il se retourna avec un hurlement de folie pour s'en prendre au démon qui lui avait parlé à l'oreille.

Spedwell, la figure décomposée d'horreur, avança le bras pour se défendre, mais les mains sanglantes le prirent à la gorge et le jetèrent à terre. Ensuite un coup s'abattit sur Narth et il s'écroula, d'abord sur les genoux, et puis tout de son long sur les pavés de mosaïque, rugissant comme un furieux.

Les files d'hommes jaunes, assis, contemplaient le spectacle sans bouger, leurs faux diamants scintillants à leurs plastrons, leurs mains blanches sur les genoux.

Une heure plus tard, le major Spedwell entra dans la chambre que Fing-Su s'était réservée à l'usine, pour les rares fois où il y venait. Le Chinois leva les yeux de son livre et secoua la cendre de sa cigarette dans un cendrier d'argent.

« Eh bien ! fit-il, comment va notre ami le délicat ? »

Spedwell hocha la tête. Lui-même avait vieilli de dix ans. Sa chemise portait encore la marque de la main rouge.

« Fou, répondit-il laconiquement. Je crois qu'il a perdu la raison. »

Fing-Su se pencha en arrière sur sa chaise capitonnée, avec un « tut-tut » d'impatience.

« Je ne comptais pas là-dessus, dit-il d'un ton légèrement ennuyé. Qui aurait pensé qu'un homme mûr comme lui se serait ainsi donné en spectacle ? Ce garçon est un fieffé poltron et un profane ! »

Spedwell ne répondit pas. Peut-être se demandait-il si un jour viendrait où, pour des raisons d'opportunité, lui aussi, après avoir été endormi, serait étendu sur l'autel de marbre, tandis que quelque initié le frapperait du couteau fatal.

« L'idée était ingénieuse et digne d'un meilleur sort, dit Fing-Su. Leggat était un pleutre, un traître et méritait la mort. Peut-être notre ami Narth changera-t-il d'avis lorsqu'il sera rétabli et se sera rendu compte de la manière dont il s'est compromis ! »

Spedwell le considérait posément.

« Vous m'aviez dit que la victime serait un homme du Yunnan – celui qui était tombé entre les mains de Lynne. La pensée m'en était odieuse, mais, je me suis dit d'accord, comme une brute que je suis. Mon Dieu ! quand j'ai vu le visage de Leggat ! »

Il essuya son front ruisselant, et sa respiration se fit plus rapide.

Fing-Su se taisait, dans l'attente.

« Comment avez-vous pris Leggat ? interrogea finalement Spedwell.

– Il est venu, tout simplement. Nous lui avons donné à boire ; il ne savait rien, répliqua Fing-Su avec indifférence. Il nous avait trahis, vous ne l'ignorez pas. Il est mort, n'en parlons plus. Quant à Narth, sa vie est entre nos mains. »

Spedwell, qui s'était affalé sur une chaise, leva les yeux.

« Il faudrait qu'il fût vraiment fou pour s'en convaincre, remarqua-t-il. Comme je vous l'ai déjà dit, Fing-Su, nos vies à nous sont entre ses mains, au contraire. »

Fing-Su retira avec soin le bout de sa cigarette, en mit une autre dans son fume-cigarette d'ébène et l'alluma avant de répondre.

« Où l'avez-vous mis ?

– Dans la bicoque de pierre. Il ne criera plus ; je lui ai donné un coup de morphine. Il n'y a qu'une chose à faire, Fing-Su : expédier cet homme hors de ce pays aussi vite que possible. L'*Umveli* part ce soir ; faites-le porter à bord…

– Avec la jeune fille ? »

Les paupières de Spedwell se plissèrent.

« Que voulez-vous dire ? Avec la jeune fille ? demanda-t-il. Vous la gardez à Londres jusqu'à ce que Cliff Lynne vous ait remis la part que vous désirez. »

Le Chinois respira pensivement et son front bas se rida.

« C'était mon idée première, acquiesça-t-il. Mais tant de choses se sont passées depuis quelques heures… J'ai envie de changer mes batteries. Nous pourrions l'envoyer sur le littoral chinois et, de là, lui faire remonter une rivière sans attirer l'attention. (Il envoya un nuage de fumée au plafond et la regarda se dissiper.) Elle est charmante », fit-il.

Le major Spedwell se leva, marcha délibérément vers la table et, debout, y appuya ses mains.

« Elle ne quittera pas l'Angleterre, Fing-Su », dit-il lentement.

Et solennellement, une seconde, leurs regards se croisèrent, et le Chinois sourit.

« Mon cher major Spedwell, fit-il, il ne peut y avoir qu'un chef dans une organisation comme celle-ci, et ce chef, je tiens à le préciser, c'est moi. Si je veux qu'elle reste en Angleterre, elle y restera ; si je veux qu'elle aille en Chine, elle ira. Est-ce compris ? »

La main de Spedwell fut si rapide, que Fing-Su ne vit rien qu'une tache rose en action. Dans ce quart de seconde, la main s'était emparée d'un objet qui était, maintenant, posé sur la table, son bout noir en direction du gilet de Fing-Su.

« Elle restera », fit Spedwell énergiquement.

Le visage du Chinois se marqua et se creusa de peur pendant un temps, – d'une peur comme le blanc n'en avait jamais vu. Puis il se ressaisit et se mit à sourire d'un sourire forcé.

« Comme vous voudrez : elle restera. Nous n'avons rien à gagner à nous quereller, fit-il. Où est-elle, à présent ? Dans l'usine ? Allez la chercher. »

Spedwell ouvrit de grands yeux à cette requête inattendue.

« Je croyais que vous ne vouliez pas lui apprendre que vous êtes mêlé à cette affaire ?

– Cela m'est absolument indifférent. Amenez-la-moi, je vous prie. »

Spedwell avait atteint la porte lorsqu'il entendit le petit bruit d'un tiroir qu'on ouvrait, et il se retourna comme un seul homme. Une balle frôla sa figure et fit voler en éclats le panneau de la porte. Comme il brandissait son revolver, il vit Fing-Su qui se laissait tomber par terre. Un instant, il hésita, puis, faisant volte-face, il s'enfuit dans la grande pièce qui donnait sur le bureau privé de « l'empereur ».

C'était un dépôt où s'empilaient très haut des ballots de marchandises, avec trois étroits passages qui conduisaient à la porte du fond. Il lui restait une seule chance. Tout au bout du

dépôt, il y avait le dispositif de fusibles d'où dépendait la lumière dans cette aile de l'usine. À la suite du bruit que Fing-Su avait fait en tirant, la porte du fond s'ouvrit et une nuée de coolies envahit le dépôt. Alors il leva son revolver et fit feu par deux fois. Il y eut un massacre de marbre et de bois, et toutes les lumières s'éteignirent.

Bondissant, il se hissa au haut d'un ballot et, sautant vivement de ballots en caisses d'emballage, il arriva à une petite distance de la porte ouverte où se trouvaient groupés quelques coolies indécis. D'un nouveau bond, il tomba parmi eux, le revolver menaçant. Ils n'étaient pas revenus de leur ébahissement, que, fonçant au travers, il se précipitait déjà dans la cour obscure et atteignait le sommet du mur, par le hangar que Clifford Lynne avait remarqué la nuit où il avait fait sa visite improvisée. Avant que, à ses trousses, on ait pu le rejoindre, il se laissait tomber par-dessus le mur dans l'allée boueuse et filait, pour sauver sa vie, le long du quai qui bordait le canal.

XXXV

« Il y a une autre porte par ici », dit tout à coup Willing.

Il examinait le mur de la cabine intérieure avec sa lampe. Il indiqua un panneau oblong qui semblait être assujetti de l'autre côté.

« Il ne nous sert pas à grand-chose, fil Clifford Lynne après une brève inspection. Il faudra que nous attendions qu'on vienne faire le lit. Si je ne me trompe pas, l'*Umveli* descendra la rivière dans une heure ou deux. Je viens de remarquer que toutes les lumières étaient éteintes sur l'autre bateau. Dans quelques moments, les sonneries se feront entendre.

– Qu'est-ce qu'ils attendent ? grogna Joe. J'ai toujours cru qu'on partait à marée haute, et elle est haute, en ce moment. Avec cette pluie, il y a de quoi cacher un dreadnought ! »

La porte derrière laquelle ils étaient enfermés était percée de plusieurs petits trous d'air, – ce qui donna à Lynne l'occasion d'examiner la plus grande des pièces. Les hommes avaient laissé allumées les deux lampes de cloison et, confusément, à travers le petit sabord qui se trouvait en face de lui, il pouvait apercevoir une lueur terne qui allait et venait sur le well-deck. En dessous d'eux, ils entendaient le bourdonnement bruyant de la dynamo, et tandis qu'ils écoutaient, un ronronnement sourd qui provenait de l'extérieur du navire arriva jusqu'à eux.

« Il a de la vapeur jusqu'au cou, dit Willing. Votre théorie pourrait bien être juste, Lynne, et nous allons en voir de drôles ! »

Il y avait d'autres signes d'activité. Au-dessus de leurs têtes ils entendaient un bruit de pas constant et le chœur plaintif des matelots qui hissaient une embarcation et la balançaient à bord.

À trois heures moins le quart, ils perçurent le cliquetis du cabestan qui levait l'ancre et, presque aussitôt après, une voix bien connue résonna aux oreilles de Lynne. La porte de la cabine extérieure s'ouvrit brutalement, et Fing-Su, vêtu d'un long pardessus bordé de fourrures, pénétra majestueusement dans la pièce.

« Voilà votre chambre, ma petite mademoiselle, et c'est là que vous logerez. Si vous faites du bruit, si vous me donnez du tracas ou si vous criez, je vous trouverai une cabine mieux équipée ! »

Clifford Lynne dut faire appel à toute sa présence d'esprit pour retenir le cri qu'il avait sur les lèvres, car une pâle jeune fille avait suivi Lynne dans la cabine. Elle n'avait pas de chapeau, elle était trempée par la pluie, et pourtant sa petite tête était droite et on ne lisait aucune crainte dans ses yeux. Il gémit dans son for intérieur ; il avait reconnu Jeanne Bray.

XXXVI

Elle avait été réveillée d'un sommeil troublé par le tintamarre de sa porte qu'on enfonçait, et, avec une résolution et un calme que Fing-Su, présent à l'opération, ne parvint pas à comprendre, elle s'était laissée porter jusqu'à la voiture qui attendait. La nuit était favorable à une pareille équipée : les rues étaient désertes et dans les deux autos fermées qui gagnaient rapidement Rotherhithe, personne ne pouvait rien voir d'extraordinaire. Au moment seulement où elle descendit sur un quai désert, avant de s'engager sur l'escalier branlant qui conduisait à une embarcation toute parée, elle remarqua qu'elle avait un compagnon d'infortune – quelqu'un dont la tête était enveloppée d'une couverture à travers laquelle s'échappaient des gémissements et des lamentations. Elle ne put jamais se rappeler ce qui s'était passé depuis la rive jusqu'au navire. Elle se souvenait vaguement qu'on l'avait transportée sur une échelle à pic et qu'on l'avait déposée sur un pont mouillé, glissant, d'où elle avait eu du mal à se relever. Et puis, dans la pluie, elle avait vu le visage inquisiteur de Fing-Su et, poussée à travers une porte, elle s'était trouvée dans une cabine pauvrement meublée.

Le Chinois alla jusqu'à l'entrée et cria un nom qui, à ce qu'elle crut, ressemblait à « Maman » ; une grosse Chinoise s'avança en se dandinant et en essuyant ses mains avec un tablier sale.

« Voilà votre chambre à coucher, petite mademoiselle », dit Fing-Su.

Il avait tourné la poignée et la porte s'était ouverte légèrement.

« Écoute, Amah ! (Il s'adressait à la femme dans le dialecte du Honan.) Tu resteras près de cette jeune fille et tu ne la perdras pas des yeux. Si elle crie, tu la feras taire, ou sinon… »

Il la menaça de la canne qu'il portait, et la vieille recula.

Le bateau bougeait maintenant ; le sifflement de la sirène troubla la nuit. La jeune fille, debout près de la table, entendit le petit bruit du porteur d'ordres et le battement soudain d'une hélice qui tournait lentement. C'était un cauchemar ! Ce ne pouvait pas être vrai. Et pourtant, c'était vrai : elle était sur un bateau qui descendait la Tamise vers la mer et… Elle frissonna.

Qu'y avait-il à la fin de ce voyage ?

Elle se rappela les propos du major et elle comprit qu'il avait tenu sa parole. Le fait qu'il avait fallu enfoncer sa porte prouvait qu'il était étranger à cet abominable traitement. Où était-il ? Elle se le demanda, et puis il lui vint tout à coup à l'esprit que cette loque geignante, cette tête cachée dans une couverture pouvait bien être lui. Cette idée ne dura pas plus d'une seconde : elle n'arriva quand même pas à imaginer cet homme au rude visage se lamentant et pleurnichant pour obtenir sa grâce.

« Bougez pas, mam'selle. (C'était la grosse Amah, encore tremblante de la peur que lui avait inspirée Fing-Su ; elle parlait en zézayant.) Je vais faire votre lit. »

Elle ouvrit la porte davantage et avança à l'intérieur. Jeanne crut bien percevoir un remuement de pieds, mais elle n'y prêta pas attention jusqu'à ce qu'elle entendît un : « Pouvez-vous éteindre la lumière ? » qui la fit presque s'évanouir : c'était la voix de Clifford Lynne !

Il lui fallut quelque temps avant de trouver le bouton d'allumage, mais elle finit par le découvrir près de l'entrée, et elle avait si peu de contrôle sur ses mains tremblantes, qu'il s'écoula encore un bon moment jusqu'à ce qu'elle pût le faire

fonctionner. Quand les lumières furent éteintes, quelqu'un s'approcha d'elle rapidement, un bras puissant entoura ses épaules et Cliff la reçut, nerveuse et sanglotante, sur sa poitrine. Un long, profond silence suivit, interrompu seulement par ses larmes. Puis la voix anxieuse de Joe Bray se fit entendre :

« Je suis son seul parent, Cliff. Il est normal et décent qu'une jeune fille...

– Fermez ça ! » souffla Lynne.

Et la drôlerie de ces propos entre Clifford et celui qui voulait prendre sa place de consolateur excéda Jeanne.

On frappait au sabord.

« Pourquoi as-tu éteint ? interrogea Fing-Su.

– La jeune femme se déshabille », répondit Cliff en dialecte chinois et en imitant assez bien la grosse dame du Honan.

La voix de l'homme se fit grondeuse.

« Pourquoi ne s'est-elle pas déshabillée dans sa chambre à coucher ? »

Mais de toute évidence Fing-Su était satisfait, puisqu'il s'éloigna.

Par l'ouverture, Clifford se rendit compte que le bateau était au milieu du fleuve, qu'il descendait le courant et qu'il avançait à allure réduite. Il s'inquiétait de comprendre pourquoi Fing-Su avait laissé la jeune fille là, dans une partie si exposée du vaisseau qui, sûrement, allait recevoir à Gravesend, non seulement les représentants du port de Londres, mais aussi le pilote chargé de le conduire jusqu'à la mer. De plus, dans une heure, le jour allait naître et le danger d'une découverte n'en serait que plus grand. Il entendit travailler des hommes au-dehors et, au bout d'un moment, un des sabords fut aveuglé, il supposa qu'autour de la porte on empilait des marchandises de pont.

Leur situation était précaire, comme le fit remarquer le commissaire.

« Nous aurions dû arrêter Fing-Su quand il a ouvert la porte, fit-il. Mais ce n'était pas l'avis de Clifford.

– Cela paraît simple, mais j'ai une idée qu'il n'entrera pas dans la cabine avant que le navire ait gagné la haute mer, dit-il d'un ton sérieux. Nous allons avoir fort à faire. Y a-t-il une chance de pouvoir forcer la porte ? »

Willing essaya et hocha la tête.

« Il serait facile de briser le hublot », suggéra-t-il.

Clifford sourit malgré lui.

« Mais vous-même, vous ne pourriez pas passer par les hublots, fit-il sèchement.

– Nous pourrions attirer l'attention...

– Deux fonctionnaires sans armes ne nous serviraient pas à grand-chose. Avant qu'ils aient pu nous porter secours, en admettant que Fing-Su ne les en empêche pas, nous serions morts. Non, la seule chose à faire, c'est d'attendre. Tôt ou tard, on devra bien ouvrir la porte, et au moment où Fing-Su entrera dans la cabine tout ira bien, – sauf pour Fing-Su ! »

L'aube pointait, mais on n'apercevait presque rien de la bienheureuse lumière du jour, car des ballots avaient été entassés devant la cabine, au point de boucher complètement les hublots. La ventilation en était tellement contrariée, que l'air était devenu impur et qu'il était difficile de respirer. Éventualité que Fing-Su avait sans doute prévue, car ils furent obligés de battre en retraite dans la pièce intérieure, où l'air se renouvelait, et ils restèrent assis là, pendant des heures, aux écoutes. Ils entendirent les machines s'arrêter et l'*Umveli* s'immobilisa pendant une heure ; puis, le cœur navré, ils entendirent de nouveau le

bourdonnement des machines, et le navire gagnant la mer se mit à rouler légèrement.

À coup sûr, les ballots avaient été placés devant les hublots et devant la porte pour la raison que Clifford avait devinée, car ils avaient à peine atteint le large, que le jour apparut, et, grâce aux ventilateurs situés au niveau du tablier, un souffle d'air léger parvint jusqu'à eux.

L'heure approchait certainement où on apporterait à manger, et ils attendaient que la porte s'ouvrît. La vieille Amah avait cessé de pleurer et de gémir ; accroupie maintenant, elle avait l'air sombre et fatal dans un coin de la petite cabine. Avec le temps, elle ne s'accommodait pas de sa captivité. Ses dents continuaient à claquer, et ce fut elle qui gâcha leur plan. Clifford apprit, par la suite, que le cuisinier chargé d'apporter le petit déjeuner était son fils et, par peur qu'on ne le tuât, elle poussa un cri perçant lorsqu'on introduisit une clé dans la serrure. Avant qu'ils aient pu l'en empêcher, elle s'était précipitée hors de la cabine en hurlant sans arrêt. Le vieux Joe Bray s'élança derrière elle, embrassa toute l'ampleur de sa taille et lui couvrit le visage de ses mains. Trop tard ! Quelqu'un regardait à travers le hublot. C'était Fing-Su, et Cliff vit qu'à son tour il avait été reconnu. Il saisit son revolver et tira deux fois. La vitre du hublot vola en éclats !

« Voilà qui est fait ! » grogna le détective.

Ils entendirent un coup de sifflet aigu et, jetant un regard de côté par l'un des hublots, Clifford vit sortir du gaillard d'avant une nuée de coolies qui bouclaient, en marchant, leurs ceinturons munis de revolvers. Il fit juste à temps un bond en arrière. Un coup de feu traversa le second hublot et un éclat de verre lui fit une entaille à la joue. Le troisième hublot fut brisé de la même manière et presqu'aussitôt trois canons de fusil apparurent. Ils se jetèrent au sol pour s'abriter : le mur métallique de la cabine formait un abri, et tandis que les fusils partaient, Cliff saisit le canon le plus proche et s'en empara d'une se-

cousse. De sa main libre il empoigna la jeune fille et l'attira vers lui.

« Étendez-vous tranquillement, fit-il. Vous serez en parfaite sécurité. »

À cet instant, la porte s'ouvrit au large et, poussant un cri, la vieille Amah s'enfuit, au grand soulagement de tous. Une seconde après, un objet noir apparut au bord de l'entrée et, en même temps qu'il pressait la détente, Clifford s'aperçut qu'il s'agissait seulement d'un faubert.

« Appuyez votre bras, Cliff, conseilla Joe Bray. (Il avait une carabine dans chaque main, mais jusqu'ici il n'avait pas encore gaspillé un seul coup.) Ils sont en train d'user nos munitions. Nous n'en avons pas d'autres que celles qui sont dans les chargeurs ? »

Clifford hocha la tête. Au-dehors, ils entendaient Fing-Su qui baragouinait des ordres, et une voix moins forte mais plus autoritaire qui, pensa Clifford, devait être celle du capitaine, – un nègre, comme l'apprit Clifford, et le seul membre de l'équipage, sauf le commissaire du bord, qui ne fût pas Chinois.

Les fusils disparurent tout à coup des hublots brisés et le bruit leur parvint d'une masse qu'on traînait le long du pont. Puis la porte du passage fut fermée violemment.

« Allons dans la pièce intérieure ! » clama Willing, et, poussant la jeune fille devant lui, Clifford atteignit le refuge au moment où le bout cuivré d'un gros tuyau était jeté à travers l'un des hublots en miettes.

Aussitôt, la chambre fut remplie du tumulte sifflant d'une eau impétueuse, et Clifford se hâta d'aller voir ce qui se passait. Il n'y avait pas d'issue pour l'eau ; les trous d'aération ne permettaient guère un écoulement de plus de cinq litres à la minute. Un second tuyau fut disposé et l'eau montait déjà jusqu'à la cheville. Bientôt, elle passa par-dessus le bord de la porte in-

térieure et à ce moment deux nouvelles pompes furent mises en œuvre.

Clifford se livra à un calcul sommaire et fit la grimace. Bien avant que l'eau ait atteint le niveau des hublots, quelque chose se serait passée. Il se souvenait assez bien de ses mathématiques scolaires pour savoir que le facteur de la force métacentrique allait entrer en jeu.

Les eaux montaient, montaient toujours. Il en partait un peu par les orifices de ventilation et par les fentes de la porte qui donnait sur le passage, mais le flux était si puissant, si continu, que bientôt Fing-Su devrait craindre pour sa propre vie. Ce n'était qu'une question de temps.

« Lynne !… (C'était Fing-Su qui hurlait.) Jetez vos armes et on ne vous fera aucun mal. Je vous ramènerai à terre. »

Clifford Lynne ne répondit pas. Il voulait jeter un coup d'œil sur son visage, ne fût-ce qu'un quart de seconde. Tout à coup, pris entre deux lames, l'*Umveli* fit une forte embardée à tribord ; l'eau clapota, fit des glouglous et monta jusqu'au cou de Joe Bray, qui se tenait près de la cloison de tribord. Un bon moment, le navire demeura incliné et ne se redressa que très lentement. Le poids mouvant de soixante tonnes d'eau se faisait sentir.

Des voix animées résonnaient à l'extérieur, et, un par un, les tuyaux de pompe disparurent : l'eau cessa de couler. À coups de marteau on attaqua la porte ; sous le poids de l'eau elle céda brusquement avec une détonation semblable à celle d'un coup de feu : le flot se répandit en masse compacte.

« Le pont est devenu trop pesant et le bateau n'a plus sa liberté de mouvements, fit Lynne à voix basse. Le capitaine en est affolé ; je pensais bien que ça finirait ainsi ! »

Son point de vue était sans doute exact, car on ne revit plus les pompes.

« Que monsieur Bray sorte, recommença Fing-Su. Nous parlerons ensemble, – mais qu'il vienne sans armes ! »

Un conciliabule suivit ; Joe remit ses armes à son associé et sortit sur le pont trempé.

Fing-Su était debout, abrité par un gros ballot d'articles de Manchester, un revolver à la main.

« Bas les pattes, Chinois de quatre sous ! grogna Joe. Et cesse de jouer la comédie une fois dans ta vie, malheureux païen ! »

Fing-Su remit le revolver dans son étui.

« Monsieur Bray, commença-t-il, il ne sert à rien de vous plaindre...

– Au diable ce langage de collège, sacré voleur de coolies ! dit le vieil homme. Fais virer ce bateau et sauve ton maigre cou de la potence ! »

Fing-Su sourit.

« Malheureusement, c'est impossible, dit-il. Nous ne pouvons pas courir après le pilote, ni au propre, ni au figuré...

– Cesse de jaser comme un écolier grec », mugit Joe.

Et soudain, avec volubilité, il se mit à parler le chinois, langue particulièrement bien faite pour l'injure.

Sans broncher, Fing-Su écouta ce torrent d'invectives, et quand Joe fut hors d'haleine :

« Nous perdons du temps, monsieur Bray. Persuadez vos amis de rendre leurs armes, et on ne les touchera pas. Autrement, je peux vous affamer. Je n'ai aucun désir de faire du mal à Jeanne...

– À mademoiselle Bray ! » interrompit Joe aigrement, le visage cramoisi de rage.

Le chinois venait naturellement aux lèvres de Joe, qui avait vécu là-bas la plus grande partie de sa vie, et les coolies, groupés autour de Fing-Su, qui comprenaient ce qu'il disait, tremblaient en l'écoutant. Mais Fing-Su était aussi peu frappé que si on lui avait débité les compliments les plus choisis.

Il portait une tenue marine, ou à peu près : des pantalons blancs, une veste bleue d'aspirant avec d'innombrables galons d'or autour des manches, et une longue cape d'officier avec une large soutache d'or.

« Vous vous conduisez comme un sot et comme un rustre, fit-il avec calme. Mais ce n'est pas à moi à vous reprocher votre manque d'éducation. Retournez chez vos amis et transmettez-leur ma commission. »

Joe eut l'air, un instant, avec sa grosse patte, d'avoir à transmettre une commission de son cru, mais Fing-Su était protégé par son revolver, et Joe, proférant un dernier flot de reproches, retourna vers ses compagnons de détresse.

« Il est avec une douzaine d'hommes en armes, rapporta-t-il, et il veut nous affamer. Quand je pense, Cliff, qu'il aurait été si simple d'étrangler ce mioche quand il n'était qu'un bébé, j'ai envie de ne plus jamais m'adresser la parole !

– Fing-Su commande-t-il le navire ?

– Il y a un capitaine, répondit Joe, un nègre. Il est attifé comme un orphéoniste de la Savane, chamarré d'or et le reste. Mais il n'est rien du tout. Le grand ténor, c'est Fing-Su.

– Monsieur Bray, quel était l'homme qu'on a déposé sur ce bateau en même temps que moi ? » demanda Jeanne.

Et ils apprirent ainsi qu'il y avait un autre prisonnier à bord de l'*Umveli*.

Clifford admit qu'il était très peu probable que ce fût Spedwell. Il avait, sur l'inconnu, des idées qui lui étaient personnelles, mais il se trouvait qu'elles étaient fausses, – car Ferdinand Leggat gisait dans une fosse profonde qui avait été creusée sous l'usine, à la lueur des lanternes.

XXXVII

Pendant qu'ils tenaient ce conseil de guerre, Fing-Su monta à sa cabine et, sur son ordre, on lui amena de la cale obscure, où elle avait été écrouée, une lamentable loque humaine. Stephen Narth, avec les restes de sa splendeur de la nuit précédente, sans col, le visage ravagé, pas rasé, était méconnaissable, même pour ses intimes. Une nuit d'horreur avait produit son effet sur lui. Mais il était assez bien remis, bien que – et le Chinois le remarqua – tout près de s'abandonner à une dépression nerveuse.

« Pourquoi m'avez-vous conduit sur ce bateau ? demanda-t-il d'une voix creuse. Vous ne jouez pas le jeu, Fing-Su. Où est cette canaille de Spedwell ? »

Fing-Su aurait donné n'importe quoi pour le savoir. Spedwell s'était échappé, mais son intérêt personnel lui commandait de se taire. Il avait toujours haï Spedwell avec ses airs de supériorité et son sourire dédaigneux ; il le haïssait même plus que cet ivrogne de Leggat. Spedwell avait été un utile instructeur ; le Chinois avait acquis de lui des connaissances essentielles. C'était un homme doué de réceptivité que Fing-Su ; la nature lui avait accordé le don de retenir facilement, et bien que, pendant ses années de collège, on ne lui eût pas enseigné l'art militaire, il avait beaucoup profité des leçons de Spedwell pendant l'année où ils s'étaient vus.

« Je n'en ai pas la moindre idée, fit-il, et je ne lui pardonnerai jamais la mort du pauvre Leggat. (Narth le regarda avec de grands yeux.)

– Alors, c'est lui qui avait imaginé cela ?

– Entièrement », dit Fing-Su gravement.

Il avait le mensonge facile, et ce mensonge était vraisemblable. Narth se trouvait dans un état d'esprit à accepter n'importe quelle version du drame qui le disculpât.

En quelques mots, Fing-Su donna une explication de ce qui s'était passé, de manière à apaiser légèrement les remords de Narth – et puis il lâcha l'importante nouvelle...

« Ici ? À bord ? Jeanne ? soupira Narth. Mais comment est-elle venue ? Et que fait Lynne sur ce bateau ?

– Voilà ce que j'ignore, dit Fing-Su subitement. Descendez et allez leur parler. Faites-leur comprendre la folie d'une résistance ; donnez-leur ma parole qu'il ne leur sera fait aucun mal, que je les installerai au mieux sur le bateau et que je les débarquerai à Bordeaux, s'ils promettent de me laisser tranquille. »

Il accoucha lentement de ce message et, cinq minutes après, Clifford Lynne, de son poste d'observation, voyait une épave humaine entrer en titubant dans la cabine, et il reconnut Narth. C'était donc lui l'inconnu qui se lamentait ! Il se demandait ce qu'était devenu Leggat.

Il écouta en silence la proposition de Stephen et hocha la tête.

« J'aimerais mieux courir ma chance avec un requin grandeur nature, dit-il. Retournez chez Fing-Su, dites-lui qu'il ne nous vaincra pas, qu'il ne nous affamera pas, et que le jour où nous toucherons terre et que j'aurai recouvré ma liberté, je lui réserve le sort d'un prisonnier en passe d'être jugé pour meurtre.

– À quoi bon se quereller avec lui ? » gémit Narth.

Il était à bout de forces. Il n'avait jamais été vigoureux, mais il était devenu l'ombre pitoyable de l'homme que Clifford avait connu.

« Leggat est-il à bord ? » interrogea Clifford, pendant qu'il y pensait.

Narth secoua sa tête affaissée et se mit à murmurer quelque chose que seule put saisir l'oreille exercée de son interlocuteur.

« Mort ? fit-il incrédule. Est-ce Fing-Su qui l'a tué ? »

Mais avant qu'il eût achevé la question, Stephen Narth s'était précipité dehors comme un fou.

Leur position était dangereuse. La terre disparaissait déjà à l'horizon et, à moins d'un miracle, il n'y avait pas d'autre alternative que se rendre ou mourir de faim, – et ce que « se rendre » signifiait pour Jeanne, Clifford le présumait.

Aussitôt après le départ de Stephen Narth, la porte du passage avait été refermée à clé et, sur le conseil de Willing, les lourds contre-hublots avaient été baissés, mis en place et vissés. Cela les empêchait de voir l'avant du navire et diminuait la provision d'air, mais l'atmosphère de la cabine était supportable, surtout depuis qu'elle était débarrassée de la jaune Amah.

En cet instant de suprême danger, Clifford ne pouvait s'empêcher d'admirer le courage et la sérénité de la jeune fille. Elle semblait être la plus gaie du groupe, et bien que le tourment de la faim commençât à se faire sentir, elle ne se plaignait pas, elle n'avivait pas le désarroi général par le moindre regard ni par le moindre geste.

La perspective d'un séjour prolongé dans cet espace limité était épouvantable. Toute la pensée de Clifford allait vers la jeune fille. Heureusement, ils ne manqueraient pas d'eau fraîche, car la petite douche disposée dans le cabinet de toilette fournissait de l'eau douce, encore que légèrement saumâtre. Clifford s'attaqua à la porte de la cloison intérieure, mais impossible de la faire céder.

« Elle doit mener aux logements des officiers », fit Willing.

Joe Bray regarda la porte d’un air pensif.

« Nous ne pouvons pas sortir, mais ils peuvent entrer, dit-il. Nous ferions bien d’élever une barricade, ou ils nous prendront par-derrière, Cliff. Quand je pense à cette pauvre fille, dit-il. Et il suffoqua.

– Quelle pauvre fille », demanda Clifford.

Pour l’instant, il avait oublié l’existence de Mabel.

Ils laissèrent Jeanne s’occuper de sa petite chambre à coucher et se réunirent autour de la table dans la grande cabine. Leurs recherches pour se procurer de la nourriture n’avaient même pas abouti à la découverte d’un biscuit de mer, bien que, selon Willing, une grande caisse noire, dans la chambre de Jeanne, dût contenir des vivres de secours. Leurs efforts pour ouvrir ou bouger cette caisse furent vains.

Joe avait fini par trouver dans sa poche un gâteau de chocolat et il en avait donné la moitié à la jeune fille.

« D’habitude, fit Joe plaintivement, j’ai une demi-douzaine de ces gâteaux sur moi parce que ma nature est d’aimer les chatteries. Ce que je voudrais maintenant, c’est du poulet bouilli avec du pudding…

– Oh ! pour l’amour du ciel, fermez ça ! » grogna Willing.

Ils essayèrent de jouer à des petits jeux pour passer le temps, mais cet effort de bonne humeur aboutit à une lugubre faillite.

Six heures, sept heures vinrent et passèrent. La jeune fille dormait lorsque Clifford avait jeté un regard sur elle, et, pour qu’elle ne fût pas incommodée par le son de leurs voix, il avait fermé la porte. Celle-ci s’ouvrit soudain et Jeanne apparut sur le seuil, son visage pâle marqué d’effroi.

« Qu’y a-t-il ? » demanda Clifford en se précipitant vers elle. Elle baissa la voix.

« Quelqu’un frappe à cette porte », dit-elle.

Elle montrait du doigt la porte de la cloison. Lynne s’en approcha et écouta.

Tap, tap, tap !

Et l’on recommença. Puis il perçut le faible grincement d’un verrou qu’on tirait, et il attendit, revolver en main.

« Tout va bien, murmura une voix. Ne criez pas, ou ils vont vous entendre. »

La porte s’entrouvrit encore un peu, puis suffisamment pour livrer passage à une tête noire surmontée d’une casquette crasseuse d’officier du bord.

« Je suis Haki, le commissaire, chuchota-t-il. (Et sa main se faufila ; elle tenait un petit sac de toile.) Si Fing-Su l’apprend, je suis un homme mort », ajouta-t-il. Et il ferma rapidement en remettant le verrou en place.

Pendant ce court laps de temps, Clifford s’était rendu compte que le point de vue du détective était juste. Il avait aperçu un couloir sale sur lequel s’ouvraient des portes, et il avait pu jeter un bref coup d’œil sur une cabine en désordre. Il apporta le sac dans la cabine extérieure et en renversa le contenu : une douzaine de petits pains presque frais, un grand bout de fromage et un morceau de bœuf salé tombèrent sur la table. Clifford, soupçonneux, rompit un petit pain et l’examina sous la lampe.

« Il faut courir le risque, dit-il. Je vais manger le premier et, dans une demi-heure, si rien ne m’est arrivé, nous ferons un dîner auprès duquel ceux du Ritz ne sont rien. »

Il coupa une tranche de viande, goûta le fromage et le pain, et eut le sentiment qu'il était un sans-cœur en voyant les yeux de ses compagnons fixés sur lui. La demi-heure passa ; il alla chercher la jeune fille dans sa cabine et, avec leurs canifs, ils lui taillèrent un repas.

« Nous avons, en tout cas, un ami à bord, grogna Willing. De quelle nationalité est ce garçon ? »

Clifford avait passé deux ans de sa jeunesse sur les côtes d'Afrique.

« Krou. Ce ne sont pas de mauvais garçons, bien qu'ils soient voleurs de nature », dit-il.

Ils mirent de côté une portion pour le matin et, à la demande pressante de Lynne, Jeanne se recoucha et s'abandonna à un sommeil troublé. Elle n'entendit pas cogner de nouveau à la dérobée, mais Clifford, assis près de la porte mi-close de la cabine, perçut le signal et entra sur la pointe des pieds sans la réveiller. La porte s'ouvrit encore une fois.

« Tout le monde est saoul sur le bateau, dit l'officier noir sur un ton naturel, comme s'il décrivait une des occupations normales de la vie à bord. Le capitaine a peur qu'ils ne trouvent cette porte. Possible qu'ils essayent de vous attaquer plus tard. S'ils ne le font pas, je reviens à six heures, et vous vous tiendrez prêt à sauter, m'sieu.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ? » demanda Clifford.

L'homme regarda le long du couloir, avant de répondre.

« Tirer, ce n'est rien, mais tuer, ça fait beaucoup de vilain, dit-il. Le capitaine pense comme moi.

– Qui a-t-on tué ? »

L'homme ne répondit pas tout de suite, mais ferma la porte en hâte et ne revint pas avant une demi-heure environ.

« J'ai entendu descendre l'officier de quart, dit-il sur le même ton de conversation. Ces sacrés Chinois font souvent ça ; quitter la passerelle au milieu de la Manche, hein ? Ça passe les bornes ! C'est le moment de s'défiler. C'est ce type fou qui a été tué. Il est monté cette nuit avec la jeune dame.

– Narth ? » murmura Clifford horrifié.

L'homme fit « oui ».

« C'est ça. Ils se sont saoulés avec Fing-Su, et le Chinois lui en a mis un coup avec une bouteille. On l'a fichu par-d'sus bord juste après que je vous ai porté la mangeaille. »

Il regarda de nouveau aux alentours et leur donna ensuite un renseignement capital.

« L'capitaine et deux d'l'équipage vont mettre un canot de sauvetage à la mer à six heures, à peu près, chuchota-t-il. Faudra descendre une corde pour venir. La jeune dame pourra-t-elle ?

– Elle pourra parfaitement », fit Clifford. Et la porte se referma.

Ce qui se passait, il le devinait. Depuis qu'il avait fait ce rêve insensé d'être empereur, Fing-Su avait bénéficié de sages conseils. Leggat, dans son genre, était un homme intelligent ; Spedwell, sur son plan, était brillant ; tous les deux étaient des hommes prudents, dont le Chinois millionnaire respectait le jugement. Mais à présent, Fing-Su n'avait plus pour maîtres que ses propres caprices ; son jugement à lui était commandé par sa philosophie confuse.

Les heures d'attente parurent interminables. Ils étaient assis en rond dans la petite cabine, n'osant pas parler de peur de manquer le signal ou d'être surpris par l'attaque que le commissaire avait prévue. Les aiguilles de la montre avançaient si len-

tement, que Clifford, une ou deux fois, crut qu'elle s'était arrêtée.

Trois heures sonnèrent ; le timbre de la cloche de bord leur parvenait très atténué par les hublots recouverts. Puis on frappa et la porte tourna brusquement sur ses gonds. Le commissaire, chaussé de lourdes bottes marines, son ceinturon et son revolver à la taille, les attendait et leur fit signe de le suivre. Clifford emboîta le pas, la main de la jeune fille dans la sienne ; Joe Bray fermait la marche, un pistolet dans chaque main et le cœur disposé à s'en servir.

Ils passèrent devant une cuisine éclairée, et leur guide mit son doigt sur sa bouche pour leur intimer silence. Jeanne aperçut le large dos du chef chinois penché sur un récipient fumant, et elle parvint sans encombres, et sans être vue, à l'arrière du well-deck.

Deux portes de fer, dans les flancs du navire, avaient été ouvertes. Par-dessus le plat-bord, un câble avait été tendu et, en regardant en bas, Clifford constata qu'il était attaché à une grande baleinière dans laquelle étaient assis trois hommes emmitouflés. Il se retourna vers la jeune fille et lui parla à l'oreille.

« Oserez-vous descendre ce câble comme à la corde lisse ? »

Le commissaire, tout en entourant la taille de Jeanne d'une autre corde qu'il noua, dit à voix basse :

« Ne perdons pas de temps... J'ai eu un radio cette nuit. (Il n'expliqua pas le rapport qu'il y avait entre le radio et l'évasion, mais, s'adressant à la jeune fille :) Vous devriez descendre main sur main », murmura-t-il.

Elle approuva et, tandis qu'on tenait la corde de sûreté, elle se laissa glisser le long du câble raboteux qui lui coupait et lui écorchait les doigts.

La baleinière qui naviguait à côté du bateau semblait voler à une vitesse incroyable, bien qu'elle n'allât pas plus vite que le bateau lui-même. Quelqu'un se hissa, la prit sans cérémonie par la taille et l'entraîna brutalement dans l'embarcation. Joe Bray suivit et justifia ses prétentions à la jeunesse par l'agilité avec laquelle, dans le noir, ses mains, l'une après l'autre, l'amenèrent jusqu'en bas. Le commissaire quitta le navire en dernier et franchit l'avant de la baleinière avec une étonnante facilité.

« Attention ! » fit une voix grasse.

Le commissaire chercha à tâtons dans le fond du bateau, trouva une hache et, d'un coup, trancha le câble. Aussitôt, ils furent pris dans le fort remous du navire ; ils étaient secoués, ballottés d'un côté à l'autre, et ils n'évitèrent que de justesse le capotage, car la paroi métallique de l'*Umveli* frôla la barre. Et puis, au moment où la baleinière se balançait librement, ils entendirent un hurlement, et une lumière jaillit de la passerelle, dominant nettement le glouglou de l'eau et le bruit sourd de l'hélice qui faisait marche arrière ; un coup de sifflet retentit et l'*Umveli* oscilla, tourna, traça un cercle.

« Ils nous ont vus dit Clifford entre ses dents.

Le commissaire, grimaçant de peur, lança en arrière un regard de fièvre vers le vaisseau qui manœuvrait et grommela. Il se retourna, courut au milieu de l'embarcation et aida l'un des marins nègres à dresser le mât. Le capitaine nègre, grotesque dans sa casquette cerclée d'or et avec les insignes étincelants de son grade, tirait désespérément sur la voile. Un vent frais soufflait du Nord-Est et, l'instant d'après, la baleinière virait de bord, vent arrière. Mais quel espoir avaient-ils d'échapper à un vapeur de quinze nœuds ?

Le mugissement de la sirène attira leur attention sur le monstre qui les poursuivait. Sur la passerelle, un feu s'agita et le capitaine déchiffra le signal.

« Espèce de nègre jaune ! » fut sa seule manière de le commenter ; lui, pour sa part, était le nègre le plus noir que Clifford eût jamais vu.

La baleinière louvoya. Le capitaine avait l'air plus confiant que n'importe lequel des passagers. Clifford se mit à genoux près de la jeune fille étendue au fond du bateau, sous une bâche.

« Vous n'avez pas peur, n'est-ce pas, ma chérie ? » demanda-t-il.

Elle leva les yeux vers lui avec un sourire, et il n'eut pas besoin d'une autre réponse.

L'anglais du capitaine était de l'anglais d'Afrique mais qui ne manquait ni d'expression ni de couleur.

« Éléphant pas attraper la puce, dit-il. Grand bateau, lui, pas attraper petit bateau ! Si eux mettre canot à la mer une fois, canot à eux pas attraper voilier.

– Le danger est grand, capitaine ? »

Le large visage de l'homme s'abaissa en signe d'assentiment.

« Pour le moment, eux pas sortir canon ha-ha, fit-il, mais petit à petit, nous voir autre bateau. »

Voilà où résidait leur espoir. Ils étaient encore dans la Manche, qui est le principal passage de l'Europe du Nord. Le trafic y est considérable d'ordinaire. Mais, à cette heure, il n'y avait pas trace de voile ni de fumée.

Clifford se tourna vers le commissaire :

« Que nous en réchappions ou non, je vous dois quelque chose, mon ami, dit-il. (Et Haki eut un large sourire.)

– Nous aurions dû partir plus tôt. Mais le capitaine a eu peur. C'est le radio qui l'a fait bondir !

– Le radio ?

– J'ai reçu ça la nuit dernière », fit-il. (Et Clifford lut avec difficulté le gribouillage suivant :)

Quittez le navire avant sept heures. Prenez avec vous tous ceux dont la vie vaut la peine. M[lle] *Bray est à bord, prenez-la avec vous. Amirauté envoie destroyer* Sunbright *pour vous rattraper.*

SOLDAT.

« C'est le major ; nous l'appelions *Soldat*, expliqua le commissaire. Mais si le *Sunbright* ne nous rattrapait pas, et, au cas contraire, Fing-Su laisserait-il en vie ceux qui en savaient long sur lui ? »

Clifford avait été intrigué par l'expression « canon ha-ha » dont s'était servi le capitaine, mais peu après, l'explication suivit, et elle fut fort désagréable.

Ha-ha-ha-ha-ha-ha-ha.

Ils avaient mis en action un fusil Maxim. Les balles envoyaient un nuage d'écume un peu en avant d'eux ; le capitaine manœuvra la barre et changea de route. Cliff calcula qu'ils étaient à moins de cinq cents mètres du navire, – c'est-à-dire qu'il serait assez simple, lorsque le jour aurait grandi (et à chaque minute il s'affirmait), de cribler de coups la baleinière. Fing-Su ne laisserait pas trace des hommes qui avaient sa propre vie entre leurs mains.

Ha-ha-ha-ha-ha-ha-ha.

Cette fois, le tir était haut ; les balles claquaient à travers la toile de la voile. L'une projeta un éclat de bois qui provenait du mât.

« Couchez-vous ! » hurla le commissaire en faisant des signes comme un désespéré.

Pour la troisième fois depuis qu'ils s'étaient évadés il regarda sa grande montre d'argent.

L'*Umveli* avait augmenté sa vitesse ; maintenant, il était à leur hauteur et courait sur eux. De nouveau, le capitaine fit une virée, tourna en rond, revint sur ses pas. À présent, c'était du tir individuel, et les balles arrivaient tout près, ce qui n'avait rien de rassurant. Dominant le « clic-clac » des fusils, le « boum » d'une arme plus lourde se fit entendre.

« Un canon de sept », fit Joe Bray laconiquement.

Et, tandis qu'il parlait, quelque chose s'abattit sur le mât.

Un craquement, un son déchirant : mât et voile, clopin-clopant, se couchèrent.

« Nous sommes cuits ! » fit le commissaire.

Et, avec un grand sang-froid, il sortit son revolver de l'étui et fit fonctionner le barillet.

Sur l'*Umveli,* maintenant, on mettait les embarcations à la mer. Trois, l'une après l'autre, touchèrent l'eau. L'*Umveli* avait réduit sa vitesse et marchait en arrière. Mais le capitaine ne se tenait pas pour battu. Avec l'aide d'un de ses matelots, il avait jeté le mât et la voile par-dessus bord, et, la minute d'après, les rames grinçaient sur les tolets.

« Tout le monde aux avirons ! », hurla-t-il. Et Clifford obéit.

Mais la baleinière était grande et encombrante par rapport aux légers canots qui les poursuivaient.

« Seul un miracle nous sauvera », dit Clifford.

Et à ces mots le miracle se produisit.

Deux embarcations, déjà, s'étaient éloignées du navire ; la troisième se remplissait, lorsque, du pont inférieur, jaillit une

brillante flamme et s'éleva le bruit assourdissant d'une explosion ; une seconde explosion, plus forte encore, suivit presque aussitôt.

Le silence se fit et ne dura guère : une tempête de coups de sifflet éclata. Les deux canots qui étaient déjà en route firent demi-tour, face au navire. Une fumée dense avait envahi les ponts, au point de masquer la cheminée dans la lumière du petit jour.

« Pourquoi qu'il saute ? demanda le capitaine rudement. Et il ajouta : Nagez ! les hommes ! »

Les rames montaient et descendaient. Puis, tout à coup, Joe Bray haleta : « Il sombre. » Et il disait vrai.

Vingt-cinq kilos du plus puissant des explosifs, qui selon l'ingénieux dispositif du major Spedwell devaient éclater vingt-quatre heures après le départ du navire, venaient non seulement de déchirer le pont, mais de mettre le feu dans la cale, au stock de munitions. L'*Umveli* donnait de la bande, comme une masse soudain fatiguée. D'épais tourbillons de fumée s'échappaient des écoutilles ; les flammes jetaient leurs lumières éclatantes et puis ce fut, à bord, la course aux embarcations, une course sauvage. Stupéfaits sur la baleinière, la rame levée, ils contemplèrent l'étrange spectacle jusqu'à ce que la voix du commissaire se fît entendre.

« Éloignons-nous autant que nous pourrons ! » cria-t-il.

Quelques instants après, une troisième explosion se produisit, et l'*Umveli*, brisé en deux, déchiqueté, disparut dans le tumulte échevelé des eaux écumantes.

Quatre bateaux flottaient maintenant et se dirigeaient vers eux.

« Ramez ! » mugit le capitaine.

Et, de nouveau, ils prirent les avirons. Mais leur effort ne devait pas être de longue durée. En tournant la tête, Clifford Lynne vit un nuage de fumée noire sur le côté droit de l'horizon et, dans la lueur de l'aurore, il parvint à distinguer une longue forme grise...

Ils atteignirent le destroyer *Sunbright* de Sa Majesté Britannique vingt-cinq minutes avant que les survivants d'un équipage affolé par la peur accostassent le vaisseau de guerre, jetant leurs fusils à l'eau, prêts à tout pour sauver leur vie.

Fing-Su ne se trouvait pas dans le nombre, et lorsque Clifford s'entretint avec l'un des officiers, celui-ci, tout tremblant, lui apprit le sort de « l'empereur » en quelques mots poignants.

« Fing-Su... J'ai vu sa tête... et son corps... un petit morceau par-ci, un petit morceau par-là. »

XXXVIII

Huit mois plus tard, M. Joe Bray revint avec une jeune épouse à sa drôle de maison, sur les collines qui dominent Siangtan. Sur les registres de l'état civil il s'était fait porter comme étant « Joseph-Henri Bray, célibataire, cinquante et un ans ».

« Et j'ajoute, avait dit Clifford, oiseau de mauvais augure, que les travaux forcés guettent en Angleterre ceux qui font transcrire de fausses déclarations sur leurs actes de mariage. »

Joe devait donner à la jeune orpheline avec laquelle il venait de s'unir une explication de l'implacable hostilité dont le poursuivait Clifford :

« J'ai l'air si jeune, que ça le vieillit ! »

Et Mabel en tomba d'accord, car, ce jour-là, elle avait passé la matinée dans les magasins et elle avait fait une foule de magnifiques acquisitions telles que seul un millionnaire peut en offrir à sa femme.

« La différence, continua Joe complaisamment en aspirant avec une paille la succulente boisson qu'un garçon, soigneusement stylé au préalable, lui avait préparée, – la différence entre notre mariage et le sien, Mabel, c'est que notre mariage à nous est un mariage d'amour, tandis que le sien, pour ainsi dire, est... est...

– Il n'aurait jamais épousé Jeanne si vous ne le lui aviez pas dit, compléta Mabel avec dédain. J'espère bien que Jeanne sera heureuse. J'en doute, mais je l'espère. »

Mabel alla donc à Siangtan, et les Européens de cette noble ville lui firent l'accueil dû à quelqu'un d'apparenté à la Concession !

Chose curieuse, elle prit goût à Siangtan, car il vaut mieux être la première dans une petite ville que rien du tout à Sunningdale.